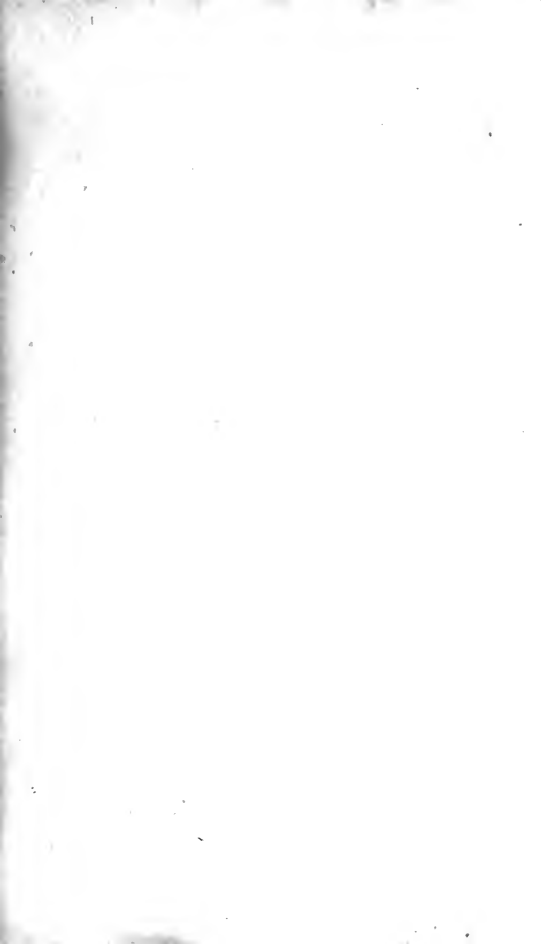


227



LE  
CAVEAU MODERNE,  
OU  
LE ROCHER DE CANCALE,  
RECUEIL

Composé des Chansons de *l'Epicurien français*, ou *Dîners du Caveau moderne*, par  
MM. De Piis, Philippon de la Madelaine,  
Désaugiers, Antignac, De Rougemont, \*\*\*,  
Brazier, Gentil, Coupart, Moreau, Tournay,  
Ourry, Francis, C. L. C., Capelle, L. V. R.,  
De Béranger, Théaulon et Jacquelin.

CET OUVRAGE SE TROUVE AUSSI,

Chez { DELAUNAY, Palais-Royal, galerie de  
bois;  
LEDENTU, passage Feydeau.

Digitized by the Internet Archive  
in 2009 with funding from  
University of Ottawa



Un lourd gastronome,  
De sa chute assomme  
Le corps d'un pauvre homme  
Qui n'a pas dîné.



*Le Carreau. Moderne,*

ou

*Le Rocher de Cancale.*

*pour 1815.*

*(9<sup>e</sup>. Année de la Collection.)*

*Orné de Musique.*



*Le Roi d'Yvetot.*

*A PARIS,*

*chez M. Cymery, Libraire.*

*Rue Mazarine, N<sup>o</sup>. 50.*

*(1815.)*



PQ

1179

C37

1815

## AVIS.

*MM. les Membres du Caveau moderne s'étant engagés à ne laisser imprimer dans aucun autre recueil les chansons qui composent celui-ci, je serai forcé de sévir contre tous les éditeurs de Recueils annuels ou autres qui croiraient pouvoir s'emparer de ces pièces.*



*Editeur-Propriétaire.*

1871

1872

1873

1874

LE

# CAVEAU MODERNE,

OU

## LE ROCHER DE CANCALE.

---

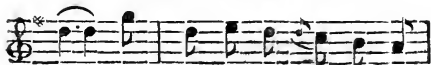
### LA TREILLE DE SINCÉRITÉ.



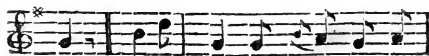
Nous n'a-vons plus cet-te mer -



veil-le, ce phé-no-mè-ne re-gret-

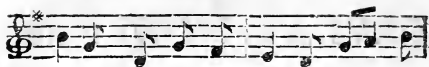


té, la treil-le de sin-cé-ri

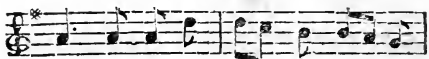


té. Cet-te treil-le mi-ra-cu-

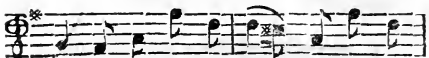
A



leu-se dont la ver—tu tient du ro—



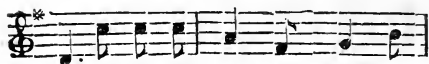
man, pas-sa long-temps pour fa—bu—



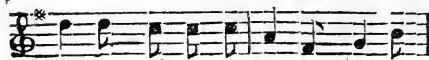
leu-se chez le Gas-con et le Nor—



mand, chez le Gas-con et le Nor—



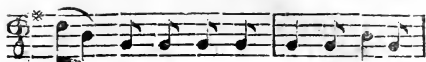
mand; mais des ga—rans très—au—then—



ti-ques ont lu dans un sa—vant bou—



quin que son rai-sin des plus an—



ti—ques e - xis-tait sous le roi Pé-



pin. Nous n'a-vons plus, etc.

Un docteur qui faisait parade  
De son infailibilité,  
Allant visiter un malade,  
Vit le raisin et fut tenté.  
Puis de son homme ouvrant la porte,  
Et le trouvant sans poulx ni voix,  
C'est, dit-il, (le diable m'emporte !)  
Le trentième depuis un mois.  
Nous n'avons plus, etc.

Un auteur, sous son frais ombrage,  
Lisant un poëme fort beau,  
A chaque feuille de l'ouvrage  
S'humectait d'un raisin nouveau.  
» Ça, lui dit-on, un tel poëme  
Vous a coûté six mois et plus?... »  
— Non, reprit-il à l'instant même...  
Il m'a coûté cinquante écus. »  
Nous n'avons plus, etc.

A 2.

Sous la treille , un petit Pompée  
 Criait aux badauds étonnés :  
 » Dans ma vie , ah ! quels coups d'épée,  
 » Quels coups de sabre j'ai donnés !  
 » Quels coups de fusil ! quels coups !... » Zeste,  
 Il mord la grappe là-dessus,  
 Et poursuit, d'un air plus modeste :  
 « Quels coups de bâton j'ai reçus ! »  
 Nous n'avons plus , etc.

Au moment de donner la vie  
 A l'héritier de son époux,  
 Une jeune femme eut envie  
 De ce raisin si beau , si doux !  
 Et le pauvre homme ayant pour elle  
 Cueilli le fruit qu'elle happa,  
 « Que mon cousin , lui dit la belle ,  
 » Sera content d'être papa ! »  
 Nous n'avons plus , etc.

Un curé, que le saint bréviaire  
 Amusait moins que le bon vin,  
 S'avisa de monter en chaire  
 Plein du jus du fatal raisin.  
 Frères, dit-il à l'auditoire,  
 Malgré tout ce que je vous dis,  
 Je sais aimer , chanter et boire,  
 Et je fais gras les vendredis....  
 Nous n'avons plus , etc.



Mais , hélas ! par l'ordre du Prince ,  
 Ce raisin justement vanté ,  
 Un jour , du fond de sa province ,  
 Près du trône fut transplanté.  
 « Pauvre treille , autrefois si belle ,  
 » Que venais-tu faire à la cour ? »  
 L'air en fut si malsain pour elle ,  
 Qu'elle y mourut le premier jour :  
 Nous n'avons plus cette merveille ,  
 Ce phénomène regretté ,  
     La treille  
     De sincérité.

M. DÉSAUGIERS.

## JE VISE AU GAI,

ou

## LE GRAND JUBILÉ DU PARNASSE.

AIR : Si le roi m'avait donné Paris sa grand' ville.

Sous le nom de *jubilé* ,  
 Jeûne et pénitence ,  
 Quand un siècle est écoulé ,  
 Sont de circonstance....

Mais , par cette expression ,  
J'entends *jubilation*,

Et , morgué ,

Je vise

Au gai ;

C'est là ma devise.

} *bis.*

Des erreurs et des abus

Tout antagoniste

Peut se proposer deux buts ,

L'un gai , l'autre triste.

Le triste a mis sur les dents

Nombre d'auteurs transcendans ,

Et , morgué , etc.

Pour préserver de dégât

Les mœurs d'un empire ,

Il suffit du *castigat* ,

Ou du mot pour rire.

Sauf ensuite aux bonnes mœurs

A corriger les rimeurs ;

Mais , morgué , etc.

D'Young ayant l'esprit fort ,

L'un trouve salubre

De contempler de la mort

Le portrait lugubre ;

L'autre savoure à son gré

Les cimetières de Gray :

Moi , morgué , etc.

Tendre et malin tour-à-tour ,

Que le vaudeville

Aille de la ville en cour ,

De la cour en ville ;

Mais , aux chanteurs des faubourgs

Qu'il laisse les calembourgs !

Et , morgué , etc.

J'avoûrai que je chéris ,

Sans en rien rabattre ,

Tous les vieux airs favoris

Du bon Henri Quatre ;

Mais j'ai toujours distingué

*J'aime mieux ma mie , ó gué !*

Et , morgué , etc.

Les dimanches sous l'ormeau

Ça , ça , qu'on s'amuse !

Pierre , prends ton chalumeau !

Paul , ta cornemuse !

Que tout villageois dansant

Dise à sa belle en passant :

Et , morgué , etc.

Les journaux , justes , polis ,

Et doux par système ,

Sans mêler l'ortie au lis,  
 Prendront pour emblème  
 Le grand soleil de la paix,  
 Sortant d'un nuage épais....  
 Et, morgué, etc.

Ah ! qu'il nous fera beau voir  
 La chevalerie  
 Renfermer dans son devoir  
 La galanterie !  
 Avec la civilité  
 Renaîtra l'urbanité ;  
 Et morgué, etc.

Puisqu'enfin Janus a mis  
 La clef sous la porte ,  
 Puisqu'aux peuples , tous amis ,  
 L'olive il apporte ,  
 Auteurs , donnons-nous la main  
 Ce soir plutôt que demain !  
 Et, morgué, etc.

La Fontaine , à tout moment ,  
 Soutient que le sage  
 Peut, selon l'événement ,  
 Changer de langage....  
 D'avoir tous déraisonné  
 Aux fous il eût pardonné !  
 Et, morgué, etc.

Ce poëte , d'un grand sens ,  
 Dit qu'il est trois choses  
 Qui méritent mon encens  
 A très-fortes doses.  
 Ces trois choses sont , je croi ,  
 Mon Dieu , ma dame et mon roi.  
 Et , morgué , etc.

Puisque nous ressuscitons ,  
 Il faut que l'on tienne  
 A chanter sur tous les tons  
 La meilleure antienne.  
 C'est le cas du *Lætare* ,  
 Et non du *Dies iræ* !  
 Et , morgué , etc. (1).

Pour boire avec volupté  
 Notre eau de Jouvence ,  
 Avec de l'eau du Léthé  
 Coupons-la d'avance !

(1) Le retour des Bourbons est un si grand bien-fait , que tous les hymnes qui le célèbrent doivent porter pour épigraphe cette strophe du *Lauda Sion* :

*Sit laus plena!*  
*Sit sonora!*  
*Sit jucunda!*  
*Sit decora*  
*Mentis JUBILATIO!*

Et répétons pour refrain :  
Plus de fiel ni de chagrin !  
Et, morgué, etc.

L'indulgence est de saison  
( Hormis pour le crime ).  
Si j'en crois rime et raison,  
Ou raison et rime ,  
Sous le règne des Bourbons  
Nous devons tous être bons ;  
Et, morgué,  
Je vise  
Au gai ;  
C'est là ma devise.

M. *le Chevalier* DE P11S.

---

---

## A MES CHERS ET BONS CAMARADES

DU CAVEAU MODERNE,

En venant les visiter.

VIEUX vins, vieux amis, plus de belle :  
C'est par-là qu'au Temps un vieillard  
Tire quelques plumes de l'aile,  
Et tient Hippocrate à l'écart.

Les rides, qui font peur aux Grâces,  
Sillonnent le front, non le cœur;  
Et l'Hiver même, sous ses glaces,  
A l'Amitié garde une fleur.

Amis, pour retremper mon âme,  
Je viens avec vous boire encor :  
Réchauffez-moi de votre flamme,  
Rajeunissez votre Nestor.  
Pauvre estomac, voix affaiblie,  
De vous en vain m'ont écarté;  
Je sens que l'élixir de vie  
Se verse ici par la Gaîté.

Permettez que cette visite  
Vous fasse souvenir de moi :  
L'Amitié, charmant parasite,  
En venant chez vous vient chez soi.  
Quand pour punir mes gentilleses,  
Mon docteur au lit me tiendra,  
A vos santés, à vos maîtresses,  
Ma tisane encor se boira.

M. PH. DE LANADELAINE.

## LES CAMÉLÉONS.

AIR : J'ai vu le Parnasse des dames.

(N<sup>o</sup>. 242 de la *Clé du Caveau*.)

VENEZ voir un animal rare ,  
Que n'a pas bien décrit Buffon  
Il est fantasque , il est bizarre ,  
Il est sérieux et bouffon.  
A chaque instant sa couleur change.....  
—Est-ce un bipède ? est-ce un poisson ?  
—Messieurs , cet animal étrange  
Se nomme le *caméléon*.

Vraiment, en France il est facile  
De rencontrer cet animal.  
On le trouve aux champs , à la ville ,  
Au Marais , au Palais-Royal.  
Auprès d'un grand ou d'une belle ,  
Il rampe , et parle sur leur ton.  
—C'est un courtisan , dit Adèle ?  
—Non : mais c'est un *caméléon*.

Celui-ci , craignant le scandale ,  
Recherche un plaisir clandestin ,



Et, prêchant tout haut la morale,  
 Professe tout bas l'Arétin.  
 En vain l'innocence l'évite;  
 Il sait la prendre à l'hameçon.  
 — Est-ce un fripon, un hypocrite?  
 Eh ! non : c'est un *caméléon*.

Cet autre se pique d'écrire,  
 Et toujours d'un style nouveau;  
 Car, aujourd'hui, ce qu'il déchire  
 Lui paraissait, hier, fort beau.  
 Zoïle ou plat panégyriste,  
 Il loue et blâme sans raison.  
 Vous le croiriez un journaliste?...  
 C'est encore un *caméléon*.

Pour endosser un uniforme,  
 Jule avait quitté le rabat;  
 Puis, changeant de goût et de forme,  
 Dans la robe il veut un état.  
 Tantôt flatteur, tantôt caustique,  
 Il fait le brave et le plongeon.  
 Il se croit savant politique,  
 Et n'est qu'un sot *caméléon*.

*Vive le Roi ! vive la ligue !*  
 Est la devise de Mondor ;  
 Dans les camps, au Louvre il intrigue  
 Pour des rubans et pour de l'or.

Changeant de livrée et de maître,  
 Selon le temps et la saison.  
 — On pourrait bien l'appeler traître ?  
 — Je le nomme *caméléon*.

Faisons la paix.... faisons la guerre.  
 Fermons nos ports et commerçons.  
 Beaucoup d'impôts.... rien d'arbitraire.  
 Dictons des lois.... obéissons,  
 Suivons tous le char consulaire....  
 Ah ! prenons Henri pour patron.  
 Voilà le langage ordinaire,  
 Du grand peuple *caméléon*.

On donne tout à l'apparence  
 Dans ce monde frivole et vain :  
 L'intrigant est dans l'opulence,  
 Le talent modeste est sans pain.  
 La bassesse , autant que l'audace ,  
 Conduit un fat au Panthéon :  
 On laisse la vertu sans place ,  
 Et l'on paye un *caméléon*.

M. C. L. C.

## MON DERNIER VOEU.

AIR : Il prit l'habit d'un charpentier ( de *Pierre-le-Grand* ).

Q'ENTENDS-JE ? au sein d'un gai repas  
La foudre gronde sur ma tête !  
Grand Jupiter , est-ce de mon trépas  
Le fatal moment qui s'apprête ?  
Je suis à table , et n'en veux point sortir...  
Frappe ! c'est là qu'un buveur doit mourir.

A Comus , de ces mets divins  
Nous avons fait une hécatombe ;  
Nos gosiers secs ont tari tous les vins.  
Mais avant que ta foudre tombe...  
Le dessert monte , ah ! laisse-le servir ;  
C'est là , c'est là qu'un gourmand doit mourir.

Qu'ai-je dit ? Ah ! d'un seul instant  
Prolonge encor mon existence :  
Myrthé m'appelle , et , d'un baiser brûlant ,  
Va payer enfin ma constance.  
Dans son boudoir permets-moi de courir ;  
C'est là , c'est là qu'un amant doit mourir.

Dieu d'amour ! mes vœux sont comblés ,  
 Et de fleurs Myrthé me couronne.  
 Quel nouveau bruit ! et dans les airs troublés  
 N'entends-je pas crier Bellone ?  
 Sous ses drapeaux , ah ! laisse-moi servir ;  
 C'est là , c'est là qu'un Français doit mourir.

S'il faut , à mes plus doux souhaits ,  
 Que la bonté des dieux souscrive ,  
 Sage Minerve , à nos lauriers , permets  
 Que nous mêlions enfin l'olive !  
 Je vois mes fils sur mes pas accourir ;  
 C'est dans leurs bras qu'un père doit mourir.

Pour naviguer sur l'Achéron ,  
 Loin de me mettre à fond de cale ,  
 Permets , Bacchus , que le rameur Caron  
 Conduise ma barque à Cancale ;  
 Qu'en m'y voyant , les buveurs à venir  
 Disent : C'est là qu'il sut vivre et mourir.

M. MOREAU.

---

## A-PROPOS GRIVOIS.

AIR : du vaudeville de la *Partie-Carrée*,  
ou : Ces postillons sont d'une maladresse.

APRÈS vingt ans de superbes victoires  
Quoiqu' nous ayons perdu l' dernier procès ,  
Il est prouvé qu' la plus bell' des histoires  
S'ra toujours cell' du peup' français.  
Mais tous les jours être sur le qui-vive !  
Au bivouac attendre l' bonheur ;  
S' bat' cont' tout l' mond' jusqu'à c' que mort  
s'ensuive,  
N'est-c' pas assez d'honneur ?

Ah ! n'allons plus fair' de si grands voyages  
Pour tuer des gens qui nous tendent les bras !  
Ne cherchons plus sur de lointains rivages  
La faim , la gloire et le trépas !  
Des héros morts , en respectant les mânes ,  
Chantons avec plus d'un conscrit :  
Au nom de Mars , ne soyons pas si crânes ,  
Et mourons dans not' lit !

A not' commerc' ne mettons plus d'entraves ;  
Ach'tons toujours c' qu'est bon chez nos voi-  
sins.

De chicorée et de jus de bett'raves  
 N'emplissons plus nos magasins.  
 Quand nous aurons bu rasad' sur rasades ,  
 Quand chaq' flacon s'ra décoiffé,  
 Après l' dîner , aux dépens d' nos salades  
 N' sucrons pas not' café !

Dans not' Paris , où l'on voit par centaines  
 Des monumens qui flatt' plus d'un vainqueur,  
 Il en faut un qui, mieux qu' nos p'tit' fontaines,  
 Des bons Français charm'rait le cœur.  
 Puisque chacun doit reprendre sa place ,  
 Et que l' terrain est resté veuf ,  
 Souscrivons tous , afin que l'on replace  
 Henri quat' sur l' Pont-Neuf !

L' bruit d' nos débats et celui d' nos merveilles  
 A trop long-temps manqué d' nous rendre  
 sourds :  
 Les bruits de paix , ceux des verr' , des bou-  
 teilles ,  
 Voilà les bruits qui plais' toujours.  
 Au r'pos du monde , à not' métamorphose ,  
 Portons un têt bien sou tenu ;  
 Et convenons qu' la guerre est un' bell' chose,  
 Quand on en est r' venu !

M. ANTIGNAC.

## LE MIEUX EST L'ENNEMI DU BIEN.

AIR : Je loge au quatrième étage ,  
ou : Aux soins que je prends de ma gloire.

CHACUN, dans sa modeste sphère ,  
A ses plaisirs et ses ennuis ;  
Je ne vois rien de mieux à faire  
Que de rester comme je suis ;  
Qui veut s'élever perd sa place ;  
Qui veut s'enrichir perd son bien ;  
Portons chacun notre besace :  
Le mieux est l'ennemi du bien.

J'avais une petite aisance ,  
Je savais borner mes désirs ;  
Mais tout à coup de l'opulence  
Je veux savourer les plaisirs ;  
Le jeu, les tontines, la banque  
Semblent m'en offrir le moyen ;  
Je risque tout, et tout me manque.  
Le mieux est l'ennemi du bien.

Voisin, parent, ami, maîtresse ,  
Jusqu'à ma servante Babet ,

Tout me quitta dans ma détresse,  
 Tout, hormis un pauvre barbet.  
 J'avais cru trouver dans le monde  
 Un meilleur ami que mon chien;  
 Chacun me trahit à la ronde.  
 Le mieux est l'ennemi du bien.

Fillette plus tendre que sage  
 Charmait et mon cœur et mes yeux;  
 Mais je crus que le mariage  
 Me rendrait encor plus heureux :  
 Avec femme vive et jolie  
 Je formai le plus doux lien,  
 Et Dieu sait comme je m'ennuie!....  
 Le mieux est l'ennemi du bien.

Quoique d'une faible structure,  
 Faisant bien mes quatre repas,  
 Je reprochais à la nature  
 De ne m'avoir pas fait plus gras;  
 Pour m'arrondir comme tant d'autres,  
 J'appelai certain Gallien,  
 Qui manqua m'envoyer aux peautres.....  
 Le mieux est l'ennemi du bien.

Le gousset plein, la panse ronde,  
 Je me forge encor des soucis;  
 Je veux partir pour l'autre monde,  
 J'espère aller en paradis.



Mais près de finir ma carrière,  
 Comme je suis un franc vaurien,  
 De Satan je vois la chaudière....  
 Le mieux est l'ennemi du bien.

M. FRANCIS.

## LA NUIT.

AIR : La bonne chose que le tin.

CONSOLATRICE de nos maux,  
 Du Temps fille discrète et sombre,  
 Mère du plaisir, du repos,  
 O Nuit ! je vais chanter ton ombre.  
 Chaque jour plus d'un détracteur  
 Sur ton compte médit et glose ;  
 Moi, je te dois tant de bonheur, } *bis.*  
 Qu'ici je veux plaider ta cause : }

Quand la nuit, de son crêpe noir,  
 Couvre l'un ou l'autre hémisphère,  
 Le calme naît, par son pouvoir,  
 Dans le château, dans la chaumière ;  
 Le pauvre craint le jour qui luit  
 Et dans ses chagrins le replonge,  
 Mais par un bienfait de la nuit,  
 Il voit le bonheur dans un songe.

Lorsque vous attaquez le cœur  
 D'une fille tendre et novice,  
 Trop de lumière lui fait peur,  
 Et lui montre le précipice ;  
 Elle dit non quand le jour luit,  
 Et révèle sa résistance ;  
 Elle se tait dès que la nuit  
 Force la nature au silence.

C'est la nuit que, seul avec lui,  
 Le savant médite sa gloire,  
 Du malheur le modeste appui  
 Recherche la nuit la plus noire ;  
 Des fiers guerriers que Mars conduit,  
 Lorsque nos plaines sont couvertes,  
 Le jour les dépeuple, et la nuit  
 Travaille à réparer nos pertes.

Le jour on promet un baiser,  
 La nuit on acquitte sa dette ;  
 Le jour souvent vient diviser,  
 La nuit souvent la paix est faite ;  
 Les derniers feux du jour qui fuit,  
 Du berger ramènent l'étoile,  
 Et c'est le manteau de la nuit  
 Qui des amours devient le voile.

La nuit endort le médecin  
 Dont le malade se ranime ;  
 Elle endort l'huissier assassin.  
 Pour le repos de sa victime ;

La nuit au silence réduit  
 Journal qui mord, femme qui gronde.  
 N'est-ce pas du sein de la nuit  
 Qu'un jour on vit sortir le monde ?

La nuit, point de sermon verbeux,  
 Point de visiteur famélique,  
 Point de plaider ennuieux,  
 Point de séance académique.  
 Or, savez-vous ce qui s'ensuit ?  
 C'est qu'à mes principes fidèle,  
 Je me déclare pour la nuit,  
 Mais non pour la *nuit éternelle*.

M. GENTIL:

MON DIEU ! QU'LES..... SONT HEUREUX !

Chanson composée en sortant d'une  
 représentation du *Cocu imaginaire* de  
 Molière.

AIR : Faut d'la vertu, pas trop n'en faut.

**M**ON dieu, q' les..... sont heureux !  
 Quand donc le d'viendrai-je comme eux ?

CHOEUR OBLIGÉ.

Mon dieu, qu' les..... sont heureux !  
 Quand donc le d'viendrai-je comme eux ?

C'est ainsi qu' la tristess' dans l'âme ,  
 Pierrot chantait d'un air chagrin ,  
 En voyant l'humeur de sa femme  
 Et le bonheur de son voisin !...

Mon dieu , qu' les..... sont heureux ! etc.

'Au logis aucun d'eux ne reste ;  
 Près d'ell's au lieu d' les enchaîner ,  
 Dès qu'un bout d'soleil paraît.... zeste ,  
 Leux femm's vous les envoi'nt prom'ner !

Mon dieu , qu' les..... sont heureux ! etc.

Loin d' chez eux passant la journée ,  
 Ils s' livrent à d'joyeux ébats ;  
 Ils ne r'viendrait qu'au bout d' l'année ,  
 Que leurs femm's ne s'en plaindraient pas.

Mon dieu , q' les..... sont heureux ! etc.

Dans un' société d'importance ,  
 Qu'avec leurs femm's ils soient admis ,  
 C'est à qui f'ra leur connaissance !  
 C'est à qui s'ra de leux amis !

Mon dieu , q' les..... sont heureux ! etc.

Tout's les bourses leur sont ouvertes ;  
 C'est à qui leur voudra du bien !

Faut voir comm' leux femm's sont couvertes ?  
 Sans q'ça leur coût' presq' jamais rien  
 Mon dieu, q'les..... sont heureux ! etc.

Ils ont raison, même en justice ,  
 Leur droit est toujours le plus clair :  
 Dès qu'il s'agit d' leur rend' service ,  
 Autour d'eux tout l' monde est en l'air.  
 Mon dieu, q' les..... sont heureux ! etc.

Faut-il à leur petite rente  
 Joindre un petit émolument ?  
 Dès qu'un' p'tite place est vacante ,  
 Leux p'tit's femm's sont en mouvement.  
 Mon dieu, q' les..... sont heureux ! etc.

Tout leux arrive comm' de cire ;  
 En ménage las d'êtr' garçons ,  
 Veul'nt-ils êtr' pèr's , ils n'ont qu'à l' dire ,  
 Ils ont d's enfans d'tout's les façons !  
 Mon dieu, q' les..... sont heureux ! etc.

On est aux p'tits soins pour leur plaire :  
 Pour peu qu'ils n'arriv'nt pas trop tôt ,  
 Le soir ils trouv'nt pour l'ordinaire  
 L' souper tout prêt , le lit tout chaud.  
 Mon dieu , q'les.... sont heureux ! etc.

Enfin , pendant leur existence  
Leurs femm's ont l'air d' les adorer ,  
Et ne r'gard'nt point z'à la dépense  
Quand vient l' moment d' les enterrer !

CHOEUR.

Mon dieu , q' les..... sont heureux !  
Quand donc le d'viendrai-je comme eux ?

B. DE ROUGEMONT.

---

## LES COMPENSATIONS

### DE M. AZAÏS.

AIR : Tout le long de la rivière.

O vous , qu'un rien vient tourmenter ,  
Cessez donc de vous lamenter ;  
Monsieur *Azaïs* , dans son livre ,  
Veut qu'à l'espérance on se livre ,  
Et prouve , d'un ton doctoral ,  
Que le bien n'est pas loin du mal ;  
Or , ici bas , malgré tout ce qu'on pense ,  
Vous verrez , Messieurs , comme tout se com-  
pense ,  
Vous verrez comme tout se compense.

Depuis qu'il a cent mille écus,  
 Le pauvre Orgon n'existe plus !  
 Hélas ! pour lui rien n'a de charmes,  
 Il veille au milieu des alarmes...  
 Moi, je n'ai pas un sou comptant...  
 Mais je dors et je vis content.

Or, ici bas, malgré tout ce qu'on pense,  
 Vous voyez, Messieurs, comme tout se com-  
     pense,  
 Vous voyez comme tout se compense.

Époux d'une jeune beauté,  
 Damis craint la paternité ;  
 Aussi va-t-il à la sourdine  
 Faire un poupon chez la voisine,  
 Pendant qu'un garçon, sans pitié,  
 Fait deux jumeaux à sa moitié.

Or, ici bas, malgré tout ce qu'on pense,  
 Vous voyez, Messieurs, comme tout se com-  
     pense,  
 Vous voyez comme tout se compense.

Un huissier, par trop exigeant,  
 Reçoit des coups et de l'argent ;  
 Mon drôle dit : « Je tiens ma somme,  
 » Peu m'importe que l'on m'assomme ;  
 » Car on aurait pu me rosser,  
 » Et ne jamais me rembourser. »

Or, ici bas, malgré tout ce qu'on pense,  
Vous voyez, Messieurs, comme tout se com-  
pense,  
Vous voyez comme tout se compense.

*Folliculus*, toujours vénal,  
Répand le fiel dans son journal;  
Tantôt il déchire Voltaire,  
Tantôt il dénigre Molière;  
Mais il dit un bien infini  
Des animaux de Franconi!...

Or, ici bas, malgré tout ce qu'on pense,  
Vous voyez, Messieurs, comme tout se com-  
pense,  
Vous voyez comme tout se compense.

Cléon, curieux s'il en fut,  
Me mène hier à l'*Institut*;  
En bâillemens, là, je m'épanche;  
Mais voulant avoir ma revanche,  
Crac, sous mon bras je prends Cléon  
Et je le mène à l'*Odéon*.

Or, ici bas, malgré tout ce qu'on pense,  
Vous voyez, Messieurs, comme tout se com-  
pense,  
Vous voyez comme tout se compense.

Pour la santé, l'on ne doit pas  
Faire toujours de grands repas;



Aussi, je change de cuisine,  
Et, pour me bien porter, je dîne  
Un jour, chez un gros financier,  
Le lendemain, chez un rentier...

Or, ici bas, malgré tout ce qu'on pense,  
Vous voyez, Messieurs, comme tout se com-  
pense,

Vous voyez comme tout se compense.

M. BRAZIER.

---

---

## MON ALMANACH.

AIR : Suzon sortait de son village.

(N<sup>o</sup>. 55<sup>e</sup> de la Clé du Caveau.)

**L**A presse n'y peut plus suffire.  
Chez nous j'entends, à chaque pas,  
Colporteurs, libraires, me dire :  
« Ah ! prenez de mes Almanachs. »

Recueils galans,  
Recueils chantans,  
Recueils naissans,  
Recueils de soixante ans ;  
Les *Ménestrels*,  
Les Immortels,

Jusqu'à *Bobèche* et messieurs tels et tels,  
 Chacun adopte ce système.  
 Quant à moi, sans me mettre en frais,  
 Au lieu d'en acheter, je fais  
 Un Almanach moi-même (*ter*).

D'une façon des plus nouvelles  
 J'arrange mes quatre saisons ;  
 J'ôte à chacun l'une d'entr'elles,  
 Non sans d'excellentes raisons :  
     Pour les mamans  
     Plus de printemps.  
     Pauvres époux,  
 Jamais d'été pour vous.  
     Auteurs brillans,  
     Pour vos talens  
 Jamais d'hiver, malgré vos cheveux blancs.  
 Maint petit rimeur monotone,  
 Qui nous glace par ses ardeurs,  
 N'aime, ne chante que les fleurs,  
 Il n'aura pas d'automne.

Du zodiaque les vieux signes,  
 Quoique connus du monde entier,  
 Amis, ne me semblent pas dignes  
 D'entrer dans mon calendrier.  
     Un érudit  
     En vain nous dit

Qu'on leur doit tout, ses goûts et son esprit;  
 Que celui d'eux  
 Qui règne aux cieux  
 Quand nous naissons,  
 Nous rend méchans ou bons :  
 Malgré ce préjugé bizarre,  
 Je n'en veux adopter aucun.  
 Le Capricorne est trop commun,  
 Et la Vierge est trop rare.

Indiquez, cela vous regarde,  
 L'*Epacte*, astronomes savans;  
 En vrai gourmand, moi je n'ai garde  
 D'inscrire ici les *quatre-temps*.

Bacchus, Momus,  
 Phébus, Comus,  
 Voilà des saints bien connus,  
 Bien venus.

J'y joins Vénus;  
 Et ces élus  
 De mes lecteurs recevront les tributs.  
 Tout le long de l'an qu'on s'apprête  
 A chanter ces saints pleins d'appas.  
 Je veux que, dans mes almanachs,  
 Ce soit tous les jours fête.

Comme mes confrères je compte  
 Faire la pluie et le beau temps;

Et, sans risquer aucun mécompte,  
 Hardiment je prédis aux gens,  
     Neige, verglas,  
     Glaces, frimas,  
 Quand l'Athénée ouvrira ses états;  
     Brillant soleil,  
     Jours sans pareil,  
 Quand du bon goût on verra le réveil;  
 Dans le pays de l'hyménée,  
 Temps nébuleux, brouillard trompeur;  
 Et chez nous, grâce à maint auteur,  
     Grand vent toute l'année.

Vers le ciel braquez vos lunettes,  
 Docteurs; pour moi, qui n'y vois rien,  
 Des conjonctions des planètes  
 Je ne parle ni mal ni bien.  
     La lune peut,  
     Comme elle veut,  
     De son premier  
     A son dernier  
     Quartier  
     Toujours passer :  
     Sans l'annoncer,  
 Je consens même à la voir s'éclipser;  
 Mais, sans des calculs bien pénibles,  
 Au lecteur j'annonce en tout temps  
 Beaucoup d'éclipses de bon sens,  
     A Paris très-visibles.

Enfin, par excès de science,  
Plus d'un Almanach très-malin  
Des jours indique la croissance,  
Et fait suivre aussi leur déclin.

Ah ! d'un tel soin

Qu'est-il besoin ?

Chacun de nous peut, sans chercher bien loin,

Les mesurer,

Et s'assurer

Si le temps vole ou s'il doit lui durer.

Epoux, qu'un même toit rassemble,

Vous trouvez longs les nuits, les jours;

Les jours les plus longs sont trop courts

Quand nous buvons ensemble.

M. OURRY.

---

# LA CHANDELLE ÉTEINTE,

OU

## VICTOR ET THÉRÈSE.

Scène nocturne entre deux voisins de  
chambre à coucher.

AIR : J'ai vu partout dans mes voyages.  
(N<sup>o</sup>. 241 de la Clé du Caveau.)

THÉRÈSE

PENDANT la nuit, quand tout sommeille,  
A ma porte qui frappe ainsi?

VICTOR.

C'est le voisin qui vous réveille ;  
C'est Victor... Je suis tout transi.  
Le vent a soufflé ma chandelle,  
Souffrez que chez vous j'entre un peu,  
Bonne Thérèse, une étincelle  
Suffit pour *allumer mon feu*.

THÉRÈSE.

Cher voisin, j'en suis bien fâchée,  
Un vain espoir vous a séduit,

Depuis long-temps je suis couchée ;  
Songez qu'il est plus de minuit.  
A cette heure ouvrir ma cellule ,  
C'est imprudent.

VICTOR.

J'en fais l'aveu ;  
Mais il fait bien froid , et je brûle  
De me *chauffer à votre feu*.

THÉRÈSE.

Pauvre garçon ! il m'intéresse.  
Que de courage il faut avoir !  
Allons , voisin , plus de tristesse ,  
Tenez tout prêt votre bougeoir ;  
Du lit je consens à descendre.....  
Oui , je puis remplir votre vœu ;  
Par bonheur , pour vous , sous la cendre  
J'ai grand soin de *cacher mon feu*.

VICTOR.

Qu'entends-je ? au tourment que j'endure  
Vous daignez enfin compatir.

THÉRÈSE (*ouvrant la porte*).

Victor , ah ! je vous en conjure ,  
Ne faites qu'entrer et sortir !

VICTOR.

Eh quoi , si promptement , Thérèse ,  
Faudrait-il donc vous dire adieu ?

Non, non ; d'abord , ne vous déplaîse ,  
Je m'empare du *coin du feu*.

THÉRÈSE.

Mais quelle est votre audace extrême ?

VICTOR (*l'embrassant.*)

Je rends hommage à vos appas :  
Ce baiser dit que je vous aime.

THÉRÈSE.

Vraiment, je ne vous entends pas.

VICTOR.

Parler d'amour à jeune veuve,  
Est-ce donc lui parler hébreu ?  
Du mien, tenez, voici la preuve  
(*Autre baiser.*)

THÉRÈSE.

O ciel ! *comme vous prenez feu !*

VICTOR.

Pour une innocente caresse,  
Faut-il tant se mettre en courroux ?

THÉRÈSE.

Oui, votre procédé me blesse ;  
Allons, vite retirez-vous.

VICTOR.

Encore un instant, je vous prie !



THÉRÈSE.

Non, non, moustre ; plus de milieu ;  
Si vous ne quittez la partie .  
Je vais.... je vais *crier au feu*.

VICTOR.

Admirez mon obéissance,  
Vous l'ordonnez et je m'enfuis.

THÉRÈSE.

Quoi ! déjà ? surcroît d'insolence !  
Victor ! dans le trouble où je suis !  
Restez.... Il fuit d'un pas rapide ;  
Son amour n'était donc qu'un jeu.  
Ah ! qu'une autre fois le perfide  
*Vienne se chauffer à mon feu !*

M. Tournay.

## LES RÉCLAMATIONS.

AIR : Qu'un poëte ( *de Bancelin* ).( N<sup>o</sup>. 501 *de la Clé du Caveau.* )

**J**E réclame,  
Je réclame  
Couplet, drame, mélodrame ;  
Je réclame,

C

Je réclame ,  
Dit en chœur  
Le peuple auteur.

Oui, c'est là le cri commun :  
On voit sur la même liste  
Et l'artisan et l'artiste ,  
Qui bien souvent n'en font qu'un ,  
Faisant preuve d'énergie ,  
L'un réclame sans effet  
Pour un plan de comédie ,  
L'autre pour un faux toupet.

Je réclame , etc.

Plus d'un écrivain connu  
Par des succès à la course ,  
Réclame comme ressource  
L'honneur du premier venu.  
Ces messieurs fort à leur aise  
Traitent le même sujet ,  
L'un pour la scène française ,  
Et l'autre pour Nicolet.

Je réclame , etc.

Les morts seuls dont le trépas  
A glacé la voix trahie ,  
Ne réclament que la vie  
Que le sort ne leur rend pas.

Sans quoi nous verrions, j'espère ,  
 Réclamer avec raison  
 Hésiode contre Homère ,  
 Homère contre Maron.

Je réclame , etc.

C'est à qui réclamera ;  
 On réclame , on se dispute ,  
 Les uns pour un parachute ,  
 D'autres pour un opéra.  
 Cette foule intéressée  
 Réclamera quelque jour  
 Le projet d'une pensée  
 Ou le plan d'un calambour.

Je réclame , etc.

Mais les réclamans, je croi ,  
 Contre lesquels je réclame ,  
 Etonnés que je les blâme ,  
 Vont réclamer contre moi.  
 Morbleu ! je les en défie !  
 Et si quelque chansonnier  
 Fronde après moi leur manie ,  
 Je saurai bien m'écrier :

Je réclame ,

Je réclame

Priorité d'épigramme ;

Je réclame ,

Je réclame  
Le dessein  
D'être malin.

M. \*\*\*.

---

## L'ESPOIR TROMPÉ,

ou

VOILA LE MONDE.

AIR : Il a fait un voyage.

ou : Air du vaudeville d'Amour et Mystère.

(N<sup>o</sup>. 214 de la Clé du Caveau.)

**L**ORSQUE j'étais petit garçon,  
Je questionnais à la ronde.  
« Avec le temps, me disait-on,  
» Mon cher, tu connaîtras le monde. »  
Vainement je l'ai vu,  
Vainement j'ai couru,  
Jusqu'ici je l'ignore.  
Depuis assez long-temps  
J'attends;  
Faut-il attendre encore? (*ter.*)

On me disait que je verrais  
 Les hommes bons, francs et sincères,  
 Et qu'en peu de temps j'apprendrais  
 A bien juger leurs caractères;  
 Qu'enfin de leur portrait  
 Un jour disparaîtrait  
 Tout l'art qui le décore.  
 Depuis assez long-temps  
 J'attends;  
 Faut-il attendre encore?

J'espérais voir aux derniers rangs  
 Les hommes d'une mince étoffe,  
 Et trouver toujours tolérans  
 Le dévot et le philosophe,  
 Le savant sans fierté,  
 Le sot sans vanité,  
 Quoiqu'un plus sot l'adore.  
 Depuis assez long-temps  
 J'attends;  
 Faut-il attendre encore?

J'espérais voir chez nos seigneurs  
 La Vérité parfois admise;  
 Chez nos Crésus, chez nos auteurs,  
 La Modestie et la Franchise;  
 Mise au rang des vertus,  
 L'Amitié n'être plus

Un mot qu'on déshonore ;  
Depuis assez long-temps  
J'attends ;  
Faut-il attendre encore ?

A MES AMIS DU CAVEAU.

Suis-je avec vous quelques momens,  
Une heureuse métamorphose  
Me fait voir les hommes charmans  
Et l'avenir couleur de rose ;  
Je n'ai plus dans l'esprit  
Tous les maux que vomit  
La boîte de Pandore ;  
Et si depuis long-temps  
J'attends,  
Je veux attendre encore.

M. CAPELLE.

---

---

## QU'ALLONS-NOUS DIRE?

Questions à mes confrères du Caveau  
moderne, pour l'année 1814.

AIR de la Baronne , ou : Bouton de rose , ou de la  
Chaumière.

**Q**U'ALLONS-NOUS DIRE?  
Voilà tous les procès finis;  
Chacun obtient ce qu'il désire,  
Tous les humains sont bien unis...  
*Qu'allons-nous dire?*

EN CHORUS.

Tous les humains sont bien unis ,  
*Qu'allons-nous dire?*

*Qu'allons-nous dire?*  
Aucunes femmes à Paris ,  
Pour posséder un cachemire ,  
Ne tromperaient plus leurs maris....  
*Qu'allons-nous dire?*

*Qu'allons-nous dire?*  
Disent nos chansonniers fleuris;

L'hiver a repris son empire,  
 Plus d'œillets, de roses, de lis !....  
*Qu'allons-nous dire ?*

*Qu'allons-nous dire ?*  
 On ne bâille plus aux concerts ;  
 A l'Athénée on va pour rire ;  
 Tous les auteurs font de bons vers....  
*Qu'allons-nous dire ?*

*Qu'allons-nous dire ?*  
 Le mélodrame s'ennoblit ;  
 L'Océon nous plait, nous attire ;  
 Tous les Gascons ont du crédit....  
*Qu'allons-nous dire ?*

*Qu'allons-nous dire ?*  
 Est le refrain de maint acteur ;  
 Et tel artiste, pauvre sire ,  
 A chaque instant dit au souffleur :  
*Qu'allons-nous dire ?*

*Qu'allons-nous dire ?*  
 Les critiques sont indulgens ;  
 Sans recourir à la satire ,  
 Tous nos Journaux sont amusans....  
*Qu'allons-nous dire ?*

*Qu'allons-nous dire ?*  
 Par Thémis on est bien jugé ;



A ses lois on aime à souscrire ;  
Au palais on n'est plus grugé....  
*Qu'allons-nous dire ?*

*Qu'allons-nous dire ?*  
Nos financiers sont généreux ;  
Le sexe ne sait plus médire ;  
Chacun est franc et vertueux....  
*Qu'allons-nous dire ?*

*Qu'allons-nous dire ?*  
Ah ! pourquoi s'agiter l'esprit ?  
Depuis qu'on connaît l'art d'écrire ,  
S'il est vrai que l'on ait tout dit ,  
*Qu'allons-nous dire ?*

M. COUPART.

---

## VOYAGE AU PAYS DE COCAGNE.

AIR : L'ombre s'évapore.

*en* : Non , rien ne m'échappe (du *Poète satirique*).

AH ! vers une rive  
Où sans peine on vive ,  
Qui m'aime me suive !  
Voyageons gaîment.

Ivre de Champagne ,  
Je bats la campagne,  
Et vois de Cocagne  
Le pays charmant.

Terre chérie ,  
Sois ma patrie ;  
Qu'ici je rie  
Du sort inconstant.  
Pour moi tout change.  
Bonheur étrange !  
Je bois et mange  
Sans un sou comptant.

Mon appétit s'ouvre ,  
Et mon œil découvre  
Les portes d'un Louvre  
En tourte arrondi.  
J'y vois de gros gardes  
Cuirassés de bardes ,  
Portant hallebardes  
De sucre candi.

Bon dieu , que j'aime  
Ce doux système !  
Les canons même  
De sucre sont faits.  
Belles sculptures ,

Riches peintures  
 En confitures ,  
 Ornent les buffets.

Pierrots et Paillasses ,  
 Beaux esprits cocasses ,  
 Charment sur les places  
 Le peuple ébahi ,  
 Pour qui cent fontaines ,  
 Au lieu d'eaux malsaines ,  
 Versent , toujours pleines ,  
 Le Beaune et l'Aï.

Des gens enfournent ,  
 D'autres défournent ;  
 Aux broches tournent  
 Veau , bœuf et mouton.  
 Des lois de table  
 L'ordre équitable ,  
 De tout coupable  
 Fait un marmiton.

Dans un palais j'entre ,  
 Et je m'assieds entre  
 Des grands dont le ventre  
 Se porte un défi :  
 Je trouve en ce monde ,  
 Où la graisse abonde ,

Vénus toute ronde,  
Et l'Amour bouffi.

Nul front sinistre,  
Propos de cuistre,  
Airs de ministre  
N'y sont point permis.  
La table est mise,  
La chère exquise :  
Que l'on se grise !  
Trinquons , mes amis !

Mais parlons d'affaires.  
Beautés peu sévères,  
Qu'au doux bruit des verres  
D'un dessert friand ,  
On chante et l'on dise  
Quelque gaillardise  
Qui nous scandalise  
En nous égayant.

Quand le vin tape  
L'époux qu'on drape ,  
Que sur la nappe  
Il s'endort à point !  
De femme aimable ,  
Mère intraitable ,  
Ah ! sous la table  
Ne regardez point.

Folle et tendre orgie !  
 La face rougie  
 La panse élargie ,  
 Là, chacun est roi ;  
 Et quand l'heure invite  
 A gagner son gîte ,  
 L'on rentre bien vite  
 Ailleurs que chez soi.

Que de goguettes !  
 Que d'amourettes !  
 Jamais de dettes ,  
 Point de nœuds constans.  
 Entre l'ivresse  
 Et la paresse ,  
 Notre jeunesse  
 Va jusqu'à cent ans.

Oui, dans ton empire ,  
 Cocagne, on respire...  
 Mais qui vient détruire  
 Ce rêve enchanteur ?  
 Amis, j'en ai honte ,  
 C'est quelqu'un qui monte  
 Apporter le compte  
 Du restaurateur.

M. P. J. DE BÉRANGER

## PRIÈRE

D'UN VIEILLARD A LA PARQUE.

AIR : Verse encor.

**F**ILE encor, encor, encor, encor,  
Lachésis, file encor  
La trame de ma vie :  
File encor, encor, encor, encor :  
Le seul bien que j'envie  
Est l'âge de Nestor.

Sans un sou comptant,  
Sans revenu ni rente ,  
Je vivais content ,  
Car j'étais bien portant :  
Voilà qu'en partant  
Une vieille parente  
Me laisse contrats,  
Maisons, terres, ducats.  
File encor, etc.

Quoiqu'en cheveux blancs,  
Je chéris une belle ;  
Près d'elle je sens  
Me sens

Comme à seize ans.  
Mes soins complaisans  
Ont fléchi la rebelle ;  
C'est demain, grands dieux,  
Que je dois être heureux !  
File encor, etc.

Dans un grand caveau  
J'ai placé mes richesses :  
L'aspect d'un tonneau  
Rajeunit mon cerveau.  
D'un vieux vin sans eau  
J'ai bien quatre cents pièces ;  
Avant mon trépas  
Je veux les mettre à bas.  
File encor, etc.

J'ai tracé le plan  
D'un opéra comique ,  
Depuis plus d'un an  
Je médite un roman ;  
Dans un noble élan  
Je m'élève au tragique  
*Thalie aux Français*  
Me promet des succès.  
File encor, etc.

J'ai, grâce à l'hymen,  
Quatre filles gentilles ;

Sans plus d'examen,  
Marions-les demain.  
Leur cœur et leur main  
Seront pour de bons drilles ;  
Vingt petits-enfans  
Charmeront mes vieux ans.

File encor, etc.

Ciel ! que m'a-t-on dit !  
Un ami de l'enfance  
Déplore et maudit  
Le sort qui le poursuit.  
Comment ! il languit  
Au sein de l'indigence !  
Avant de mourir  
Je veux le secourir.

File encor, encor, encor, encor,  
Lachésis, file encor  
La trame de ma vie.  
File encor, encor, encor, encor :  
Le seul bien que j'envie  
Est l'âge de Nestor.

M. J. A JACQUELIN.



## DIALOGUE

Entre le Président du Caveau et un  
nouvel Elu.

CHANSON DE RÉCEPTION.

AIR des Sabots.

LE PRÉSIDENT.

**F**RÈRE, à nos banquets si joyeux,  
Quand l'indulgence vous amène,  
Est-ce l'ennui qui dans vos yeux  
Met tant de tristesse et de gêne?

L'ÉLU.

Ah! ah! ah! ah!  
Ce n'est pas cela, (*bis.*)  
Cela qui me met en peine.

LE PRÉSIDENT.

Avec nous voulant, dès ce soir,  
D'Epicure chanter l'antienne,  
Craignez-vous de ne point avoir  
Une âme assez épicurienne?

L'ÉLU.

Ah ! ah ! ah ! ah !

Ce n'est pas cela, (*bis.*)

Cela qui me met en peine.

LE PRÉSIDENT.

Il faut, pour être Epicurien,  
Comme nous, toute la semaine,  
Savoir ne s'affliger de rien,  
Et fermer son cœur à la haine.

L'ÉLU.

Ah ! ah ! ah ! ah !

Ce n'est pas cela, (*bis.*)

Cela qui me met en peine.

LE PRÉSIDENT.

Comme Pannard, Collé, Piron,  
Dont l'exemple, ici, nous entraîne,  
Il faut aimer jeune tendron,  
Au moins.... pendant une quinzaine.

L'ÉLU.

Ah ! ah ! ah ! ah !

Ce n'est pas cela, (*bis.*)

Cela qui me met en peine.

LE PRÉSIDENT.

Il faut attacher des grelots  
Jusqu'au poignard de Melpomène,

Et, pour faire la guerre aux sots,  
Se faire siffler sur la scène.

L'ÉLU.

Ah! ah! ah! ah!

Ce n'est pas cela, (*bis.*)  
Cela qui me met en peine.

LE PRÉSIDENT.

Pourquoi donc nous montrer à tous  
Du chagrin la marque certaine?  
Frère indigne, douteriez-vous  
De la science de Balaine?

L'ÉLU.

Ah! ah! ah! ah!

Ce n'est pas cela, (*bis.*)  
Cela qui me met en peine.

LE PRÉSIDENT.

En voyant les nombreux flacons  
Epars sur cette douce arène,  
Penseriez-vous que nous buvons  
Du vin de Brie ou de Surène?

L'ÉLU.

Ah! ah! ah! ah!

Ce n'est pas cela, (*bis.*)  
Cela qui me met en peine.

LE PRÉSIDENT.

N'ayant, dans les meilleurs repas  
Qu'une soif toujours incertaine,  
Craignez-vous de ne savoir pas  
Comme nous, boire à tasse pleine ?

L'ÉLU.

Ah ! ah ! ah ! ah !  
Ce n'est pas cela, (*bis.*)  
Cela qui me met en peine.

LE PRÉSIDENT.

Croyez-vous ne pouvoir jamais  
Puiser aux sources d'Hippocrène  
Les malins et charmans couplets  
Que l'on chante, ici, par douzaine ?

L'ÉLU.

Ah ! ah ! ah ! ah !  
Frères, c'est cela, (*bis.*)  
Cela qui me met en peine.

M. THÉAULON.

## QUELQUES JEUX DE MOTS.

AIR du vaudeville du Rémonleur.

( N<sup>o</sup>. 733 de la Clé du Caveau. )

PASSONS, des œuvres de Brantome,  
Aux opuscules de Pannard ;  
J'en prends le quatrième tome,  
Et je vais l'ouvrir au hasard.  
Pannard dit que la Providence  
N'eut jamais d'égard pour le rang,  
*Et met dans la même balance*  
*Le grand Pierre et Pierre-le-Grand.*

Si donc Pannard, notre modèle,  
Nonobstant clameur de grimauds,  
Fut au bon goût presque infidèle,  
Et calcula des jeux de mots,  
Amis ! je vous prie à mains jointes  
De me laisser faire le fou :  
*Ce soir, si je vous fais des pointes,*  
*N'allez pas me river mon clou.*

Messieurs, vous êtes en extase,  
Et ce n'est pas trop sans raison,

De ce que monsieur de la Caze  
 Tient un grand état de maison.  
 Votre surprise aura ses bornes ;  
 Voilà sa femme , la voilà !  
*Où croit abondance de cornes ,  
 La corne d'abondance est là.*

Eclaire-toi de ma lanterne ,  
 Me dit un sophiste effronté ,  
 Afin qu'au fond de sa citerne  
 Tu puisses voir la Vérité.  
 Non , non , je ne suis pas ton homme ,  
 Dis-je à ce charlatan nouveau ;  
*De puits en puits , je sais bien comme  
 Tu me tiendrais le bec dans l'eau.*

O différence incalculable !  
 L'homme civilisé pâlit  
 S'il faut qu'il cède à son semblable ,  
 Gratis , *la moitié de son lit :*  
 Et nous voyons l'homme sauvage ,  
 Sans intérêt, et par pitié,  
 Offrir son rôti, son breuvage ,  
*Et jusqu'au lit de sa moitié.*

Vive Domarceau , l'architecte ,  
 Pour la bonne chère , et pourtant  
 Sa probité n'est point suspecte ,  
 Son travail seul est important.

En or il sait changer la pierre,  
 Le stuc, l'albâtre et le granit;  
*Il fournit gaîment sa carrière ,*  
*Tant que la carrière fournit.*

Nous avons tous connu , sans doute ,  
 Monsieur Desgrais sur le pavé ;  
 Mais une entreprise de route  
 Subitement l'a relevé.  
 Aussi pour toutes patenôtres ,  
 Dit-il à Dieu , sa toise en main :  
*En faisant le chemin des autres,*  
*Fais que je fasse mon chemin.*

En porte-feuille on sait qu'Eugène  
 A cent couplets, tant courts que longs ,  
 Dont il habille pour la scène  
 Des anecdotes de salons ;  
 Mais ses amis et ses maîtresses  
 Ont beau claquer avec transport ,  
*Mince est le rapport de ses pièces ,*  
*Faites des pièces de rapport.*

Nos graves médecins , en France ,  
 Sont ce qu'ils ont toujours été ,  
 Un corps fameux par la science ,  
 Et qu'on nomme *la Faculté* ;  
 Mais de certaine bagatelle ,  
 Près d'eux je voudrais m'enquérir :

*Leur faculté possède-t-elle  
La faculté de nous guérir ?*

Il n'était bruit , de caisse en caisse ,  
Que du célèbre Floridor ;  
A la hausse ainsi qu'à la baisse ,  
Il avait gagné des monts d'or :  
Mais voici tout à coup qu'il manque ,  
Et chacun dit dans le quartier ,  
*Que le plus fin routier de banque ,  
N'est souvent qu'un banqueroutier.*

Rose , la perle des actrices ,  
Dit à ses amans tour-à-tour :  
Je ne me permets de caprices  
Qu'à tant par an , par mois , par jour :  
Mes beaux messieurs , dans les coulisses  
Vous pouvez me faire la cour ;  
*Mais sans l'amour des sacrifices ,  
Point de sacrifice à l'amour.*

*M. le chev. DE PUIS.*



---

---

## LA VIE D'UN TROUBADOUR.

QU'ELLE était douce l'existence  
D'un jeune et galant troubadour,  
Qui, sous le ciel de la Provence,  
Consacrait sa vie à l'amour !  
Le sistre, ou la harpe, ou la lyre,  
Donnait une âme à ses concerts :  
Beau troubadour, sans savoir lire,  
Faisait toujours de jolis vers.

Bravant la chaleur, la froidure,  
Et le cœur prompt à s'enflammer,  
Il voyageait à l'aventure,  
Ne cherchant qu'à se faire aimer.  
Près de grisette ou de princesse,  
Tâchant de se mettre en crédit,  
Beau troubadour avait sans cesse  
Cœur bien tendre et bon appétit.

Une secrète providence  
Ne le laissait manquer de rien ;  
Il n'était pas dans l'abondance,  
Mais beaucoup d'or est-il un bien ?

D

Sur la mousse , auprès des fontaines ,  
 S'il lui plaisait de sommeiller ,  
 Beau troubadour , exempt de peines ,  
 Dormait sans songer au loyer.

Chantant son amoureuse flamme ,  
 Quelquefois au pied d'un rempart  
 Il allait , d'une grande dame ,  
 Quêter la faveur d'un regard ;  
 Et quand on l'avait trouvé digne  
 De recevoir un doux avis ,  
 Beau troubadour , au moindre signe ,  
 Faisait tomber le pont-levis.

Il prenait pour simple devise :  
*Amitié vive , Amour discret.*  
 S'y conformant avec franchise ,  
 Il savait garder un secret.  
 Pour avoir eu l'art de se taire ,  
 Si sa belle l'indemnisait ,  
 Beau troubadour , avec mystère ,  
 Aux échos seuls le redisait.

Sans rivaux , comme sans envie ,  
 Il arrivait au dernier jour ,  
 Et n'avait eu , pendant sa vie ,  
 D'autre mal que le mal d'amour.  
 L'aspect de la nuit éternelle  
 Ne pouvant le déconcerter ,

Beau troubadour chantait sa belle,  
Puis finissait par déchanter.

M. ANTIGNAC.

## L'ÉPICURIEN ENTRE DEUX AGES.

AIR: Tonton , tonton , tontaine , tonton.

**C'**EN est donc fait ! j'ai des folies  
Passé la trop courte saison ,  
A moi (*bis*), carafe et raison !  
Mais je veux , aux femmes jolies ,  
Boire au moins un dernier flacon ,  
A moi , bouteille et chanson !

L'âge m'arrachant aux grisettes ,  
M'unit à dame du grand ton ,  
A moi (*bis*), carafe et raison !  
Mais j'étais prisonnier pour dettes ,  
L'hymen a payé ma rançon ,  
A moi , bouteille et chanson !

Voilà que ma petite Adèle ,  
Vient me répéter sa leçon ,  
A moi (*bis*), carafe et raison !  
J'entends sa mère qui l'appelle ,

D 2

Je vois entrer un bon garçon ,  
A moi , bouteille et chanson !

Une place des plus flatteuses  
Me vaut des ennuis à foison ,  
A moi (*bis*) , carafe et raison !  
Mais d'aimables solliciteuses  
Le matin cernent ma maison ,  
A moi , bouteille et chanson !

Hai ! hai ! hai ! la goutte ennemie  
Vient m'ordonner l'eau pour boisson ,  
A moi (*bis*) , carafe et raison !  
La voilà , je crois , endormie...  
Adieu tisane ; adieu , poison ;  
A moi , bouteille et chanson !

L'heure à mon poste me rappelle ,  
Il faut regagner ma prison ,  
A moi (*bis*) , carafe et raison !  
Mais , en route , un ami fidèle  
M'invite à monter chez Grignon ,  
A moi , bouteille et chanson !

Sur moi pourtant prompt à descendre ,  
L'hiver déjà me rend grison ,  
A moi (*bis*) , carafe et raison !  
Que dis-je ? Ah ! plutôt pour défendre

Mes sens de son triste frisson ,  
 A moi, bouteille et chanson !

Gilbert fut vieux dans sa jeunesse,  
 Pour avoir dit, nouveau Caton :  
 A moi (*bis*), carafe et raison !  
 Laujon fut jeune en sa vieillesse ,  
 Pour avoir dit, nouveau Piron :  
 A moi , bouteille et chanson !

Tristes pédans que rien n'enivre ,  
 Chantez d'un débile poumon :  
 A moi (*bis*), carafe et raison !  
 Moi, je chante, ne pouvant vivre  
 Sans un glouglou, sans un flonflon :  
 A moi , bouteille et chanson !

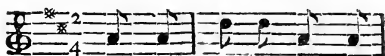
A quatre-vingt-dix ans , peut-être ,  
 J'entonnerai cette oraison :  
 A moi (*bis*), carafe et raison !  
 Jusques là, Bacchus, sois mon maître ,  
 Et toi, Momus, mon échanson...  
 A moi, bouteille et chanson !

M. DÉSAUGIERS.

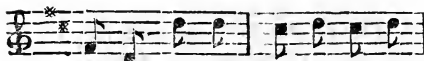
## LES CLOCHES DE BON CONSEIL,

ou

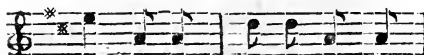
LES DIN, DON.



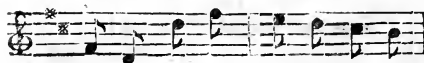
Les clo—ches du mo—nas—



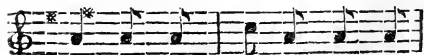
tè—re où j'ai pris le ca—pu—



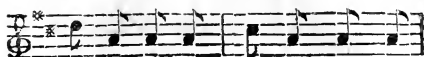
chon, ne son — nent ja — mais sans



fai — re au genre hu—main la le —



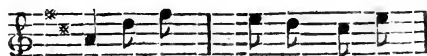
cou, et de crain—te de mé—



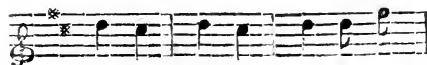
pri - se, el - les ont pris pour de —



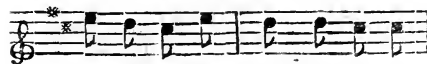
vi-se : din-don, din — don, din-don, din-



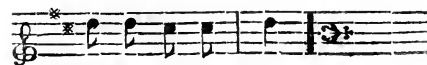
don, mor-tels, é - cou - tez - les



donc, din - don, din — don, mor-tels



é - cou - tez - les donc, din-don, din -



don, din-don, din - don.

Voyez-vous ce riche avare  
Qui jeûna sur son argent,  
Dont le trépas le sépare ?

Il mourut en enrageant;  
 A peine il est dans l'enceinte,  
 Qu'aussitôt la cloche tinte :  
     Din, don, din, don, (*bis.*)  
 Que ne jouissais-tu donc !  
     Din, don, din, don,  
 Que ne jouissais-tu donc !  
     Din, don, din, don, etc.

Au fond d'une simple bière,  
 Voyez ce prodigue fou,  
 Qui, trois fois millionnaire,  
 Vécut vingt ans sans un sou ;  
 A sa suite il n'a personne,  
 Et la cloche déjà sonne :  
     Din, don, din, don, (*bis.*)  
 Que ne ménageais-tu donc !  
     Din, don, din, don,  
 Que ne ménageais-tu donc !  
     Din, don, din, don, etc.

Quel est ce convoi modeste ?  
 Celui d'un Gascon bavard,  
 Qui, pour un propos trop leste,  
 Hier fut mis à l'écart ;  
 A peine il comptait par trente...  
 Et notre cloche lui chante  
     Din, don, din, don, (*bis.*)



Que ne te taisais-tu donc !

Din, don, din, don,

Que ne te taisais-tu donc !

Din, don, din, don, etc.

Que vois-je ? C'est le gros Pierre,

Qui, dans le nœud qu'il serra,

N'ayant pu se rendre père,

De regret en expira :

A mesure qu'il approche,

On entend dire à la cloche :

Din, don, din, don, (*bis.*)

Que ne voyageais-tu donc !

Din, don, din, don,

Que ne voyageais-tu donc !

Din, don, din, don, etc.

Regardez ce pauvre hère,

Que sa diablesse moitié,

Par son affreux caractère,

Mit au tombeau sans pitié ;

Notre cloche qui raisonne,

En le voyant, carillonne :

Din, don, din, don, (*bis.*)

Que ne la quittais-tu donc !

Din, don, din, don,

Que ne la quittais-tu donc !

Din, don, din, don, etc.

Victime d'une mort prompte,  
 Voyez ce défunt nouveau ;  
 Chaque héritier déjà compte  
 Tous les vins de son caveau ;  
 A les boire l'on s'invite ,  
 Et la cloche dit bien vite :

Din, don, din, don, (*bis.*)

Que ne les buvais-tu donc !

Din, don, din, don ,

Que ne les buvais-tu donc !

Din, don, din, don, etc.

Cet autre de race obscure ,  
 Dont on chante l'oraison ,  
 Pour une vérité dure ,  
 Vécut, mourut en prison.

Des grands il fit la satire...

J'entends la cloche lui dire :

Din, don, din, don, (*bis.*)

Que ne les flattais-tu donc !

Din, don, din, don ,

Que ne les flattais-tu donc !

Din, don, din, don, etc.

O vous qui de cette vie  
 Avec nous suivez le cours ,  
 Et qui trouvez, je parie ,  
 Que les momens en sont courts ,

Gardez bien que la clochette ,

Certain jour ne vous répète :

Din , don , din , don , (*bis.*)

Que n'en profitiez-vous donc !

Din , don , din , don ,

Que n'en profitiez-vous donc !

Din , don , din , don ,

Din , don , din , don , din , don , din , don.

M. GENTIL.

---

## LE CHANSONNIER PRUDENT,

OU

### CONSEILS A MES CAMARADES.

AIR : Mon p'tit cœur, vous n' m'aimez guère.

ou : Hélas ne tremblons pas (*de la Soirée villageoise*).

( N<sup>o</sup>. 331 de la Clé du Caveau. )

CHANSONNIERS, mes bons amis,  
Qui dès long-temps, sans scrupules ,  
Croyez qu'il vous est permis  
De fronder les ridicules ,  
Quand sur nos joyeux ébats

Maint sot crie  
 Et se récrie,  
 A moins d'en parler tout bas,  
 Hélas!

N'en parlons pas.

Nous raillons les courtisans,  
 Sans égard pour leur mérite;  
 Soudain fiers et suffisans,  
 Contre nous chacun s'irrite.....

Puisque tous les potentats  
 Les maintiennent  
 Et les soutiennent,  
 A moins de railler tout bas,  
 Hélas!

Ne raillons pas.

Nous croyons que, sans danger,  
 Les modernes Démocrites  
 Gaîment peuvent se venger  
 Des turbulens hypocrites.....

Sur notre rire aux éclats

La morale

Crie au scandale.

A moins d'en rire tout bas,  
 Hélas!

N'en rions pas.

Quand hautement dans Paris  
 Nous louons les douces flammes,

La constance des maris,  
 La fidélité des femmes,  
 Combien les cœurs sont ingrats,

Chaque sexe

Rit et nous vexe.

A moins de louer tout bas,

Hélas!

Ne louons pas.

Quand du joyeux galoubet,  
 Compagnon du Vaudeville,  
 Près de l'objet qui nous plaît  
 Tout haut nous jouons en ville,  
 Un vieux jaloux, sur nos pas,

Nous harcèle

Et nous décèle.

A moins d'en jouer tout bas,

Hélas!

N'en jouons pas.

A table, quand nous chantons  
 Des plaisirs la douce ivresse,  
 On nous dit que nos chansons  
 Effarouchent la sagesse....

Ne chantant dans un repas

D'air mystiques

Ni de cantiques,

A moins de chanter tout bas,

Hélas!

Ne chantons pas.

E

Si l'on nous entend crier  
 Contre une injuste critique,  
 Pour nous réconcilier  
 Aussitôt maint satirique,  
 S'immisçant dans les débats,  
     Nous déchire,  
     Et c'est bien pire. . . .  
 A moins de crier tout bas,  
     Hélas !  
 Ne crions pas.

M. CAPELLE.

## NÉANT A LA REQUÊTE.

CHANSONNETTE.

AIR : On parle de philosophie.

ACCUSANT le siècle où nous sommes,  
 Et rêvant l'immortalité,  
 Un auteur, le plus vain des hommes,  
 Invoque la postérité;  
 Sa demande excite une enquête,  
 On s'assemble au sacré vallon,  
 Et voici l'arrêt d'Apollon :  
     Néant à la requête !

Vient-il à vaquer une place,  
 Vite, c'est à qui l'obtiendra ;  
 Nicaïse intrigue avec audace :  
 C'est un sot, il l'emportera.  
 Tout intimide, tout arrête  
 L'homme à talent, l'homme d'esprit ;  
 Sur son placet je vois écrit :  
 Néant à la requête !

— Belle Laïs, à ma tendresse  
 Peux-tu bien résister encor ?  
 Mon amour, voilà ma richesse ;  
 N'est-ce pas le plus doux trésor ?  
 — Vous pourriez faire ma conquête,  
 Si vous étiez moins indigent ;  
 Mais chez moi vient-on sans argent,  
 Néant à la requête !

Et de cruelle et de sauvage,  
 Lise trouvant les noms flatteurs,  
 A quinze ans rejeta l'hommage  
 De mille et mille adorateurs ;  
 A quarante ans elle est en quête  
 De jeunes soupirans d'amour ;  
 Chacun d'eux lui dit à son tour  
 Néant à la requête !

Au terme, hélas ! de sa carrière,  
 Ce vieillard, tremblant pour ses jours,

Adresse aux Parques la prière  
 De ne pas en trancher le cours ;  
 Pendant que Lachésis s'apprête  
 A tourner encor son fuseau ,  
 Sa sœur met , d'un coup de ciseau ,  
 Néant à la requête !

M. J. A. JACQUELIN.

## MONSIEUR BONASSE.

AIR : Le saint, craignant de pécher.

IL est dans cette cité  
 Certain personnage  
 Que l'on peut, de tout côté,  
 Voir sur son passage.  
 Auprès de ce charlatan,  
 Quel est cet homme achetant  
 Le baume excellent,  
 Où l'homme à talent  
 Met du sien,  
 Que pour rien  
 Il nous vend par grâce?...  
 C'est monsieur Bonasse.

Au boulevard quand , lassés  
 De leur promenade



Les amateurs entassés  
 Vont voir la parade,  
 Si quelque honnête bourgeois,  
 Entr'eux élevant la voix,  
 Dans son désespoir  
 Réclame un mouchoir  
 Pris durant  
 Qu'en riant  
 Il lorgnait Paillasse,  
 C'est monsieur Bonasse.

Lorsque certain directeur,  
 En ruses très-riche,  
 Commande à son imprimeur  
 Une immense affiche;  
 En lettres d'un demi-pié,  
 Comme il n'a pas oublié  
 D'offrir à nos yeux  
 Un drame ennuyeux,  
 Qui donc court  
 Soudain pour  
 Retenir sa place?  
 C'est monsieur Bonasse.

Un soir le Gascon *Sandis*,  
 Que le punch échauffe,  
 Fait au front d'un sien *pays*  
 Certaine apostrophe.

Au rendez-vous adopté  
 Dès que le jour a pointé ,  
     Pour les séparer ,  
     Pour tout réparer ,  
         Attendant  
         Vainement ,  
 Quel mortel se lasse?...  
 C'est monsieur Bonasse.

Eglé, qui prit dans ses rêts  
     Maint amant volage ,  
 Aujourd'hui tend ses filets  
     Pour le mariage.  
 En eau trouble pour pêcher ,  
 La belle a soin d'afficher  
     Vertu sans déclin ;  
     Et gobant soudain  
         L'hameçon ,  
         Quel poisson  
 Entre dans sa nasse?...  
 C'est monsieur Bonasse.

Dans certains grands jours d'apprêt ,  
     Quand l'Académie  
 Doit offrir sans intérêt  
     Un prix au génie ,  
 Pour s'y rendre, en son chemin ,  
 Mal instruit par un malin ,  
     Quel est ce passant  
     Qui s'en va cherchant

Son vrai but,  
 L'Institut,  
 Près du *Mont-Parnasse* ?...  
 C'est monsieur Bonasse.

J'ai peint, sous des traits divers,  
 Ce mortel habile.  
 J'en citerais dans mes vers  
 Encor plus de mille.  
 Si quelqu'un croit aux vertus,  
 Aux docteurs, aux prospectus,  
 Aux avis  
 D'amis,  
 Aux sermens  
 D'amans,  
 Aux journaux,  
 Aux bravos,  
 A mainte préface,  
 C'est monsieur Bonasse.

M. O'URRY.

## LES OISEAUX SONT DÉNICHÉS.

AIR : Eh ! ma mère, est-c'. que j' sais ça ?

EN plaisir comme en affaire  
 Fuyons les sentiers connus :  
 Il n'est de récolte à faire  
 Que pour les premiers venus.

D'un but où chacun aspire ;  
 Si trop tard vous approchez ,  
 Vain espoir ! vous pouvez dire :  
*Les oiseaux sont dénichés.*

Elise et sa sœur cadette  
 Conservaient pour des maris  
 Deux oiseaux qu'à la brochette  
 Leur maman avait nourris.  
 Mais un soir, dieux ! quel dommage !  
 Des serins effarouchés  
 Deux cousins ouvrent la cage ;  
*Les oiseaux sont dénichés.*

D'un trésor Damis hérite ,  
 Avis à ses créanciers ;  
 Tous vont lui rendre visite ,  
 Tous vont être les premiers.  
 Mais un tendron le captive ,  
 La nuit, *doublons* sont touchés ;  
 Et lorsqu'Abraham arrive  
*Les oiseaux sont dénichés.*

Aux aguets dans les coulisses ;  
 Voyez ces vieux amateurs ,  
 De nos fillettes novices  
 Convoiter les jeunes cœurs.  
 Dès l'enfance la plus tendre ,  
 En joue ils les ont couchés ;

Mais quand ils vont pour les prendre ,  
*Les oiseaux sont dénichés.*

A Romainville Isabelle  
 S'égare avec un amant ;  
 Le pauvre époux les appelle ,  
 Et les cherche vainement.  
 Il voit la feuille légère  
 Dont l'ombre les a cachés ;  
 Il voit le lit de fougère...  
*Les oiseaux sont dénichés.*

Heureux qui sait au Parnasse  
 Cueillir de nouvelles fleurs ;  
 A Cythère, heureux qui passe  
 Pour devancer les chasseurs !  
 Quant à moi, glaneur modeste ,  
 Sur la route où vous marchez ,  
 Aucune fleur ne me reste ;  
*Les oiseaux sont dénichés.*

M. TOURNAY.

## L'HOMME FACILE A VIVRE.

AIR du vaudeville des Deux Edmon.

LORSQU'UN ami m'offre à sa table,  
Rôti, dessert et vin potable,  
De quoi dîner tout mon comptant,  
J'en suis content. *(bis.)*

A table, pour chanter sa fête,  
Si plus d'un financier bien bête,  
Par bonheur, ne m'a pas cherché,  
Je n'en suis pas fâché. *(bis.)*

Au plaisir loin d'être contraire,  
Qu'un joli tendron m'ait su plaire,  
M'accepte-t-il au même instant,  
J'en suis content.

Si mon objet, craignant la gêne,  
Le lendemain, las de sa chaîne,  
D'un autre amant s'est entiché,  
Je n'en suis pas fâché.

Lorsque certain auteur d'élite,  
Modeste, malgré son mérite,  
Obtient un succès éclatant!...  
J'en suis content.

Bouffi d'orgueil et d'ignorance ,  
 Lorsqu'un écolier qui se lance  
 Par les sifflets est accroché ,  
 Je n'en suis pas fâché.

Quand je soulage sa misère ,  
 Et qu'un ami me dit : Mon frère ;  
 Pour vous j'en ferais bien autant ,  
 J'en suis content.  
 Mais s'il arrive le contraire ,  
 Heureux du bien que j'ai pu faire ,  
 Quoique dupe de mon marché ,  
 Je n'en suis pas fâché.

Des rimeurs grossissant la liste ,  
 Quand par hasard un journaliste  
 Me fait un petit compliment ,  
 J'en suis content.  
 Mais dans un accès de colère ,  
 Si par un censeur plus sévère  
 Un trait piquant m'est décoché ,  
 Je n'en suis pas fâché.

Toujours en main tenant mon verre ,  
 Comme je vis sur cette terre ,  
 Leste, dispos et bien portant ,  
 J'en suis content.  
 Mais après cent ans d'existence ,  
 S'il me faut partir sans souffrance ,

Je dirai, n'ayant point bronché :  
Je n'en suis pas fâché.

M. BRAZIER.

## ÇA DUR'RA TANT QU'ÇA POURRA.

AIR : Sans mentir, ça fait moins d' mal que d' plaisir.  
( *des Habitans des Landes.* )

UN censeur froid et caustique  
Vous dit, d'une triste voix :  
« Fruits d'un délire bachique,  
» Vos couplets sont trop grivois. »  
En guise de pénitence,  
Vous prenez un arrêté  
En faveur de la romance,  
Et pour bannir la gaité...

Ca dur'ra, ( bis. ) } *chœur.*  
Ca dur'ra tant qu'ça pourra.

Trop long-temps je fus volage  
Et partisan du tonneau ;  
Je veux enfin être sage,  
Et ne boire que de l'eau.  
Que m'importent les cruelles ?  
Pour vivre tranquillement,



Je fais mes adieux aux belles ;  
Et je tiendrai mon serment...

*Ca dur'ra ,* (bis.)  
*Ca dur'ra tant qu'ça pourra.*

Je connais une coquette  
Dont l'époux est très-jaloux ;  
Au mépris de l'étiquette ,  
Un rien les met en courroux.  
Cependant , chose certaine ,  
Tous les deux s'aiment bien fort ,  
Et , depuis une semaine ,  
Ces bons époux sont d'accord...

*Ca dur'ra ,* (bis.)  
*Ca dur'ra tant qu'ça pourra.*

A dix-huit ans jeune fille  
Plaît au plus indifférent ;  
Chacun , la trouvant gentille ,  
Vante son air innocent.  
Mais un peu de patience ,  
Attendez quelques instans ,  
Appas , candeur , innocence ,  
Objets rares en ce temps ,

*Ca dur'ra ,* (bis.)  
*Ca dur'ra tant qu'ça pourra.*

De cent mille francs de rentes  
Hérite un dissipateur ;  
Il a maîtresses charmantés ,

Et, de plus , il est joueur.  
 Beaucoup d'*amis* qu'il régale  
 S'empressent de l'amuser ;  
 Sa fortune colossale  
 Ne paraît pas s'épuiser...

*Ca dur'ra,* (bis.)  
*Ca dur'ra tant qu'ça pourra.*

A ce repas tout abonde,  
 Tous les mets en sont divins ;  
 L'on ne pourrait, à la ronde,  
 Déguster de meilleurs vins.  
 Amis, quel aspect aimable  
 Offrent ces flacons nombreux !  
 Mais restons encore à table  
 Seulement une heure ou deux ,

*Ca dur'ra,* (bis.)  
*Ca dur'ra tant qu'ça pourra.*

Le Temps jamais ne recule,  
 Il marche à pas de géans ;  
 La raison nous dit : Calcule ,  
 Ménage bien tes instans.  
 Ma foi , vogue la galère !  
 Quand on veut se bien porter ,  
 Il faut faire bonne chère ,  
 Aimer et boire et chanter.

*Ca dur'ra,* (bis.)  
*Ca dur'ra tant qu'ça pourra.*

M. COUPART.

## ROGER BONTEMPS.

AIR à faire.

*ou : Si vous aimez la danse.*

Aux gens atrabilaires,  
Pour exemple donné,  
En un temps de misères  
Roger Bontemps est né.  
Vivre obscur à sa guise,  
Narguer les mécontents,  
Eh gai ! c'est la devise  
Du gros Roger Bontemps.

Du chapeau de son père,  
Coiffé dans les grands jours,  
De roses ou de lierre  
Le rajeunir toujours ;  
Mettre un manteau de bure,  
Vieil ami de vingt ans,  
Eh gai ! c'est la parure  
Du gros Roger Bontemps.

Posséder, dans sa hutte,  
Une table, un vieux lit,  
Des cartes, une flûte,  
Un broc que Dieu remplit,

Un portrait de maîtresse,  
 Un coffre et rien dedans,  
 Eh gai ! c'est la richesse  
 Du gros Roger Bontemps.

Aux enfans de la ville  
 Montrer de petits jeux ;  
 Être un faiseur habile  
 De contes graveleux ;  
 Ne parler que de danse  
 Et d'almanachs chantans ;  
 Eh gai ! c'est la science  
 Du gros Roger Bontemps.

Faute de vins d'élite,  
 Sabler ceux du canton ;  
 Préférer Marguerite  
 Aux dames du grand ton ;  
 De joie et de tendresse  
 Remplir tous ses instans,  
 Eh gai ! c'est la sagesse  
 Du gros Roger Bontemps.

Dire au ciel : je me fie ,  
 Mon père , à ta bonté ;  
 De ma philosophie  
 Pardonne la gaîté.  
 Que ma saison dernière  
 Soit encore un printemps

Eh gai ! c'est la prière  
Du gros Roger Bontemps.

Vous , pauvres pleins d'envie ;  
Vous , riches désireux ;  
Vous , dont le char dévie  
Après un cours heureux ;  
Vous , qui perdrez peut-être  
Des titres éclatans ,  
Eh gai ! prenez pour maître  
Le gros Roger Bontemps !

M. P. J. DE BÉRANGER.

---

## L'ÉLOGE DES BELLES ÉPAULES.

A MADAME J\*\*\* ,

Le jour de Sainte-Suzanne, sa patronne.

AIR : Puisque tout le monde s'en mêle.

**T**ROUBADOUR et chevalier ,  
Je crois , sans que personne en gronde ,  
Avoir droit au grand collier  
De l'ordre de la Table ronde.  
Je me crois au temps jadis ,  
Vers l'an huit ou neuf cent dix ;

Je me crois presque un Amadis,  
 Né pour courir les Gaules  
 En chantant les belles épaules.

Permettez, dame du lieu,  
 Permettez que je vous contemple  
 Comme eût fait l'abbé Chaulieu,  
 Comme eût fait le prier du Temple,  
 Comme eussent fait les vieillards  
 Complimenteurs et gaillards,  
 Qui croyaient de deux égrillards  
 Pouvoir remplir les rôles  
 Près Suzanne aux belles épaules.

Quand Syrinx au fond des eaux  
 Se baignait par un clair de lune,  
 Elle avait près des roseaux  
 Fait choix d'un place opportune,  
 Si bien que son beau corps nu  
 D'aucun satyre cornu  
 Ne pouvait être reconnu ;  
 Mais Pan, du haut des saules,  
 Admirait ses belles épaules !....

Les Humboldt, les Levillant,  
 Jusqu'au bout du monde, en droiture,  
 S'en allaient en détaillant  
 Les merveilles de la nature.  
 Moi, j'irais aussi tout droit,

N'importe dans quel endroit,  
 Sans craindre le chaud ni le froid,  
 Jusqu'à l'un des deux pôles,  
 Pour voir d'aussi belles épaules.

Maint époux voit tout en noir,  
 Et suivant son humeur jalouse,  
 D'un grand schall, d'un gros mouchoir,  
 Caparaçonne son épouse.  
 Notre ami, moins indiscret,  
 Sait trop qu'il mériterait  
 D'être mis lui-même au secret  
 Dans les plus sombres geôles,  
 S'il cachait de telles épaules!

Écolier, j'étais farceur.  
 Un jour, dans mon joyeux vertige,  
 Je dis à mon professeur :  
 Qu'est-ce que *Vénus Callypige*?  
 Il me répondit avec  
 Un ton doctoral et sec :  
*Callypige* est un terme grec  
 Traduit sur mes contrôles  
 Par *Vénus aux belles épaules*.

Quelquefois je vais rêvant  
 Au bonheur d'un sylphe sensible :  
 Je voudrais, comme le vent,  
 Être aussi malin qu'invisible.

Zéphyr, puisque ton destin  
 Est d'être un peu libertin,  
 Combien le soir et le matin  
 Tu jouis quand tu fraules  
 Quelque femme aux belles épaules !

A Suzon, d'un grain d'encens  
 Quand chacun de nous fait l'hommage,  
 Mieux qu'un autre, ami, tu sens  
 Qu'on ne te porte point dommage.  
 Au lieu d'en être ombrageux,  
 Tu dis, d'un ton courageux :  
 Leurs amours, leurs ris et leurs jeux  
 Sont tous de petits drôles  
 Qu'elle porte sur les épaules.

Au surplus, lit conjugal  
 A certaine heure est un asile  
 Qu'il serait fort peu légal  
 De troubler par un vaudeville ;  
 Et les imprudens badauds  
 Qui tireraient vos rideaux ,  
 Ne vous verraient point dos à dos.  
 On sait que tu l'*engeôles*  
 Ta Suzette aux belles épaules.

*M. le chev. DE PUIS.*



---

---

# LA DEMOISELLE BIEN ÉLEVÉE ;

## OU LA LEÇON.

AIR : Tout le long , le long de la rivière.

**P**ERSONNE ici bas n'est parfait ;  
Faisons ce que tout autre a fait.  
Pour l'ordinaire l'on méprise  
Quiconque se singularise,  
Et chacun aime à se moquer  
De qui se fait trop remarquer. . . .  
Du vieux Gercour tel était le langage ;  
Sa fille aussitôt avec serment s'engage  
A n'avoir pour règle que l'*usage*.

Bientôt , voulant la marier ,  
Il dit : Garde-toi d'oublier  
La leçon que te donne un sage ?  
Femme , dit-il , en son ménage  
Doit obéir à son époux ,  
Ou des dieux craindre le courroux. . . .

LA FILLE ( *d'un air résigné.* )

De ce conseil je sens tout l'avantage ;  
A m'y conformer de bon cœur je m'engage  
Mais j'attendrai que ce soit l'*usage*.

LE PÈRE.

Il faut qu'une femme de bien ;  
 Toujours modeste en son maintien,  
 Laisse à la trompeuse coquette  
 L'éclat d'une grande toilette ;  
 Il faut que son cœur soit discret,  
 Et sache garder un secret.

LA FILLE.

De ce conseil je sens tout l'avantage ;  
 A m'y conformer de bon cœur je m'engage,  
 Mais j'attendrai que ce soit l'usage.

LE PÈRE.

Aux amis de la vérité  
 Réponds avec sincérité ;  
 Mais si l'on te conte une histoire,  
 Examine avant de rien croire ;  
 Fuis le grand monde , fuis le jeu,  
 Observe tout, et parle peu....

LA FILLE.

De ce conseil je sens tout l'avantage ;  
 A m'y conformer de bon cœur je m'engage,  
 Mais j'attendrai que ce soit l'usage.

LE PÈRE.

Ton époux a-t-il un défaut ?  
 Sache le cacher.... il le faut ;

Et pour couronner sa tendresse,  
 A lui plaire songe sans cesse :  
 Crois, s'il te serre entre ses bras,  
 Qu'il est le seul homme ici bas....

## LA FILLE.

De ce conseil je sens tout l'avantage ;  
 A m'y conformer de bon cœur je m'engage,  
 Mais j'attendrai que ce soit l'usage.

## LE PÈRE.

Tu ne liras point de romans,  
 Et toujours près de tes enfans,  
 Soignant ta petite famille,  
 Paisible et maniant l'aiguille ;  
 En leur parlant de leur devoir,  
 Tu resteras matin et soir....

## LA FILLE.

De ce conseil je sens tout l'avantage ,  
 A m'y conformer de bon cœur je m'engage ;  
 Mais j'attendrai que ce soit l'usage.

## LE PÈRE.

Au bal évite un rendez-vous,  
 Ne danse qu'avec ton époux ;  
 Si quelqu'un te conte fleurette  
 Baisse les yeux , reste muette ;  
 Ou ne lui répond que tout bas  
*Monsieur ! je ne vous comprends pas....*

De ce conseil je sens tout l'avantage ;  
 A m'y conformer de bon cœur je m'engage,  
 Mais j'attendrai que ce soit l'usage.

Agir en pleine liberté,  
 Faire en tout point sa volonté,  
 Aimer tout ce qui sait nous plaire ;  
 Comme la mode être légère,  
 Écouter ses moindres désirs,  
 Et ne penser qu'à ses plaisirs ;  
 Voilà nos mœurs , j'en goûte l'avantage ;  
 A les abjurer de bon cœur je m'engage  
 Sitôt que l'on changera l'usage.

M. C. L. C.

## N'Y A PAS D'AFFRONT,

VAUDEVILLE.

AIR du Premier pas.

*N'y a pas d'affront !* ce refrain populaire ;  
 D'un merveilleux ferait rougir le front.  
 Mais dans ses jeux ma muse n'est pas fière ;  
 Quand de Vadé l'on saisit la manière,  
     *N'y a pas d'affront.* (bis.)

Lâche anonyme, Eraste me maltraite  
 Dans un pamphlet que tous les sots liront.  
 Pour l'en punir, lorsque je le soufflète,  
 En s'excusant le faquin me répète :

*N'y a pas d'affront.*

De les compter je défirais *Barème*,  
 Si l'on rangeait tous les cocus de front.  
 Mais, grâce aux lois du plus heureux système,  
 Quand on en fait souvent on l'est soi-même :

*N'y a pas d'affront.*

Hier, soulevant le fichu d'une belle,  
 Ma main hardie a fait rougir son front.  
 Excusez-moi... mais leur blancheur est telle,  
 Que je n'ai pu me défendre... Ah! dit-elle,

*N'y a pas d'affront.*

Contre un censeur tu te mets en colère  
 Pour quelques traits dont les malins riront.  
 Si tu m'en crois, Paul, il vaut mieux te taire;  
 Il t'a traité comme il traite Voltaire :

*N'y a pas d'affront.*

Quand, pour un mot, des amis se provoquent,  
 D'un pareil tort il se repentiront.  
 C'est toi, Bacchus, que les lurons invoquent  
 Et comme ici les verres seuls se choquent,

*N'y a pas d'affront.*

M. MOREAU.

F

---

---

## JE N'AI RIEN TROUVÉ.

AIR : J'arrive à pied de province.

**J**E croyais trouver sans peine  
Un sujet heureux,  
Qui fît sortir de ma veine  
Des couplets nombreux;  
Mais, collé sur mon pupitre;  
En vain j'ai rêvé;  
Amis, excepté mon titre,  
*Je n'ai rien trouvé.*

Sous l'épais fichu de Rose,  
Maint galant rimeur  
Prétend qu'une double rose  
Est dans sa primeur.  
Ah! qu'un tel sujet inspire,  
De près observé!...  
Mais, hélas! faut-il le dire?  
*Je n'ai rien trouvé.*

« Si Gercour, disait Sophie,  
» Est prôné partout;  
» Dans plus d'une académie  
» S'il tient le haut bout

» Ce n'est pas pour moi que brille  
 » Son genre élevé;  
 » Chez lui, foi d'honnête fille,  
 » *Je n'ai rien trouvé.* »

» Frappé d'un triste délire  
 » Par un mal subit,  
 » Clitandre, vient-on nous dire,  
 » A perdu l'esprit;  
 » Il a perdu son génie,  
 » Son goût achevé. »  
 Mondor s'éveille et s'écrie :  
*Je n'ai rien trouvé.*

L'autre jour, Lise, distraite  
 Par un tendre amant,  
 A perdu sous la coudrette  
 Un bijou charmant.  
 Si quelqu'une de nos belles  
 L'avait enlevé ?...  
 Mais non.... chez ces demoiselles  
*Je n'ai rien trouvé.*

Pour s'armer de toutes pièces  
 Contre les acteurs,  
 Dorimon pille les pièces  
 De tous nos auteurs.  
 Heureux si de son suffrage  
 Vous êtes privé,

S'il vous dit : « Dans votre ouvrage  
» *Je n'ai rien trouvé.* »

Malgré les aveux sincères  
Que d'abord j'ai faits,  
J'ai dans ce refrain, confrères,  
Trouvé sept couplets.  
Mais, mal servi par ma lyre,  
Pour être approuvé,  
Peut-être dois-je encor dire :  
» *Je n'ai rien trouvé.* »

M. OURRY.

---

## PENSÉES MORALES

D'EUSTACHE L'ASTICOT,

Sur les inconvéniens du mariage.

AIR : Ton humeur est, Catherine.

COMME pêcheux d'la Guernouillère,  
Moi qui sais l'fin du métier,  
L'mariag' me semble un' rivière  
Où c' que j' craignons de m' noyer.  
D'prudence en vain z'on redouble,  
Drès qu'on y jette l'am'çon ;



Z'un chacun pêch' dans c't' eau trouble,  
Plus d' fretin que d' bon poisson.

En dépit de la consigne,  
Et du garde-marinier,  
Suis-j' malheureux à la ligne,  
J' donnons un coup d'épervier.  
Mais quand on s' met en ménage,  
Le guignon vous suit partout ;  
Gn'y a d' ressource', dans l' mariage,  
Que les filets de Saint-Cloud.

N'est-il pas vrai qu' chaque fille  
Vous a l' z'allur' d'un poisson ?  
L'un' frétille comme une anguille,  
L'aut' rougit comme un saumon :  
C't'ell'-ci comme un' carpe s' pâme ;  
Comme un brochet c't' aut' gob' tout ;  
Si ben que s' choisir un' femme,  
C' n'est que pêcher à son goût.

Pour moi, quand l' poisson qu' j'amorce  
N' me paraît ni bon ni beau,  
Sans procès et sans divorce  
J' le r'jetons ben vite à l'eau.  
C' que l'hymen prend dans sa nasse,  
Qu'on l' trouve mauvais ou bon,  
Quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse,  
Y faut avaler l' goujon.

Quand je m' connaîtrai z'en f'mella  
 Comme en poisson je m' connais,  
 Pour la pêch' d'un' demoiselle  
 Mes outils s' ront bentôt prêts.  
 Mais d'amorcer un' fillette,  
 J' sommes encor tout effrayé;  
 J' craignons d' prendr' pour un' carpette  
 Un poisson qu'ait d'jà frayé.

Et puis quand un' fille sage  
 Se prendrait dans mes filets,  
 L' plaisant vivier que l' mariage,  
 Pour garder d' pareils objets!  
 Faut z'un' sourc' vive et courante  
 Pour mieux les affrioler;  
 L'hymen n'a qu'une eau dormante  
 Que chacun aime à troubler.

M. FRANCIS.

## LE FRANC VAURIEN.

### HISTORIETTE.

AIR : Pon , pon , pon , p'tit patapon ;

*ou* : Il était un p'tit moine.

**J**E vins jadis au monde,  
En carnaval,  
Après un bal,  
La face rubiconde,  
Comme un verre de vin  
Tout plein,  
Comme un verre de vin.

} *bis.*

A boire ! à boire ! à boire !  
Fut aussitôt  
Mon premier mot ;  
Et d'un vase d'ivoire,  
Avec transport, je bus  
Le jus,  
Avec transport je bus.

Mais le lait, un peu fade,  
Me pâlissant

Et me glaçant,  
 On rendit le malade,  
 Avec du Clos-Vougeot  
     Rougeot,  
 Avec du Clos-Vougeot.

Je fus par ma famille  
     Choyé, fêté,  
     Flatté, gâté;  
 Et Vert-Vert, sous la grille,  
 Jurait bien moins que moi,  
     Ma foi;  
 Jurait bien moins que moi.

Quand j'avais dans l'armoire  
     Volé biscuits,  
     Bonbons ou fruits,  
 Après cette victoire,  
 Qu'il était triomphant,  
     Fanfan!  
 Qu'il était triomphant!

Bien loin de me réduire,  
     Instituteurs,  
     Pédans, rhéteurs,  
 Perdirent à m'instruire  
 Leur latin et leur grec  
     Avec,  
 Leur latin et leur grec.

J'avais dix ans à peine,  
Que de Babet ,  
Qui nous servait,  
Ma main, déjà mondaine,  
Fit sauter le mouchoir  
Pour voir....  
Fit sauter le mouchoir.

Sur la machine ronde  
Libre à quinze ans,  
Et sans parens,  
Je fis le tour du monde ,  
Et toujours en chantant,  
Sautant,  
Et toujours en chantant.

Sans avoir dans ma caisse  
Un sou comptant ,  
J'étais content ,  
Et je riais sans cesse  
De mon besoin urgent  
D'argent ,  
De mon besoin urgent.

Aux femmes sûr de plaire,  
Tant j'avais bien  
L'air d'un vaurien ,  
J'ai souvent su leur faire

Oublier leurs maris  
 Chéris,  
 Oublier leurs maris,

Une vieille duchesse  
 De moi s'éprit;  
 Elle me prit,  
 Appuyant sa tendresse  
 De trois cent mille francs  
 Bien francs ,  
 De trois cent mille francs,

Mais ayant plus l'usage  
 De dépenser  
 Que de penser,  
 La fortune volage  
 S'échappa de ma main  
 Grand train ,  
 S'échappa de ma main.

La roulette maudite  
 Sembla d'abord  
 Changer mon sort,  
 Puis me renvoya vite  
 Comme j'étais venu ,  
 Tout nu,  
 Comme j'étais venu.

Alors commis , corsaire,  
 Soldat, abbé

Auteur tombé,  
 Je me mis à tout faire,  
 Et ne fis jamais rien  
     De bien,  
 Et ne fis jamais rien.

Malgré ma quarantaine,  
     Encor courant,  
     Sans cesse errant,  
 De ma vie incertaine  
 J'attends le dénouement  
     Gaîment,  
 J'attends le dénouement.

Mais toujours, quoiqu'on fronde,  
     Je chanterai,  
     Rirai, boirai,  
 Tout prêt à dire au monde,  
 Demain, s'il plaît à Dieu,  
     Adieu,  
 Demain, s'il plaît à Dieu.

M. DÉSAUGIERS.

---

## LA RIEUSE ÉTERNELLE.

A MON AMI DÉSAUGIERS.

AIR : Et puis ils prirent le cochon de ce bon saint  
Antoine.

( N<sup>o</sup>. 681 de la Clé du Caveau. )

J'AVAIS dix-huit ans et demi;  
Je revenais de Tarbe;  
Dans la diligence endormi,  
Je n'avais pas vu Barbe.  
Tout à coup ce joyeux tendron  
Me dit : Riez donc.  
—Oui-dà, ma dondon ?  
Rire est mon plaisir favori.  
Or, j'ai ri,  
Mais pas autant que Barbe a ri,  
Mon ami.

Voyant que la belle avait ri  
Avec autant de grâces,  
De notre conducteur Henri  
Je pris les cartes grasses.  
Je dis à mon joyeux tendron :  
Barbe, jouons donc ,



Jouons , ma dondon !  
 Pendant tout notre biribi ,  
 Que j'ai ri !  
 Mais pas autant que Barbe a ri ,  
 Mon ami.

Et puis après, j'ai de bon vin  
 Demandé deux bouteilles :  
 Présument que ce jus divin  
 Pourrait faire merveilles ,  
 J'ai dit à mon joyeux tendron :  
 Barbe , buvons donc ,  
 Buvons , ma dondon !  
 En sablant Pomard et Chabli ,  
 Que j'ai ri !  
 Mais pas autant que Barbe a ri ,  
 Mon ami.

C'était le cas de répéter  
 Une chanson nouvelle ;  
 Mais je ne pus qu'en marmotter  
 La seule ritournelle.  
 Je dis à mon joyeux tendron :  
 Barbe , chantons donc ,  
 Chantons , ma dondon !  
 En chantant tous deux *sa ré mi* ,  
 Que j'ai ri !  
 Mais pas autant que Barbe a ri ,  
 Mon ami.

Le sommeil gagna tour-à-tour  
 Nos compagnons de route.  
 J'espérais, vu la fin du jour,  
 En faire autant sans doute.  
 Mais j'eus beau dire à mon teadron :  
 Barbe, dormons donc !  
 Dormons, ma dondon !  
 Jasant de cela, de ceci,  
 Que j'ai ri !  
 Mais pas autant que Barbe a ri,  
 Mon ami.

*M. le chev. DE PLUS.*

## LES INFIDÉLITÉS DE LISETTE.

AIR : Ermite, bon ermite.

**L**ISETTE, dont l'empire  
 S'étend jusqu'à mon vin,  
 J'éprouve le martyre  
 D'en demander en vain.  
 Pour souffrir qu'à mon âge  
 Les coups me soient comptés,  
 Ai-je compté, volage,  
 Tes infidélités ?

Lisette, ma Lisette,  
 Tu m'as trompé toujours :  
 Mais vive la grisette !

Je veux, Lisette,  
 Boire à nos amours.

Lindor, par son audace,  
 Met ta ruse en défaut ;  
 Il te parle à voix basse,  
 Il soupire tout haut.  
 Du tendre espoir qu'il fonde  
 Il m'instruisit d'abord.  
 De peur que je n'en gronde,  
 Verse au moins jusqu'au bord.  
 Lisette, etc.

Avec l'heureux Clitandre  
 Lorsque je te surpris,  
 Vous comptiez d'un air tendre  
 Les baisers qu'il t'a pris.  
 Ton humeur, peu sévère,  
 En comptant les doubla.  
 Remplis encor mon verre  
 Pour tous ces baisers-là.  
 Lisette, etc.

Mondor, qui toujours donne  
 Et rubans et bijoux,

Devant moi te chiffonne  
 Sans te mettre en courroux.  
 J'ai vu sa main hardie  
 S'égarer sur ton sein.  
 Verse jusqu'à la lie  
 Pour un si grand larcin.  
 Lisette, etc.

Certain soir je pénètre  
 Dans ta chambre, et sans bruit,  
 Je vois par la fenêtre  
 Un voleur qui s'enfuit.  
 Je l'avais, dès la veille,  
 Fait fuir de ton boudoir.  
 Ah ! qu'une autre bouteille  
 M'empêche de tout voir !  
 Lisette, etc.

Tous comblés de tes grâces,  
 Mes amis sont les tiens,  
 Et ceux dont tu te lasses,  
 C'est moi qui les soutiens.  
 Qu'avec ceux-là, traîtresse,  
 Le vin me soit permis :  
 Sois toujours ma maîtresse,  
 Et gardons nos amis.  
 Lisette, etc.

M. P. J. DE ÉÉRANGER.

## APPEL

A L'ERMITE DE LA CHAUSSÉE D'ANTIN.

AIR : Ermite, bon ermite.

RIVAL heureux de Sterne,  
Émule d'Adisson,  
Vrai *Socrate moderne* (1),  
Que j'aime ta leçon !  
Au sein de ta retraite ,  
Joyeux peintre des mœurs ,  
Tu charges ta palette  
De riantes couleurs.  
Ermite, bon ermite,  
Allons, prends tes pinceaux ;  
C'est le goût qui t'invite  
A peindre vite  
Les fripons et les sots.

Peint ce folliculaire ,  
Corruptible animal ,

---

(1) *Le Spectateur anglais*, par Adisson, Steele, etc.  
a pour second titre : *Le Socrate moderne*.

Qui, suivant le salaire,  
 Dit du bien ou du mal.  
 Peins l'auteur bon apôtre  
 Qui s'est imaginé  
 Que le succès d'un autre  
 Lui rogne son diné.  
 Ermite, bon ermite, etc.

Le siècle te seconde ;  
 Peins l'homme à sentimens,  
 Chérissant tout le monde,  
 Excepté ses enfans.  
 Peins cette grande dame  
 Au cœur tendre, à l'œil doux,  
 Qui pleure au mélodrame  
 Et qui bat son époux.  
 Ermite, bon ermite, etc.

Peins, nouveau *La Bruyère*,  
 Cet impudent pied-plat  
 Qui crie au plagiaire,  
 Et vit de plagiat.  
 Attrape sur ta route  
 Ce Crésus tant fêté  
 Qui fait sa banqueroute  
 Avec *moralité* (1).  
 Ermite, bon ermite, etc.

---

(1) Mot nouvellement francisé et fort à la mode.

Peins du goût *magnétique*  
 Ces nouveaux partisans  
 Qu'en deux mots on explique :  
 Dupes ou charlatans.  
 Ce vrai chasseur dans l'âme  
 Mérite son portrait :  
 Il a troqué sa femme  
 Contre un beau chien d'arrêt (1).  
 Ermite , bon ermite , etc.

Peins-nous cette Bretonne  
 Indocile à nos lois ,  
 Qui déclame et qui tonne  
 Contre nos plus beaux droits (2).  
 Esquisse à ta manière  
 Ces têtes à l'envers ,  
 Réservant à Molière  
 L'outrage de leurs vers (3).  
 Ermite , bon ermite ,  
 Allons , prends tes pinceaux ;  
 C'est le goût qui t'invite  
 A peindre vite  
 Les sottes et les sots.

M. J. A. JACQUELIN.

(1) C'est un fait récent et très-connu.

(2) Lisez la *Tyrannomanie* de mademoiselle Raoul.

(3) Allez entendre à l'Odéon l'*Avare* et le *Bourgeois Gentilhomme* en vers.

LES ENDORMIS,  
ou  
C'EST ÇA QUI RÉVEILLE.

AIR du vaudeville d'Arlequin Cruello.

(N<sup>o</sup>. 771 de la Clé du Caveau.)

CHACUN a ses goûts favoris :  
Lamentin veut des drames ;  
Paul fait des bouquets à Cloris ;  
Cléon , des épigrammes ;  
La prose à celui-ci plaît fort ,  
Et tel parvenu qui s'endort  
Aux vers du grand Corneille ,  
Est aux anges quand il pense à  
L'appétit de Sancho-Pança ;  
C'est ça , (bis.)  
C'est ça qui le réveille.

D'amour ignorant les ennuis ,  
Lise , jeune rosière ,  
Profondément toutes les nuits  
Dormait près de sa mère ;



Mais , hélas ! quel trouble subit  
S'est emparé de son esprit ?

Le mal vient de la veille :  
Un regard que Lubin lança ,  
Jusqu'à son petit cœur perça :

C'est ça , (*bis.*)

C'est ça qui la réveille.

En relisant son feuilleton ,  
Un trop fameux critique  
S'était endormi , nous dit-on ,  
D'un sommeil léthargique ,  
Quand certaine actrice , un matin ,  
Vint , d'un son de voix argentin ,  
Lui parler à l'oreille ;  
A l'instant le sommeil cessa ,  
Et les plaisans dirent : C'est ça ,  
C'est ça , (*bis.*)  
C'est ça qui le réveille.

A la fois avare et jaloux ,  
L'époux de dame Ursule  
Est , depuis certain rendez-vous ,  
Devenu somnambule.  
De son lit il sort chaque nuit ,  
Rêvant qu'un amant introduit  
Vient , pendant qu'il sommeille ,  
Piller tout l'or qu'il amassa ;  
Naguère au front il se blessa ...

C'est ça, (*bis.*)

C'est ça qui le réveille.

Certains ronfleurs qu'on trouvera

Toujours aux mêmes places ,

Rivalisent à l'Opéra

Avec les contre-basses.

Pour eux , au milieu du fracas ,

Qu'hier Morphée avait d'appas !

Adam faisait merveille.

Mais sur Gosselin qui dansa ,

A la fin leur œil se fixa ...

C'est ça, (*bis.*)

C'est ça qui les réveille.

Observez bien d'Anacréon

Ce disciple fidèle ,

Qui prend pour refrain de chanson

Et le vin et sa belle ;

La lyre en main , nous l'avons vu ,

Fêtant le nectar qu'il a bu ,

S'endormir sous la treille.

En songe Bacchus le berça....

Puis l'amour survient , et c'est ça ,

C'est ça, (*bis.*)

C'est ça qui le réveille.

M. TOURNAY.

## VIVE BOURBON !

AIR : Un soldat par un coup funeste.

QUAND chez nous un Roi légitime  
Remonte au rang de ses aïeux ,  
Français, qu'un seul vœu nous anime,  
Et qu'un seul cri frappe les cieux :  
Que de notre ivresse  
Exprimant l'heureux abandon,  
Ce cri du cœur soit répété sans cesse :  
*Vive Bourbon ! vive Bourbon !*

Ce prince auguste vient en France,  
*Ramenant un Français de plus ,*  
Régner par la double puissance  
De la naissance et des vertus.  
Partout on publie ,  
Qu'image d'un dieu juste et bon ,  
Dès qu'il paraît, il pardonne, il oublie ;  
*Vive Bourbon ! vive Bourbon !*

Soldats, qu'un excès de vaillance  
Trahit dans les champs de l'honneur,

Qui gémissiez loin de la France  
 Dans l'esclavage et la douleur,  
 A sa voix chérie

L'Anglais ouvre votre prison,  
 Et votre roi vous rend à la patrie;  
 Vive *Bourbon!* vive *Bourbon!*

Grâce à *Bourbon*, le nom de père  
 N'est plus un brevet de malheur,  
 Et le titre si doux de mère  
 N'est plus un titre de douleur.

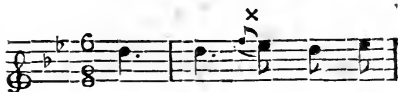
Dans chaque famille  
 Nous verrons grandir le garçon;  
 L'amour, l'hymen souriront à la fille;  
 Vive *Bourbon!* vive *Bourbon!*

L'Europe a cessé d'être en guerre,  
 Pour le bonheur de nos enfans,  
 Et, quittant l'arme meurtrière,  
 Le laboureur revient aux champs.

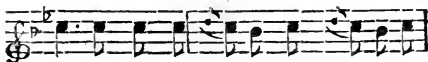
Il reprend courage;  
 Le bled couvre enfin le sillon,  
 Et j'entends dire aux échos du village :  
 Vive la *paix!* vive *Bourbon!*

M. DE ROUGEMONT.

## ON EST BIEN EMBARRASSÉ.



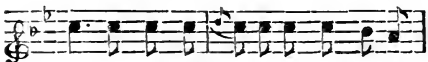
Oui, oui, oui, c'est en



vain qu'à tout le monde on veut plaire à la



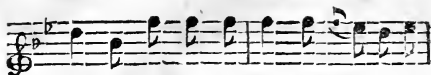
ron-de; oui, oui, oui, c'est en —



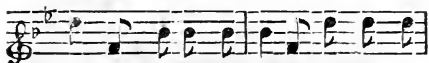
vain; le plus ma-lin y per-drait son la -



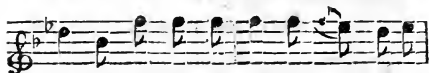
tin. Qu'un joyeux lu ron par-le sans fa -



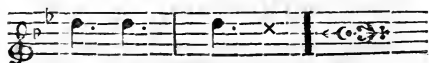
çon, on va sans é - gard l'ap-pe-ler ba-



vard; qu'un au-tre plus loin res-te dans son



coin, sans souffler un mot, on dit: c'est un



sot. Oui, oui,

Quand femme vous plaît,

Allez droit au fait,

Elle vous dira :

« Monsieur, halte-là. »

Filez plus d'un jour

Le parfait amour,

Elle dit : « C'est bon ;

» Monsieur, allez donc ! »

Oui, oui, etc.

De Roch un journal  
 Dit beaucoup de mal ;  
 Mais un autre écrit  
 Qu'il est plein d'esprit.  
 Enfin, qui croira  
 Que ces messieurs-là  
 Sur Voltaire encor  
 Ne sont pas d'accord !

Oui, oui, etc.

Qu'on donne aux Français  
*Tartuffe* ou le *Legs*,  
 Paul dit : J'aime mieux  
 Le ton sérieux.  
 Donne-t-on *Vinus*,  
 Un olibrius  
 Dit : L'on m'y verra  
 Quand on y rira.

Oui, oui, etc.

Buvez sobrement  
 De l'eau seulement ;  
 Eh ! mais, dira-t-on,  
 Il fait le Caton.  
 Buvez de Mâcon  
 Un simple flacon,  
 Vous voilà soudain  
 Un vrai sac à vin.

Oui, oui, etc.

Lorsque tel ou tel  
Vous offre un cartel,  
Répondre que non,  
C'est être un poltron.  
Allez-vous *au bois*  
Trois ou quatre fois,  
« Bah!... dit un railleur,  
» C'est un ferrailleur. »

Oui, oui, etc.

Soyons par trop bons,  
On nous dit moutons;  
Soyons par trop francs,  
On nous dit méchans;  
Montrons-nous sensés,  
On nous dit glacés;  
Puis épicuriens,  
On nous dit vauriens.

Oui, oui, etc.

Offrez du Rota  
Et du Malaga,  
On veut du Chablis  
Et du vin de Nuits;  
Offrez du Mulseaux,  
On veut du Bordeaux;  
Offrez du Volnay,  
On veut du Tokai.

Oui, oui, etc.



Puisqu'il est prouvé  
Qu'on n'a pas trouvé  
Le moyen commun  
De plaire à chacun ;  
Ma foi , des jaloux ,  
Ici , moquons-nous ,  
Et , le verre en main ,  
Chantons ce refrain :

Oui , oui , oui , c'est en vain  
Qu'à tout le monde  
On veut plaire à la ronde ,  
Oui , oui , oui , c'est en vain ;  
Le plus malin  
Y perdrait son latin.

M. BRAZIER.

---

## L'AMITIÉ.

RONDE ÉPICURIENNE.

Même air.

CHOEUR.

GAI ! gai ! c'est l'amitié  
Qui de nos jours rend la chaîne légère ;  
Gai ! gai ! c'est l'amitié  
Qui toujours est avec nous de moitié.

Eloigné des bras  
 D'une tendre mère ,  
 Quand l'homme , ici bas ,  
 Risque un premier pas ,  
 Gai , gai , c'est l'amitié  
 Qui le soutient en prenant la lisière ;  
 Gai , gai , c'est l'amitié  
 Qui des faux pas lui sauve la moitié.

Un *pensum* maudit ,  
 Plus tard , au collège ,  
 Presque sans délit ,  
 Nous est-il prescrit ?  
 Gai , gai , c'est l'amitié  
 Par qui , bientôt , notre peine s'allège ;  
 Gai , gai , c'est l'amitié  
 Qui du *pensum* griffonne la moitié.

Lorsque les fleurons  
 Qu'au travail on donne ,  
 Au bruit des clairs ,  
 Décorent nos fronts ,  
 Gai , gai , c'est l'amitié  
 A qui nos mains remettent la couronne ;  
 Gai , gai , c'est l'amitié  
 Qui nous la double en en prenant moitié.

Que , n'aimant qu'un jour ,  
 Maîtresse trop chère

Change tour-à-tour  
De lit ou d'amour ,  
Gai , gai , c'est l'amitié  
Qui nous console en nous armant d'un verre ;  
Gai , gai , c'est l'amitié  
Qui de son vin nous verse la moitié.

Si , dans son courroux ,  
Le destin contraire ,  
Du besoin , sur nous ,  
Fait peser les coups ,  
Gai , gai , c'est l'amitié  
Qui vient nous tendre une main tutélaire ;  
Gai , gai , c'est l'amitié  
Qui de son or nous offre la moitié.

Que , dans ses loisirs ,  
Femme un peu taquine ,  
Vienne , sans désirs ,  
Troubler nos plaisirs ,  
Gai , gai , c'est l'amitié  
Qui sait entrer dans ce qui nous chagrine ;  
Gai , gai , c'est l'amitié  
Qui du fardeau vient prendre la moitié.

Sur nous exerçant  
Son triste ravage ,  
Qu'un feu terrassant  
Brûle notre sang ,

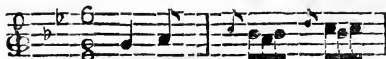
Gai, gai, c'est l'amitié  
 Qui sait, pour nous, adoucir le breuvage;  
 Gai, gai, c'est l'amitié  
 Qui de nos maux nous ôte la moitié.

Quand, venant à moi,  
 La Parque sévère  
 Dira : c'est à toi  
 A suivre ma loi!  
 Gai, gai, si l'amitié  
 Est encor là pour fermer ma paupière,  
 Oui, grâce à l'amitié,  
 De moi, la mort n'aura que la moitié.

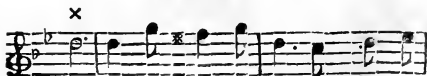
M. GENTIL.

## LE BAILLEUR ÉTERNEL.

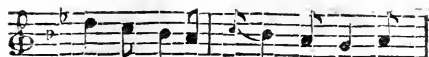
*( Le refrain de chaque couplet doit se chanter en étendant les bras et en bâillant. )*



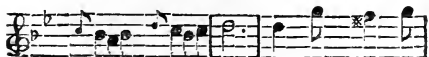
Ah! ah! ah! ah!



ah! comment faire, hé-las! pour s'a-mu-



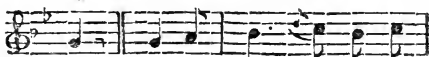
ser sur cet-te ter-re, ah ! ah !



ah ! ah ! ah ! comment faire , hé-



las ! pour ne point bâil-ler i — ci



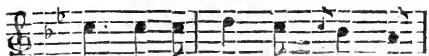
bas. Des mor—tels quel est le



rô - le ? tra-vail—ler, man-ger, cou-



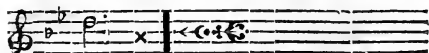
rir, in—tri—guer, vieil—lir, mou-



rir, ce - la n'est - il pas bien



drô-le ? Ah ! ah ! ah ! ah !



ah !

Du soleil l'éclat ne touche  
Ni mon âme ni mes sens ;  
Voilà déjà si long-temps  
Qu'il se lève et qu'il se couche !...

Ah , ah ! ah ! ah ! ah ! etc.

Dans leur course monotone  
On voit , depuis cinq mille ans ,  
L'été suivre le printemps ,  
Et l'hiver suivre l'automne.

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! etc.

De ma montre qui m'abuse  
L'aiguille , en son long circuit ,  
Me dit comment le temps fuit ,  
Jamais comment on l'amuse.

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! etc.

J'ai couru tout l'émisphère  
Pour voir où l'on s'amusait,  
Et partout on ne faisait  
Que ce que j'avais vu faire.  
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! etc.

Dans mon ennui détestable ,  
Voulant tâter des grandeurs ,  
J'ai diné chez des seigneurs ,  
Et j'ai dit sortant de table :  
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! etc.

Voulant voir si lorsqu'on aime ,  
La vie offre plus d'appas ,  
J'ai fait l'amour ; mais , hélas !  
On le fait partout de même.  
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! etc.

Voyant qu'à la fleur de l'âge  
De tout j'étais fatigué ,  
Dans l'espoir d'être plus gai ,  
Je me suis mis en ménage....  
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! etc.

Dans le faubourg que j'habite ,  
Séduit par l'occasion ,  
L'Institut et l'Odéon  
Chaque jour ont ma visite....  
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! etc.

J'avais cru, vaille que vaille,  
M'égayer par ces couplets;  
En les faisant, je bâillais;  
En vous les chantant, je bâille.

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! comment faire,  
Hélas !

Pour s'amuser sur cette terre ?  
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! comment faire ,  
Hélas !

Pour ne point bâiller ici-bas ?

M. DÉSAUGIERS.

---

## JE NE SAIS QU'EST-CE ET JE NE SAIS QUOI.

AIR : Dans la vigne à Claudine ;  
ou : Dans les Gardes Françaises.

SOUVENT, lorsque ma lyre  
Ne peut bien s'acquitter,  
Il m'arrive de dire :  
*Je ne sais* que chanter.  
Excusant ma paresse ,  
Ici , tous avec moi ,



Chantez *je ne sais qu'est-ce ;*  
Chantez *je ne sais quoi.*

Exempt de toute affaire ,  
Cherchant des plaisirs vrais ,  
Quand *je ne sais* que faire ,  
Au spectacle je vais.  
Je dors à chaque pièce ,  
Et je dis à part moi :  
Je vois *je ne sais qu'est-ce ,*  
Je vois *je ne sais quoi.*

Je fus toujours des belles  
Amoureux comme un fou ;  
Pour charmer l'une d'elles ,  
J'irais *je ne sais où ;*  
Et lorsqu'à ma maîtresse  
Je veux peindre ma foi ,  
Je dis *je ne sais qu'est-ce ,*  
Je dis *je ne sais quoi.*

Ma belle pour séduire  
A des appas nombreux ;  
Mais *je ne sais* qu'en dire ,  
Tant j'en suis amoureux.  
Pour exciter l'ivresse ,  
( J'en puis juger par moi )  
Elle a *je ne sais qu'est-ce ,*  
Elle a *je ne sais quoi.*

Ce ci-devant jeune homme,  
 Singe des jeunes gens,  
 Dit qu'il *sait* plaire comme  
 Il plaisait à vingt ans.  
 Près des femmes, sans cesse,  
 Il reste; mais, ma foi,  
 Ce vieux *je ne sais qu'est-ce*  
 Leur fait.... *je ne sais quoi*.

Plaignez, plaignez ma peine,  
 Nous dit monsieur *Orcan*;  
 Le dieu d'hymen m'enchaîne  
*Je ne sais* depuis quand.  
 Il faut qu'à tout j'acquiesce;  
 Ma femme fait la loi:  
 Je suis.... *je ne sais qu'est-ce*;  
 Je suis.... *je ne sais quoi*.

Lorsqu'à l'Académie  
 On reçoit un *savant*,  
 Toujours sa modestie  
 Affaiblit son talent.  
 Il dit : « Je le confesse,  
 » Et c'est de bonne foi,  
 » Je sais *je ne sais qu'est-ce*;  
 » Je sais *je ne sais quoi*. »

Voyez ce sot en place  
 Rouler dans son wiski:

Chacun dit , quand il passe :  
 C'est un *je ne sais qui*.  
 Ah ! pour remplir sa caisse ,  
 Loin d'être resté coi ,  
 En vrai *je ne sais qu'est-ce* ,  
 Il fit *je ne sais quoi*.

Le jour d'une bataille ,  
 Tout bon soldat français ,  
 Malgré boulets , mitraille ,  
 Ne *sut* trembler jamais.  
 Lorsqu'il entend la caisse ,  
 Il dit , aimant son roi :  
 Je sens *je ne sais qu'est-ce* ,  
 Je sens *je ne sais quoi*.

Je ne sais pas encore  
 Quand doit venir ma fin :  
 Qu'importe que j'ignore  
 A présent mon destin.  
 Un mort , après la messe  
 Qu'on chante à son convoi ,  
 Devient *je ne sais qu'est-ce* ,  
 Devient *je ne sais quoi*.

M. COUPART.

## LE ROI D'YVETOT.

AIR : Quand un tendron vient en ces lieux.

IL était un roi d'Yvetot  
Peu connu dans l'histoire ,  
Se levant tard , se couchant tôt ,  
Dormant fort bien sans gloire ,  
Et couronné par Jeanneton  
D'un simple bonnet de coton ,  
Dit-on.

Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !  
Quel bon petit roi c'était là !  
La la !

} *bis.*

Il faisait ses quatre repas  
Dans son palais de chaume ,  
Et sur un âne , pas à pas ,  
Parcourait son royaume.  
Joyeux , simple , et croyant le bien ,  
Pour toute garde il n'avait rien  
Qu'un chien.  
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !  
Quel bon petit roi c'était là !  
La la !

Il n'avait de goût onéreux  
 Qu'une soif un peu vive ;  
 Mais en rendant son peuple heureux,  
 Il faut bien qu'un roi vive.  
 Lui-même , à table et sans suppôt ,  
 Sur chaque muid levait un pot  
 D'impôt.  
 Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !  
 Quel bon petit roi c'était là !  
 La la !

Aux filles de bonnes maisons  
 Comme il avait su plaire ,  
 Ses sujets avaient cent raisons  
 De le nommer leur père ;  
 D'ailleurs il ne levait de ban  
 Que pour tirer quatre fois l'an  
 Au blanc.  
 Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !  
 Quel bon petit roi c'était là !  
 La la !

Il n'agrandit point ses Etats ,  
 Fut un voisin commode ,  
 Et, modèle des potentats ,  
 Prit le plaisir pour code.  
 Ce n'est que lorsqu'il expira ,  
 Que le peuple qui l'enterra  
 Pleura.

Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !  
Quel bon petit roi c'était là !  
La la !

On conserve encor le portrait  
De ce digne et bon prince ;  
C'est l'enseigne d'un cabaret  
Fameux dans la province.  
Les jours de fête , bien souvent  
La foule s'écrie en buvant  
Devant :  
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !  
Quel bon petit roi c'était là !  
La la !

M. P. J. DE BÉRANGER.

---

## LA PLUIE ET LE BEAU TEMPS.

AIR : Eh ! ma mère, est-c' que j' sais ça ?

**D**E la façon la plus verte ,  
Messieurs, dût-on me tancer ;  
Dût-on , sur une couverte ,  
Jusqu'au plafond me lancer ;  
Dût-on me donner la cale ,  
Fidèle au but où je tends ,

J'oserai faire à Cancale  
Et la pluie et le beau temps.

Près des quatre Évangélistes ,  
On a peint en faction  
Un séraphin des plus tristes ,  
Un bœuf, un aigle, un lion.  
De l'exemple je m'appuie ;  
Près de moi comme assistans ,  
Les crapauds chantent la pluie ,  
Et les coucous le beau temps.

Des journaux et des gazettes ,  
Trop rigides rédacteurs ,  
Qui si souvent de mazettes  
Traitez les pauvres auteurs ,  
Ah ! puissent vos estafettes ,  
Que tous les matins j'attends ,  
M'annoncer que vous me faites  
Sans pluie , un peu de beau temps !

J'entends dire à nos libraires  
Que de Liège à Kœnisberg ,  
C'est par milliers d'exemplaires  
Que l'on vend Mathieu Lansberg.  
Si son livre a plus de vogue  
Que nos almanachs chantans ,  
Ma foi , c'est qu'un astrologue  
Fait la pluie et le beau temps :

Au café quand le vieux Charles ;  
 Crachant partout sans y voir ,  
 Dit : A l'heure où je vous parle ,  
 Je crois bien qu'il va pleuvoir.  
 On répond : Tel temps qu'il fasse ,  
 Monsieur , depuis dix-huit ans ,  
 Vous nous faites , face à face ,  
 La pluie , et non le beau temps :

Qu'un essaim de géans grimpe  
 Au ciel d'astres parsemé ,  
 Le monarque de l'Olympe  
 Leur dit , de sa foudre armé :  
 Ou rentrez dans votre sphère ,  
 Ou périssez , fiers Titans ;  
 Seul chez moi j'ai droit de faire  
 Et la pluie et le beau temps.

J'ai vu dans toute leur gloire  
 Mesmer et Cagliostro ;  
 Contre leur docte mémoire  
 Aujourd'hui l'on crie haro.  
 Tour-à-tour en médecine  
 Que d'illustres charlatans ,  
 Par leur nouvelle doctrine ,  
 Font la pluie et le beau temps !

J'avais chargé cette année  
 Le fumiste Ventouzard.



D'arranger ma cheminée  
 Suivant les lois de son art.  
 Autrefois, les jours de brume,  
 Elle fumait par instans,  
 Et maintenant elle fume  
 Par la pluie et le beau temps.

Pour vous trois, voici trois palmes...  
 Vernet, Delille et Grétry !  
 Vos tempêtes et vos calmes  
 M'ont également souri.  
 Quels effets doux et sublimes  
 Des zéphyr et des autans  
 Vos couleurs, vos airs, vos rimes,  
 Font la pluie et le beau temps.

Jupiter, taureau terrible,  
 Effraya Pasiphaé ;  
 Jupiter, métal sensible,  
 Plut de suite à Danaé.  
 Qu'il est peu de cœurs rebelles  
 Aux manières des traitans !  
 L'or, chez la plupart des belles,  
 Fait la pluie et le beau temps.

Voulez-vous un baromètre  
 D'un mérite singulier ?  
 Je vais vous faire une lettre  
 Pour mon ami *Chevalier* (1).

---

(1) Ingénieur-opticien.

Seriez-vous donc son apôtre ?  
 Et pourquoi non ? je prétends  
 Que cet homme , mieux qu'un autre ,  
 Fait la pluie et le beau temps.

A l'Opéra ( moi je tranche ) ,  
 Point de succès éclatans ,  
 Si l'on n'a pas dans sa manche  
 Acteurs , danseurs , concertans ,  
 Machinistes , coëffeurs , peintres ,  
 Et jusqu'aux gens importans  
 Qui , sans être vus , des cintres  
 Font la pluie et le beau temps.

Quand Pline de la nature  
 Veut dénombrer les trésors ,  
 C'est à travers la serrure  
 Qu'il les observe en dehors.  
 Sans beaucoup de tentatives ,  
 Buffon sait à deux battans  
 Se faire ouvrir les archives  
 De la pluie et du beau temps.

Figeac me dit : Jé fréquente  
 Madame et maussu Damis ;  
 Mon cher , toutéfois et quanté  
 Qué chez eux jé suis admis ,  
 On mé choye , on mé ménage.  
 — Ah ! cadédis ! je t'entends ;

C'est toi qui , dans le ménage ,  
Fait la pluie et le beau temps.

Grande querelle s'élève  
L'autre jour à Vaugirard :  
Vive sainte Geneviève !  
Non, non, vive saint Médard !  
Le Maire accourt.... il s'essuie ,  
Et dit : Soyez tous contents :  
Votre saint fera la pluie ,  
Votre sainte le beau temps.

Cher Momus , dieu des trouvères ,  
Aujourd'hui nous t'encensons ,  
Afin que tu persévères  
A nous dicter nos chansons.  
Toi , près des beautés sévères ,  
Amour , rends-nous bien portans ;  
Et toi , Bacchus , dans nos verres  
Fais la pluie et le beau temps.

*Le chev. DE PINS*

## LES ESCOBARDERIES.

### DIALOGUE

Entre maître Escobard , habitant de  
Falaise, et un Parisien.

AIR de la Treille de sincérité (de M. DÉSAUGIERS.)

- L**A Normandie  
Est sa patrie ;  
Faut-il un oui , faut-il un non ,  
Escobard mérite son nom.
- Bonjour , habitant de Falaise.  
— Bonjour , habitant de Paris.  
— Vous m'avez l'air d'être bien aise.  
— Tout comme un autre , moi je ris. (*bis.*)  
— De bons fruits l'automne où nous sommes  
Remplira-t-elle vos greniers ?  
— Mou cher monsieur , en fait de pommes  
J'en aurai plus que de pommiers.  
La Normandie , etc.
- Comme moi vous savez sans doute  
Qu'à Paris , dans tous les journaux ,

On se dispute sur la goutte,  
 Et que l'on flotte entre deux eaux.  
 Sur la goutte et sur son remède,  
 Quand maint docteur perd son latin,  
 Êtes-vous pour l'eau froide ou tiède ?  
 —Moi, monsieur, je suis pour le vin.

La Normandie, etc.

Pour juger les trois immortelles,  
 Un berger, sur le mont Ida,  
 Se vit dans des transes mortelles,  
 Et pour Vénus se décida.  
 Entre ces belles qu'on renomme,  
 Vous qui n'êtes pas des plus sots,  
 Qu'auriez-vous fait ? —Moi, de la pomme  
 J'aurais vite fait trois morceaux.

La Normandie, etc.

—Corneille prit pour son domaine  
 La fierté du peuple vainqueur.  
 Plus tendre, aux pieds de Melpomène,  
 Racine parle à notre cœur.  
 Le sceptre du théâtre en France  
 Appartient de droit à l'un d'eux ;  
 Qui mérite la préférence ?  
 —Moi je la donne... à tous les deux.

La Normandie, etc.

Puisqu'il faut que la *Filandière*  
 Pour nous cesse un jour de filer,  
 Chez les morts de quelle manière  
 Aimez-vous mieux vous en aller ?  
 Est-ce dans les bras de la gloire  
 Que le trépas vous fait plaisir ?  
 Est-ce à force d'aimer, de boire?...  
 —J'aimerais mieux ne pas mourir.

La Normandie  
 Est sa patrie ;  
 Faut-il un oui, faut-il un non,  
 Escorbard mérite son nom.

M. J. A. JACQUELIN.

## MON HOROSCOPE,

OU

LES PRÉDICTIONS DU MAGICIEN DE  
 TIVOLI.

AIR : Ça n' se peut pas.

S'IL faut en croire la science  
 Du grand sorcier de Tivoli,  
 Un beau jour, d'un trésor immense  
 Je dois voir mon coffre rempli.

J'accepte cet heureux augure,  
 Et je m'écrie à chaque instant :  
 Arrivez donc, bonne aventure, } *bis.*  
 On vous attend, on vous attend.

Il m'a promis que douce amie  
 Très-novice, aux jeux des amours,  
 Jetant des roses sur ma vie,  
 A moi s'unirait pour toujours;  
 Que ma tête serait exempte  
 De ce que tout mari craint tant :  
 Arrivez donc, belle innocente,  
 On vous attend, on vous attend.

Il m'a prédit que de Thalie  
 Je deviendrais l'enfant gâté,  
 Et qu'un beau plan de comédie  
 Tout à coup serait enfanté;  
 Que l'œuvre, digne de Molière,  
 Aurait un succès éclatant...  
 Arrivez donc, scène première,  
 On vous attend, on vous attend.

Il m'a prédit, qu'admis d'emblée  
 A l'académique sénat,  
 Je saurais, devant l'assemblée,  
 Parler en digne lauréat;  
 Que pour moi tout soporifique  
 Perdrait son effet attristant.

Arrivez donc, fauteuil unique,  
On vous attend, on vous attend.

Il m'a prédit que, bientôt maître  
D'un riche et fertile coteau,  
Voisin du Clos-Vougeot, peut-être,  
J'aurais un fort joli château  
Où tous les jours, la nape mise,  
Nous verrait buvant et chantant.  
Arrivez donc, terre promise,  
On vous attend, on vous attend.

Il m'a prédit que la vieillesse,  
Au triste et pénible fardeau,  
De moi s'éloignerait sans cesse,  
Grâce aux soins d'un docteur nouveau.  
Il sait d'un printemps qui s'échappe  
Arrêter le vol inconstant.  
Arrivez donc, jeune Esculape,  
On vous attend, on vous attend.

Il m'a prédit que chez Balaine,  
Rêvant à mon bonheur futur,  
J'irais d'abord à tasse pleine  
Savourer un vin frais et pur.  
Pour assurer mon sort prospère,  
Je dois être ivre en vous quittant.  
Arrivez donc, Bordeaux, Madère,  
On vous attend, on vous attend.

M. TOURNAY.



## LE RÉFORMÉ

### CONTENT DE L'ÊTRE.

AIR : J'ons un curé patriote.

BÉNI soit le prince auguste  
Qui nous est enfin rendu !  
Béni soit le règne juste  
Par lequel j'ai tout perdu.  
Prisonnier comme un perclus,  
Je ne m'appartenais plus....  
Tout va bien, (*bis.*)  
Grâce au ciel, je n'ai plus rien,  
Je n'ai plus rien, je n'ai plus rien.

Par un caprice incroyable,  
Dont j'enrageais chaque jour,  
Le sort, ou plutôt le diable,  
M'avait fait homme de cour.  
Comme je m'y régalais !  
Ah ! que d'encens j'avalais !....  
Tout va bien ; (*bis.*) etc.

A Pâques (non par ma faute)  
Je fus baron biéveté ;

Ministre à la Pentecôte ,  
Et prince à la Trinité ;  
A la Saint-Martin , ma foi ,  
J'aurais peut-être été roi....  
Tout va bien , (*bis.*) etc.

Tous mes amis de collège ,  
Qui n'étaient point parvenus ,  
Par un bon ton sacrilège ,  
Me devaient être inconnus.  
Maintenant , mes vieux amis ,  
Chez moi vous serez admis....  
Tout va bien , (*bis.*) etc.

Qu'un autre donne audience  
A tous nos solliciteurs ;  
Qu'un autre prenne séance  
Parmi nos législateurs.  
Honneurs si brillans , si doux ,  
Je n'étais pas fait pour vous....  
Tout va bien , (*bis.*) etc.

O ma voiture coupée ,  
Combien vous m'assoupissiez !  
O mon innocente épée ,  
Combien vous m'embarrassiez !..  
Plumets , manteau de velours ,  
Bon dieu ! que vous étiez lourds !..  
Tout va bien , (*bis.*) etc.

Plus de grands , plus de contrainte ;  
 Plus d'honneurs , plus d'embarras ;  
 Je puis remuer sans crainte  
 Et mes jambes et mes bras ;  
 Je puis dîner chez Lison ,  
 Je puis souper chez Suzon....  
 Tout va bien , (*bis.*) etc.

Réduit à mon nécessaire,  
 Ah ! quel heureux avenir !  
 Sans médecin ni notaire ,  
 Je me verrai douc finir !  
 Et lorsqu'on m'enterrera ,  
 Aucun parent ne rira...  
 Tout va bien , (*bis.*) etc.

Francs amis de la goguette ,  
 Je redeviens votre égal ;  
 Ma chambre est une guinguette ,  
 Où je tiens festin et bal....  
 Qu'avec vous le peu que j'ai ,  
 Désormais soit partagé....

Tout va bien , (*bis.*)  
 Grâce au ciel , je n'ai plus rien ,  
 Je n'ai plus rien , je n'ai plus rien.

M. DÉSAUGIERS.

---

---

# TU L'AS VOULU, GEORGES DANDIN.

VAUDEVILLE MORAL.

Air de la ronde de la Ferme et le Château.

DANS les proverbes dont Molière  
Nous enrichit à pleine main ,  
Il en est un que je préfère ;  
C'est l'histoire du genre humain. (*bis.*)  
Le Franc avec un Gascon traite ;  
Simplet épouse une coquette ;  
Crédule appelle un médecin ;  
Et quand chaque sottise est faite ,  
On leur chante à tous ce refrain :  
*Tu l'as voulu, Georges Dandin.*

Fier du bonheur qui l'accompagne ,  
Ce grand joueur prend son essor ;  
Il fait des châteaux en Espagne ,  
Et croit avoir fixé le sort.  
Quand bientôt sa veine décline ,  
Bien loin de prévoir sa ruine ,  
Jurant de ramener son gain ,  
A jouer son reste il s'obstine.  
Un va-tout le décave enfin...  
*Tu l'as voulu, Georges Dandin.*

Au lieu d'exploiter le domaine  
 Où Molière illustra son nom ,  
 Damis, tu reproduis en scène  
 De Marivaux le froid jargon.  
 Aussi, de cette pâle esquisse,  
 Le sifflet vengeur fait justice ;  
 Et Molière te dit soudain :  
 « Pour éviter le précipice ,  
 » Que ne prenais-tu mon chemin ?...  
 » *Tu l'as voulu , Georges Dandin.* »

Aimé de la charmante Ismène ,  
 Orgon conduit imprudemment ,  
 Pour admirer ce phénomène ,  
 Près de sa femme un jeune amant.  
 Plein d'une confiance extrême ,  
 A la belle il apprend lui-même  
 L'amour qu'elle inspire à Valsain ;  
 Et, grâce à cet heureux système ,  
 Notre époux est un beau matin....  
*Tu l'as voulu , Georges Dandin.*

Tandis qu'on pend sur cette place  
 Un gueux qui vola deux écus ,  
 Dans son char voilà qu'il y passe  
 Certain favori de Plutus.  
 Lors, quelqu'un dit au pauvre diable :  
 « Votre morale était semblable ;

» Mais voler en grand son prochain  
 » Ne fut jamais un cas pendable ,  
 » C'est bon pour un faible larcin.  
 » *Tu l'as voulu , Georges Dandin. »*

Peuple léger, dupe sans cesse  
 Des charlatans, de leurs projets,  
 Fais enfin régner la sagesse ,  
 Les lis , le bonheur et la paix.  
 Si l'on t'a vu comblé naguère  
 De tous les bienfaits de la guerre ,  
 Pillé vingt ans par maint coquin,  
 Trompé par maint folliculaire,  
 Éclaboussé par maint faquin,  
*Tu l'as voulu , Georges Dandin.*

M. OURRY.

## LE RÊVE D'UN SOLLICITEUR.

AIR : Faut d'la vertu , pas trop n'en faut.

Et je disais , à chaque pas :  
 Grands dieux ! ne me réveillez pas ! } *bis,*  
 Lorsque je tenais ce langage,  
 Je rêvais ( à présent j'en ris )

Que dans un brillant équipage  
On me promenait dans Paris.

Et je disais, à chaque pas :  
Grands dieux ! ne me réveillez pas' } *bis.*

On me donnait un ministère ;  
En y courant je calculais  
Où j'acheterais une terre ,  
Et combien j'aurais de valets :  
Et je disais , etc.

Près d'acheter cette campagne  
Du produit de riches cadeaux ,  
J'hésitais entre la Champagne  
Et les environs de Bordeaux,  
Et je disais , etc.

Ma livrée était amaranthe ;  
J'avais un concierge , un huissier ;  
Avec cent mille écus de rente  
Je n'avais pas un créancier.  
Et je disais , etc.

Ma table était toujours garnie  
Et de perdrix et d'ortolans ;  
Vous veniez , sans cérémonie ,  
Y trouver mes vins excellens.  
Et je disais , etc.

Déjà , ma grandeur familière  
 Donnait aux femmes de Paris  
*L'audience particulière,*  
 Si favorable à leurs maris.

Et je disais , etc.

J'épousais une belle dame ,  
 Joignant , pour ma félicité ,  
 Bien peu d'esprit et beaucoup d'âme  
 A beaucoup de fidélité.

Et je disais , etc.

Mais , laissant là toute autre affaire ,  
 Et voulant m'entendre bénir ,  
 Par le bien que je pouvais faire  
 J'embellissais mon avenir.

Et je disais , etc.

Les commis , toute la journée ,  
 Travaillant à discrétion ,  
 Touchaient à la fin de l'année  
*Une gratification.*

Et je disais , etc.

Vainement le sot s'en irrite ,  
 Plus de ces passe-droits fréquens ;  
 Les vertus et le seul mérite  
 Obtenaient les emplois vacans.

Et je disais , etc.



Sans avoir jamais à l'envie  
 Inspiré des mots outrageans ,  
 Enfin je terminais ma vie  
 Regretté des honnêtes gens.

Et je disais , etc.

Madame me pleurait ; ensuite ,  
 Tandis que le curé chantait ,  
 Avec une pompeuse suite ,  
 Au panthéon l'on me portoit.  
 Et je disais , à chaque pas ,  
 Grands dieux ! ne me réveillez pas !

M. THÉAULON.

## A MES CAMARADES

DE LA GARDE NATIONALE.

AIR : D'un magistrat irréprochable ,  
 ou : Un page aimait la jeune Adèle.

**D**es temps de la chevalerie ,  
 Amis , souvenons-nous toujours ;  
 Prenons pour devise chérie ,  
 Dieu , la patrie et les amours.  
 Dignes soutiens de la couronne ,  
 De nos rois jurons le bonheur ,

Et faisons du lis qu'on nous donne,  
Le symbole de notre cœur.

Ici que chacun de nous chante  
Les vertus d'un prince loyal,  
Et bénissons la main puissante  
Qui l'a fait notre général.  
Les cœurs français sont sa conquête,  
L'honneur est son mot favori,  
Et je vois flotter sur sa tête  
Le panache du bon Henri.

C'est lui qui, bravant les orages,  
Traça de ses heureuses mains  
Les lois aussi douces que sages  
Qui préludaient à nos destins;  
Et dans sa prudence parfaite;  
Louis ne pouvait, en honneur,  
Trouver un plus sûr interprète  
Pour parler la langue du cœur.

Long-temps dans les champs de la gloire  
La France a conduit ses héros;  
Long-temps son hymne de victoire  
Du monde a frappé les échos.  
Un jour plus doux à nos yeux brille;  
Amis, de notre souverain  
Célébrons l'auguste famille,  
L'olivier et le verre en main.

Dans le zèle qui nous anime ,  
 Inscrivons sur nos étendards :  
 Amour au trône légitime ,  
 Respect aux lois , honneur aux arts.  
 Dignes soutiens de la couronne ,  
 De nos rois jurons le bonheur ,  
 Et faisons du lis qu'on nous donne  
 Le symbole de notre cœur.

M. GENTIL, *officier des chasseurs  
 de la 10<sup>e</sup> légion.*

---

## LES REVENANT-BONS.

AIR : Hé ma mère , est-c' que j' sais ça ,  
*ou de Claudine.*

CROYANT un tel moyen sage ,  
 Ma mère , en mon jeune temps ,  
 Pour éprouver mon courage ,  
 Me fit peur des *revenans*.  
 De frayeur aujourd'hui même ,  
 Ils me donnent des frissons :  
 Les seuls *revenans* que j'aime ,  
 Ce sont les *revenant-bons*. } *bis.*  
 L'âge vient , l'hymen nous lie ,  
 Que de biens nous sont promis !

Une compagne jolie  
 Nous vaut de nombreux amis.  
 On reçoit à la journée  
 Et jeunes gens et barbons,  
 Et voilà de l'hymenée  
 Quels sont les *revenant-bons*.

La roulette , si trompeuse ,  
 Offre un attrait séduisant ;  
 Parfois une chance heureuse  
 Nous fait gagner de l'argent.  
 Bientôt le bonheur s'arrête ,  
 Toujours alors nous perdons ;  
 Et voilà de la roulette  
 Quels sont les *revenant-bons*.

Un huissier est chose utile ;  
 Quand un tel homme est adroit ,  
 Dans un bourg , comme à la ville ,  
 De bien du monde il reçoit.  
 Oui , d'un huissier , d'ordinaire ,  
 Coups de poing , coups de bâtons ,  
 Coups de pied dans le derrière ,  
 Voilà les *revenant-bons*.

Dès qu'un sot trouve une rime ,  
 Croyant pouvoir être auteur ,  
 Comme un Molière il s'estime ,  
 Et rêve gloire et bonheur.

Imprudemment il s'élance ;  
Sifflets, critique, lardons ,  
Lorsqu'au théâtre il se lance ,  
Voilà ses *revenant-bons*.

En France, quittant naguère  
Tout état pour le fusil,  
Nous disions à chaque guerre :  
Le bon temps reviendra-t-il ?  
Chacun rempli d'espérance ,  
En revoyant les Bourbons ,  
S'est écrié dans la France :  
Ce sont des *revenant-bons*.

M. COUPART.

---

## MADAME GRÉGOIRE.

AIR : C'est le gros Thomas.

C'ÉTAIT de mon temps  
Que brillait madame Grégoire :  
J'allais , à vingt ans ,  
Dans son cabaret rire et boire ;  
Elle attirait les gens  
Par des airs engageans ;

Plus d'un brun à large poitrine,  
 Avait là crédit sur la mine.

Ah ! comme on entraît  
 Boire à son cabaret !

D'un certain époux ,  
 Bien qu'elle pleurât la mémoire ,  
 Personne de nous  
 N'avait connu défunt Grégoire ;  
 Mais à le remplacer ,  
 Qui n'eût voulu penser ?  
 Heureux l'écot où la commère  
 Apportait sa pinte et son verre !  
 Ah ! etc.

Je crois voir encor  
 Son gros rire aller jusqu'aux larmes ,  
 Et, sous sa croix d'or ,  
 L'ampleur de ses pudiques charmes.  
 Sur tous ses agrémens  
 Consultez ses amans :  
 Au comptoir , la sensible brune ,  
 Leur rendait deux pièces pour une.  
 Ah ! etc.

Des buveurs grivois ,  
 Les femmes lui cherchaient querelle ;  
 Que j'ai vu de fois  
 Des galans se battre pour elle !

La garde et les amours  
Se chamaillant toujours,  
Elle, en femme des plus capables,  
Dans son lit cachait les coupables.  
Ah ! etc.

Quand ce fut mon tour  
D'être en tout le maître chez elle,  
C'était, chaque jour,  
Pour mes amis, fête nouvelle.  
Je ne suis point jaloux :  
Nous nous arrangions tous.  
L'hôtesse, poussant à la vente,  
Nous livrait jusqu'à la servante.  
Ah ! etc.

Tout est bien changé.  
N'ayant plus rien à mettre en perce,  
Elle prit congé  
Et des plaisirs et du commerce.  
Que je regrette, hélas !  
Sa cave et ses appas !  
Long-temps encor chaque pratique  
S'écrira devant la boutique :  
Ah ! comme on entraît  
Boire à son cabaret !

M. P. J. DE BÉRANGER.

## FERA MIEUX QUI POURRA.

### CHANSONNETTE.

Air de la ronde du Camp de Grand-Pré ;

*ou* : Dans la vigne à Claudine ;

*ou* : Il pleut , il pleut , bergère.

QUAND Dieu créa le monde ,  
Sans prendre aucun conseil ,  
Il fit la terre et l'onde ,  
La lune et le soleil.  
Il fit l'homme et la femme  
Et puis il s'écria :  
« Ma foi , si l'on me blâme ,  
» Fera mieux qui pourra. »

N'ayons pas trop d'envie ,  
Cela ne mène à rien ;  
Le mieux , dans cette vie ,  
Est l'ennemi du bien.  
En amour , en affaire ,  
Quand on s'escrimera ,  
Qu'on tâche de bien faire ;  
Fera mieux qui pourra.



Cinquante demoiselles  
 D'Alcide ont eu le cœur ;  
 Il fut de ces donzelles  
 Cinquante fois vainqueur.  
 Craignant leurs vives flammes ,  
 Zeste , il s'en sépara ,  
 En leur disant : « Mesdames ,  
 » Fera mieux qui pourra. »

Si Molière , en Europe ,  
 Se fit un grand renom ,  
 C'est par le *Misanthrope* ,  
*Tartuffe* , *Amphytrion* ,  
 Par le *Festin de Pierre*....  
 Mais arrêtons-nous là :  
 Puisqu'on refait Molière ,  
 Fera mieux qui pourra.

Lorsque Comus me range  
 A quelques grands festins ,  
 De tous les plats je mange ,  
 Je bois de tous les vins ;  
 Liqueurs , punch , café , glace ,  
 Sorbet , *et cœtera*....  
 A rien je ne fais grâce ;  
 Fera mieux qui pourra.

Faisons , aux plus sévères ,  
 Pratiquer nos leçons ;

Faisons, au bruit des verres ,  
Répéter nos chansons :  
Ne faisons qu'une fête  
Du temps qui coulera ;  
Et, notre course faite,  
Fera mieux qui pourra.

M. BRAZIER.

---

---

## LE BON PÈLERIN,

DIALOGUE ENTRE LA FARE ET GACON.

AIR : La farira dondaine gué , la farira dondé.

GACON, *d'un ton mystérieux.*

SACHEZ qu'Apollon  
Prépare, en dieu sage,  
Au sacré vallon  
Un pèlerinage.

LA FARE, *d'un ton résigné.*

Bon !

La Fare ira d'un air fort gai,  
Sans être fatigué.

GACON, *d'un ton caustique.*

Les auteurs devront  
S'armer de courage,

Car ils porteront  
Chacun leur ouvrage.

*LA FARE, d'un ton décidé.*

Bon ?

La Fare ira d'un air fort gai,  
Sans être fatigué.

*GACON, d'un ton dédaigneux.*

Jusqu'au double mont,  
(Tout me le présage)  
Faible de poumon,  
Vous serez en nage !

*LA FARE, gaiement.*

Bon !

La Fare ira d'un air fort gai,  
Sans être fatigué.

*GACON, d'un ton pédantesque.*

Marquis, de Caton  
Prenez le visage,  
Et d'Anacréon  
Quittez le langage.

*LA FARE, haussant les épaules.*

Bon !

La Fare ira d'un air fort gai,  
Sans être fatigué.

GACON, *d'un ton officieux.*

Mais si Cupidon  
Est votre seul page,  
De plus d'un lardon  
Redoutez l'outrage.

LA FARE, *riant.*

Bon !

La Fare ira d'un air fort gai,  
Sans être fatigué.

GACON, *à l'oreille de La Fare.*

De l'eau d'Hélicon  
Vous ferez usage ?

LA FARE, *à l'oreille de Gacon.*

Muni d'un flacon  
De vieux Hermitage,

Bon !

La Fare ira d'un air fort gai,  
Sans être fatigué.

GACON, *sévèrement.*

Auriez-vous le front  
D'être encor volage ?

LA FARE.

Bons pèlerins sont  
Galans à tout âge.

GACON, *faisant l'étonné.*

Bon !

LA FARE.

La Fare ira d'un air fort gai,

Sans être fatigué.

GACON, *radouci.*

Joignez un bourdon

A votre équipage.

LA FARE.

Un thyrses, Gacon,

Me plaît davantage.

GACON.

Bon !

LA FARE.

La Fare ira d'un air fort gai,

Sans être fatigué.

GACON.

Ceignez un cordon....

LA FARE.

C'est Vénus, je gage,

Qui m'en fera don,

Et d'un coquillage,

Bon !

La Fare ira d'un air fort gai,

Sans être fatigué.

GACON , *offrant son bras à La Fare.*

Comme compaguon

Prenez moi....

LA FARE, *à part.*

J'enrage!...

(*A Gacon.*)

Chaulieu , mon garçon ,

Sera du voyage....

GACON *confus.*

Bon?

LA FARE , *courant au-devant de son ami*

*Chaulieu.*

La Fare ira d'un air fort gai ,

Sans être fatigué.

M. le chev. DE PUIS.

---

## CONSEIL AUX ÉPOUX.

AIR du Verre. (Air nouveau.)

*ou :* Adieu , je vous fais , bois charmans.

(N<sup>o</sup>. 8 de la Clé du Caveau.)

Pour peu que l'on soit marié ,  
On l'est beaucoup , a dit un sage ;  
Et , du moment qu'on est lié ,  
Chacun doit céder à l'usage ;

La femme , se prêter en paix  
 A tous les soins qu'hymen réclame ;  
 Et le mari sans dire : *mais* ,  
 Passer quelque chose à sa femme.

A tort l'époux jase et s'étend  
 Sur les caprices de sa femme ;  
 Ce moyen , toujours imprudent ,  
 Ne fait rien au cœur de la dame.  
 Au lieu de parler en sournois  
 Des intrigues de son ménage ,  
 A sa femme un mari , je crois ,  
 Devrait en passer davantage.

Orgon , prudent et généreux ,  
 Afin d'éviter les querelles ,  
 Sur sa femme fermant les yeux ,  
 Lui passait quelques bagatelles ;  
 Mais il est traité sans pitié ,  
 Et de lui chacun rit et glose ,  
 Depuis qu'Orgon , à sa moitié ,  
 Ne passe plus la moindre chose.

Ninette , et Faublas son époux ,  
 Soupçonnaient jadis leur constance ;  
 Mais aujourd'hui nos deux jaloux  
 Vivent en bonne intelligence.  
 Cela s'explique en peu de mots :  
 Elle est fine , lui bon apôtre ;

Et, loin de blâmer leurs défauts,  
Ils s'en sont passé l'un et l'autre.

Pour qu'ici bas tout aille bien  
Dans les liens du mariage,  
Chacun y doit mettre du sien  
Avec indulgence et courage.  
Or, devant tous nous y prêter,  
Femmes, à l'homme faites grâce ;  
Car il vous faut le supporter,  
Si vous voulez qu'il vous en passe.

M. CAPELLE.

## LES PETITES CAUSES

ET LES GRANDS EFFETS.

AIR : Tout le long, le long de la rivière.

**L**A-HAUT, dit-on, notre destin  
Est écrit sur un vieux bouquin.  
Le vélin dont il se compose  
Est noir ou gris, ou blanc ou rose :  
Ici bas, tout ce qui se fait  
Dépend des couleurs du feuillet.  
Et de là vient qu'une petite cause  
Opère souvent grande métamorphose,  
Opère grande métamorphose.



Aux plaisirs , aux jeux , aux amours  
Laure avait consacré ses jours.  
Un seul amant resté fidèle ,  
Tout à coup la quitte , et la belle ,  
En voyant l'ingrat qui s'enfuit ,  
Se fait dévote de dépit.

Or , voilà comme une petite cause  
Opère souvent , etc.

Robin , pauvre petit commis ,  
Était humble , rampant , soumis.  
A force de soins et d'intrigue ,  
Il obtient la place qu'il brigue ;  
Le voilà riche devenu ;  
Il a l'orgueil d'un parvenu.

Et voilà comme une petite cause  
Opère souvent , etc.

Aux quatre vents sur les trottoirs ,  
Lise s'exposait tous les soirs.  
Mais depuis que , par aventure ,  
Un lord la prit dans sa voiture ,  
Sujette aux attaques de nerfs ,  
Elle craint d'être entre deux airs.

Et voilà comme une petite cause  
Opère souvent , etc.

Chez le juge ayant peu d'accès ,  
Paul allait perdre son procès.

Sa femme y court, et de la cause  
 Avec tant de grâce elle cause,  
 Que bientôt le juge attendri  
 Épouse les droits du mari.  
 Et voilà comme une petite cause  
 Opère souvent, etc.

Derlac avec orgueil montrait  
 Ses épaulettes, son plumet.  
 D'un soufflet sa joue est frappée :  
 Derlac, n'osant tirer l'épée,  
 Cache sous un bonnet carré  
 Sa honte et son front tonsuré.  
 Et voilà comme une petite cause  
 Opère souvent, etc.

Que de maux ont causé parfois  
 Deux jolis yeux, un fin minois ?  
 N'avons-nous pas vu Roxelane,  
 D'esclave devenir sultane ;  
     tout l'état bouleversé  
 Pour un petit nez retroussé ?  
 'Tant il est vrai qu'une petite cause  
 Opère souvent grande métamorphose,  
 Opère grande métamorphose.

M. TOURNAY.

## LE THÉÂTRE DE SOCIÉTÉ.

Air de la contredanse de la Rosière.

**D**E chaque théâtre  
Sérieux , folâtre ,  
Je suis idolâtre ,  
Comme un villageois.  
Quel plaisir m'y porte !  
Lorsque l'on m'apporte  
Un billet qui porte :  
*Théâtre bourgeois.*

On amalgame  
Parade , drame  
Et mélodrame  
Avec l'opéra ;  
La comédie ,  
La tragédie ,  
La parodie ,  
Tout s'y trouvera.

Faisons tous silence :  
Armé d'une lance ,  
Un Romain s'élance ;  
Dieux ! quel sombre aspect !

Le remords l'assiége,  
 Dans son âme il siège.....  
 Il meurt sur un siège  
 De velours d'Utrecht.

*Ce père noble*  
 Assez ignoble  
 Dans un vignoble  
 S'est trop promené;  
 Blesser la rime  
 N'est pas un crime,  
 Pour ce vieux *grime*  
 Qui parle du né.

Je vois un jeune homme  
 Qu'un créancier somme  
 D'acquitter sa somme,  
 Ah ! pauvre amateur !  
 Son juif entre en scène,  
 Et changeant la scène,  
 Fait un autre scène  
 A son débiteur.

Ma cuisinière,  
 Ma cordonnière  
 Ma charbonnière,  
 Pour menus plaisirs,  
 Tous les dimanches,  
 Les mains plus blanches,

Vont sur les planches  
Débiter des cuirs.

Parlant en commère,  
Une grosse mère  
De *jeune première*  
Veut tenir l'emploi;  
Et ce petit-maître  
Pas plus haut qu'un mètre,  
Ne peut se démettre  
Du rôle de roi.

C'est une *duègne*  
Dont le cœur saigne  
De voir son règne  
S'éclipser, hélas !  
Qui, sous les armes,  
Toute en alarmes  
Pour ses vieux charmes,  
Ne *se grime pas*.

Un vieillard fort maigre,  
Point du tout alègre,  
Dont l'organe est aigre,  
Joue un paysan ;  
Laisant sa manique,  
Cordonnier tragique,  
*Dutranchet* se pique  
De faire un tyran.

Une coquette  
 Fait la *soubrette* ,  
 Et la poulette  
 N'a que soixante ans ;  
 Cette ingénue  
 A moitié nue  
 M'est fort connue ,  
 Elle a dix enfans.

Une mise exquise  
 Est surtout requise :  
 Un fat se *marquise*  
 En frac , en Titus ;  
 La gêne lui pèse ,  
 Il joue à son aise ,  
 En hotte à l'anglaise ;  
 Le Cid et Brutus.

Il porte un casque  
 D'un goût fantasque ,  
 Qui d'un vrai masque  
 Lui donne bien l'air ;  
 Il se démène ,  
 L'énergumène !  
 C'est Melpomène  
 Qui nous braille un air.

Quant à la mémoire ,  
 C'est une autre histoire :

Devant l'auditoire  
 L'un, tout interdit,  
 Hésite et s'arrête;  
 L'autre perd la tête,  
 Et comme une bête  
 Ne sait ce qu'il dit.

Celui qui souffle  
 En vain s'essouffle;  
 Un gros maroufle  
 Crie : A bas le bruit !  
 « Tiens, je t'attrape;  
 » Vilain Satrape ! »  
 Et de sa trape  
 Le souffleur s'enfuit.

Tous parlent ensemble,  
 Qu'on juge l'ensemble....  
 Au public il semble  
 Qu'il est reporté  
 Vers nos Démosthènes;  
 Criant par centaines,  
 Dans une autre Athènes  
 Pour la liberté.

D'une musique  
 Diabolique  
 Ce bruit scénique  
 Est encor nourri ;

L'archet résonne ,  
Trompette sonne ,  
L'acteur frissonne  
Du charivari.

A minuit on soupe ;  
Pendant qu'on découpe ,  
La modeste troupe  
Se fait compliment.  
Je n'ai , ma parole ,  
Vu rien de plus drôle....  
Chacun , dans son rôle ,  
Eut de l'*agrément* !

M. J. A. JACQUELIN.

---

---

## CADET BUTEUX

A la première représentation de la *Psyché* du  
Vaudeville.

AIR : J'arrive à pied de province.

L'AUT' jour , aux quat' coins d'la ville ,  
J' voyons affiché  
Sur l'affiche du Vaud'ville ,  
Le nom de Psyché ;



Et quoiqu' ça fût la première  
 Représentation ,  
 Crainte qu' ça n' fut la dernière ,  
 J'entr' par précaution.

AIR : Je vous comprendrai toujours bien.

A mon voisin , d'un air poli ,  
 J' dis : Monsieur , vous savez peut-être  
 Si c'est queuqu' chose de joli  
 Que c'te Psyché qui va paraître ?  
 — Quoi ! m' répond-il, vous n' savez pas?...  
 — Du tout. — C'est difficile à croire....  
 Vous êtes le seul , en ce cas ,  
 Qui n' connaisse pas (*ter*) son histoire.

AIR de Marcelin.

Apprenez donc , m' dit-il , que l' vent ,  
 Un beau jour emporta c'te belle  
 Dans un palais qu'auparavant  
 On avait fait meubler pour elle.  
 C'était par l'ordre de l'Amour ,  
 Qui , fou de c'te bell' criature ,  
 La perça d'un trait à son tour....  
 Vous allez voir ; v'là l'ouverture. (*bis.*)

AIR : V'là c' que c'est qu' d'aller au bois.

J'voyons , au lever du rideau ,  
 L'Amour et Psyché f'sant dodo ;

L

Mais tout à coup, r'marquant que l'monde  
 Dans la salle abonde,  
 Il quitte sa blonde,  
 Et du lit bien vite il descend;  
 V'là c' que c'est qu' d'être décent.

AIR : Une fille est un oiseau.

Mais à peine est-il sur pié,  
 Qu'il nous apprend qu'il n' s'échappe  
 Que d' peur que l' grand jour n' l'attrappe  
 Dans les bras de sa moitié.  
 Il n' veut pas êtr' vu d' sa belle,  
 Et quand, l' soir, il rentr' chez elle,  
 Faut qu'elle éteign' sa chandelle,  
 Et ça pour son intérêt....  
 Sur'ment qu' si, par aventure,  
 Elle voyait sa figure,  
 La fill' de joie en mourrait.

AIR : Que d'établissemens nouveaux.

L'Amour a c'tapendant sur l' dos  
 Deux chos' qui, pour peu qu'elle y touche,  
 La nuit même, et sous les rideaux,  
 Doiv' lui dire avec qui qu'ell couche;  
 Ou ben, faut qu' lorsqu'il est couché,  
 Notr' petit coureur de ruelles  
 Se place d' façon que Psyché  
 N' puiss' pas mettr' la main sur ses ailes.

AIR : Je suis né natif de Férare.

Mais v'là qu'il arrive un' grand' dame,...  
 Ça fait tout d' même un biau brin d' femme ;  
 Jamais artiste n' vous troussa  
 Un' statue aussi belle qu' ça. (*bis.*)  
 J' viens , lui dit-ell', vous fair' des r'proches,  
 Mon fi, j' connais tout' vos bamboches....  
 Et sur c' mot d' fi, moi , dans l' moment,  
 J' m'ai douté qu' c'était sa maman.

AIR : Gai , gai , gai.

Ah ! fi ! fi , fi , libertin , fi !  
 J' n' suis plus votre mère ;  
 Ah ! fi ! fi ! fi ! libertin , fi !  
 Vous n'êtes plus mon fi.  
 Dieux ! une mortelle ose....  
 Crains de t'en repentir.  
 — Maman , c'est une rose....  
 — Je n' peux pas la sentir.  
 Ah ! fi ! fi ! fi ! libertin , fi !  
 Je n' suis plus votre mère....  
 Ah ! fi ! fi ! fi ! libertin , fi !  
 Vous n'êtes plus mon fi.

AIR : Aussitôt que la lumière,

All' s'en va , roulant dans l'âme  
 Queuqu' bon moyen de s' venger ;

L'autr', de peur d'êtr' vu d' sa femme,  
 N' tarde pas à déloger.  
 En s'en allant, il soupire,  
 Disant : Qu' c'est doux d'être aimé!...  
 Et sa mine a l'air de dire :  
 J' m'en vas prendre un consommé.

AIR : Lison dormait dans un bocage.

Psyché, sitôt qu'ell' se voit seule,  
 Ouvre les yeux premièrement,  
 Puis, comme ell' n'était pas bégueule,  
 Vite, elle appelle son amant.  
 Voyant qu'il r'fusait de l'entendre,  
 La pauvre petite étala  
 L' bras droit de ci, l' bras gauche d' là,  
 Puis elle finit par étendre  
 L' pied gauch' par-ci, l' pied droit par-là,  
 Les mit à terre, et puis parla.

AIR : Jeunes filles, jeunes garçons.

« L' drol' d'époux que mon époux fait!  
 La nuit, il ne veut pas de lampe. (*bis.*)  
 » Et dès que l' jour vient, il décampe,  
 Comme si l' diable l'emportait.  
 » Jamais il ne déjeûne....  
 » Et je ne sais s'il est  
 > Blanc, noir, blond, brun, beau, laid;  
 Tout c' que j' puis croire, c'est....  
 » Qu'il est jeune. » (*bis.*)

## AIR du ballet des Pierrots.

On voit, sur l' peu qu' dit la princesse ,  
 Que c'est un' fille d' condition ,  
 Uniqu' pour l'esprit , la tendresse ,  
 La douceur et la discrétion ;  
 Uniqu' surtout pour la franchise ,  
 Pour la décence et pour les mœurs ;  
 Mais, à c't' heure , il faut que j' vous dise  
 Que c'te fille unique a deux sœurs.

## AIR : Servantes , quittez vos paniers.

Ell's arrivont dans son hôtel ,  
 Avec un' rage extrême  
 D' voir qu' ce soit un si rich' mortel  
 Qui l'ait prise et qui l'aime.  
 « D'où vient , dis'nt-elles, c' bonheur-là ?  
 » Et qu'a-t-ell' donc fait pour cela ?  
 » Car , entre nous , tout ce qu'elle a ,  
 » J' croyons l'avoir de même. »

## AIR d'Exaudet.

Au surplus ,  
 V'là Vénus  
 En sorcière ,  
 Qui croit qu'on devin'ra pas  
 Son nom et ses appas  
 Sous un' robe grossière....  
 Faut , jarni !

N'avoir ni  
 Tact ni vue ,  
 Si , rien qu' sur son air fardé ,  
 On n' voit pas qu' on l' a dé-  
 jà vue.  
 J' sais ben qu' plus on est jolie ,  
 Plus on a peur d'êtr' vieillie ;  
 Mais j' suis franc....  
 Etre blanc  
 De chev'lure ,  
 Et montrer c'te fraîcheur-là ,  
 Ça n'est pas trop dans la  
 Nature ;  
 Et, d' bonne foi ,  
 Je crois , moi ,  
 Qu' si personne ,  
 En voyant les traits d' Vénus ,  
 Ne les a reconnus ,  
 a raison en est bonne ;  
 C'est qu'avant  
 Le moment  
 De paraître ,  
 Elle avait fait promettre à  
 Chaque acteur de n' pas la  
 R'connaître.

AIR : Un mouvement de curiosité.

Psyché raconte à not' sorcièr' nouvelle  
 L' rêv' d'un poignard, qui n' manque pas d' gaité.

Puis all' s'en va, puis aux deux sœurs d' la belle  
 Voulant l's am'ner à c' qu'elle a projeté,  
 Vénus dit qu'faut, pour êtr' aussi rich' qu'elle,  
 Queuqu' mouvement de curiosité.

AIR : Ma tante Urlurette.

« Ah ! dis'nt-ell's, entendant ça :  
 » S'il n' faut que d' ces mouv'mens-là,  
 » Dès c' moment, j' nous voyons riches,  
 » Et très-riches,  
 » Oui, très-riches,  
 » Car j' n'en somm' pas chiches. »

AIR : Lise aimait le beau Gernance.

Psyché r'vient en grand' tenue,  
 Comm' qui dirait moitié nue ;  
 Ses sœurs l'admir'nt ; après ça,  
 Lui demand' comment ça va.  
 — Comm' vous voyez, répond-elle.  
 — Et ton homm' ? tu n' m'en dis rien.  
 — Eh ! mais, leur répond la belle,  
 C' matin, il s' portait fort bien.

AIR : Toujours seule, disait Nina.

« Fais-nous son portrait, car jamais  
 » J' n'avons vu not' beau-frère.  
 — Mon dieu ! je l' voudrions ben, mais  
 » Je n' pouvons pas vous l' faire.

- » Pourquoi donc ? — C'est que, voyez-vous,  
 » D'puis un mois qu'il est mon époux,  
 » J'causons, j'chantons,  
 » J'rions, j'sautons,  
 » Et tout ça, sans le pouvoir  
 » Voir. »

AIR : Nous nous marîrons dimanche.

- » Il est donc ben p'tit ?  
 — » C'est qu'il n' vient qu' la nuit,  
 Dit not' soit-disant sorcière,  
 » Attendu qu'il est  
 » Si mal fait, si laid,  
 » Qu'il a peur de n' plus lui plaire. »  
 — » Qui ? lui, vilain ?  
 » Avec un' main  
 » Si douce ! »  
 — » C'est un' laideur,  
 » C'est une horreur  
 » Qui r'pousse. »  
 L' fait est que l' mari  
 Avait queuqu' chos' quî  
 R'pousait les quat' doigts et l' pousse. \*

AIR : Tous les bourgeois de Chartres.

Vénus, qui n'est pas bête,  
 L's asticotant exprès,

---

\* Le rôle de l'Amour est joué par mademoiselle Betzy.



Leur met à tout's en tête  
De voir le monstre d' près.

« Et ben ! oui , dit Psyché ; là-d'sus faut que  
j' m'éclaire ;

» Mais v'là le jour qui disparaît ;

» Et pour mieux m'éclairer , faudrait

» Avoir de la lumière. »

AIR : Eh quoi ? déjà je vois le jour.

All' s'en vont , et v'là qu'il r'fait nuit.

« Bon ! dis-j' tout haut : faut que j' m'abuse ;

» J'arriv' , quand à peine l' jour luit ;

» Zeste , au bout d'une heure il s'enfuit. »

- Paix là , m' dit-on , n' fait' pas tant d' bruit.

— » Pardon , messieurs , j' vous d' mande

» excuse :

» C'est pourtant vrai , v'là qu'il r'fait nuit...

» Qu' les jours sont courts , lorsqu'on

» s'amuse ! »

AIR : Sur l' port avec Manon un jour.

L'Amour s'en revient tout fâché

D'voir qu'on n' veut pas qu'il ait Psyché....

Aisément cela se peut croire.

Qu'on m'ôt' , dit-il , cell' que j' chéris ,

Et si , dans l' ciel , tous les maris

N' sont point maris comm' les maris d' Paris ,

J' veux qu'on m' cass' la gueule et la mâ-  
choire.

AIR : Encore un quart'ron , Claudine.

Il s' couche, et tout' joyeuse  
D' voir enfin son époux,  
Avec une veilleuse  
Psyché rentre à pas d' loups....  
Prenez garde à vous,  
Curieuse,  
Prenez garde à vous.

AIR des Fleurettes.

Elle approche en silence,  
Et l'vant, baissant les yeux;  
Puis vers le lit ell' lance  
Un r'gard qu'en vaut ben deux....  
Puis ell' n'os' plus, puis elle ose....  
Comm' fait toute fille, j' crois,  
Qui, pour la première fois,  
Va voir un' chose.

AIR : En revenant de Bâle en Suisse.

« Ah ! qu'il est beau, dit la curieuse;  
» Ce monstre-là me plaît beaucoup. »  
Chaqu' sœur en devient plus envieuse;  
Mais l' tonnerr' gronde, et v'là sur l' coup  
Vénus rajeunie,  
L'Amour envolé,  
Psyché ben punie,  
Et moi, désolé !...

AIR : Que le sultan Saladin.

Psyché sait bientôt comm' quoi  
 ( Je n' sais trop d'après qu'ell' loi )  
 Son mari d'vait disparaître  
 Dès qu'elle aurait pu l' connaître,  
 Et qu'ell' n' le r'verra jamais....

Oui , mais ( *bis.* )

Sur c' mot-là , queuqu' chos' d'épais  
 Par derrière v'nant à son aide ,  
 J' dis : Y a du r'mède. ( *bis.* )

AIR de la Baronne.

C'était un nuage  
 Qui descendait droit comme un I ;  
 L'Amour en sort, fier comme un page ,  
 Et tout l' chagrin qu' j'avions r'senti  
 C'était un nuage.

AIR : Sous le nom de l'amitié.

« En peu d' temps , on fait du ch'min  
 » Quand on vole à tir' d'aile ,  
 Dit l'Amour à sa belle :  
 » Le maître du genre humain  
 » Vient de t' faire immortelle ,  
 » Et voilà notre hymen  
 » De sa main ( *bis.* )  
 » Paraphé sur parchemin. »

AIR : Dans la chambre où naquit Molière.

Là-d'sus les deux partis s'écrient :  
 « Ah ! quel plaisir ! — Ah ! quel affront ! »  
 Et v'là ceux qui pleuriont, qui rient,  
 Et v'là ceux qui riaient, qui pleurent.  
 La maman dit : « Le coup est rude ;  
 » Jupiter sait ben comme on m' prend.... »  
 Tant y a qu'enfin Vénus se rend,  
 Pour n'en pas perdre l'habitude.

AIR : Faut d' la vertu, pas trop n'en faut. <sup>1</sup>

Faut êtr' curieux, pas trop ne l' faut ; }  
 L'excès en tout est un défaut. } *bis.*  
 V'là tout' la morale d' la pièce ;  
 Et moi, qu'avais d' mon boursicot  
 Bâillé jusqu'à la dernièr' pièce,  
 J' sortis, chantant, comme eux, tout haut :  
 Faut êtr' curieux, pas trop ne l' faut ; }  
 L'excès en tout est un défaut. } *bis.*

M. DÉSAUGLERS.

## M E S G O U T S.

AIR : Tontaine , tonton.

DANS un froid dîner d'étiquette,  
Cents plats qui se livrent assaut,  
Non, non, (*bis*) ce n'est pas mon lot;  
Mais dans un grivois tête à tête,  
Simple repas et cœur bien chaud,  
Bon, bon, c'est ce qu'il me faut.

Cette chasse où, tout hors d'haleine,  
On court après cerf ou levraut,  
Non, non, (*bis*) ce n'est pas mon lot;  
Mais celle où l'on abat sans peine  
Gibier d'amour au premier saut,  
Bon, bon, c'est ce qu'il me faut.

Ce discoureur d'académie,  
Bien long, bien plat, bien froid, bien sot,  
Non, non, (*bis*) ce n'est pas mon lot;  
Ce gai chanteur, de la Folie  
Sans cesse agitant le grelot,  
Bon, bon, c'est ce qu'il me faut.

Cette niaise de village,  
A taille épaisse, à l'air nigaud,

Non, non, (*bis*) ce n'est pas mon lot;  
 Mais la grisette au fin corsage,  
 Dont l'œil semble dire : « A tantôt ! »  
 Bon, bon, c'est ce qu'il me faut.

Ce petit homme presque femme,  
 Pincé, musqué du bas en haut,  
 Non, non, (*bis*) ce n'est pas mon lot;  
 Ce luron, franc au fond de l'âme,  
 Qui paie en gaité son écot,  
 Bon, bon, c'est ce qu'il me faut.

Le puissant dont, à tour de rôle,  
 Chaque promesse est un *fagot*,  
 Non, non, (*bis*) ce n'est pas mon lot;  
 L'homme obligeant, dont la parole  
 Est et sera le dernier mot,  
 Bon, bon, c'est ce qu'il me faut.

Ce noir usurier qui calcule  
 Combien, par heure, un écu vaut,  
 Non, non, (*bis*) ce n'est pas mon lot;  
 L'honnête homme dont le cœur brûle  
 D'obliger *gratis*, et bientôt,  
 Bon, bon, c'est ce qu'il me faut.

Ce monarque, enfant du Ténare,  
 Par qui le sang coule à grand flot,  
 Non, non, (*bis*) ce n'est pas mon lot;  
 Ce roi, du sang humain avare,

Qui prise un homme ce qu'il vaut,  
Bon , bon , c'est ce qu'il me faut.

Ce porteur de triste nouvelle ,  
Qui m'effraie au nom du Très-Haut ,  
Non , non , (*bis*) ce n'est pas mon lot ;  
Ce consolateur plein de zèle ,  
Pieux , et point du tout cagot ,  
Bon , bon , c'est ce qu'il me faut.

M. GENTIL.

---

## LA PHARMACIE ÉPICURIENNE.

AIR : Verse encor.

**D**u bon vin ,  
Du vin , du vin , du vin ;  
Que l'art du médecin  
Devant lui s'humilie !

Du bon vin ,  
Du vin , toujours du vin ,  
Toute ma pharmacie  
Est dans ce jus divin.

Tel qui , jeune encor ,  
Dans un triste breuvage

Pour le sombre bord  
Trouva son passe-port ,  
N'aurait que fort tard  
Fait un pareil voyage ,  
S'il eût bu le quait  
D'un flacon de Pomard.

Du bon vin, etc.

On aurait en vain  
Cité, dans l'Évangile,  
Du Samaritain  
La bienfaisante main,  
Si son baume n'eût  
Été formé que d'huile;  
Mais le blessé dut  
Au bon vin son salut.

Du bon vin, etc.

Un trouble indiscret  
Prévient Erasistrate  
Que d'un feu secret  
Stratonice est l'objet.  
Ne balançons plus;  
Il faut, dit l'Hippocrate,  
Qu'à l'Amour Bacchus  
Conserve Antiochus.

Du bon vin, etc.



Long-temps d'un héros  
La plainte solitaire  
N'eût pas de Lemnos  
Attristé les échos,  
Si du roc voisin  
L'onde peu salutaire  
Se fût en bon vin  
Changée un beau matin.  
Du bon vin, etc.

Aux Troyens surpris  
Quand la flèche lancée  
Fit gémir le fils  
D'Anchise et de Cypris,  
Vénus distilla  
Dictame et panacée,  
Puis le vin coula,  
Et le mal s'envola.  
Du bon vin, etc.

La mort va saisir  
L'amante de Thésée :  
L'ingrat vient de fuir,  
Rien ne peut la guérir ;  
Mais le dieu du vin,  
Trouvant la chose aisée,  
Verse dans son sein  
Son baume souverain.  
Du bon vin, etc.

Lorsque de Téos  
 L'aimable octogénaire  
 S'enivre des flots  
 Du Chypre ou du Lesbos ,  
 Dans ses vers il dit  
 Que de tout mal sur terre  
 Le vin garantit,  
 Et qu'il nous rajeunit.  
 Du bon vin, etc.

Malheur à qui n'a,  
 Quand la fièvre le presse,  
 Que le quinquina,  
 L'ipécacuanha.....  
 Voici la leçon  
 Et l'ordonnance expresse  
 Des docteurs Piron,  
 Collé, Pannard, Laujon :  
 Du bon vin, etc.

A quoi bon, enfin,  
 De cent drogues amères  
 Ce noir magasin ?  
 Pour le rendre plus sain,  
 Sans nous mettre à dos  
 Tous les apothicaires,  
 D'Aï, de Bordeaux  
 Remplissons leurs bocaux.

Du bon vin,  
Du vin, du vin, du vin,  
Que l'art du médecin  
Devant lui s'humilie !

Du bon vin,  
Du vin, toujours du vin,  
Toute ma pharmacie  
Est dans ce jus divin.

M. TOURNAY:

---

## LES DEUX DÉBUTANTES.

### DIALOGUE

entre une actrice et une nouvelle mariée.

AIR : De Jean-Jacques prenons le ton ;

ou : Chantez , dansez , amusez-vous.

LA JEUNE ACTRICE.

HIER, pour la première fois,  
J'osai paraître sur la scène :  
J'étais tremblante, mais je vois  
Que cette frayeur était vaine,  
Et qu'un début est amusant  
Quand le public est indulgent.

LA NOUVELLE MARIÉE.

Hier mon cœur , ivre d'amour ,  
Reçut les lois de l'hyménée.  
Ah ! combien , vers la fin du jour ,  
Ma chère , je fus .... étonnée !  
Quoiqu'on épouse son amant ,  
Un début est bien alarmant.

LA JEUNE ACTRICE.

Au premier acte , franchement ,  
Je fus d'abord interloquée ;  
Mais je n'hésitai qu'un instant...  
Combien après *on m'a claquée* ! (1)  
Un tel accueil me fit rougir  
Et de surprise et de plaisir.

LA NOUVELLE MARIÉE.

Que je sentis battre mon cœur ,  
Quand mon mari m'ôta mon voile !  
Eûtes-vous autant de frayeur  
Quand vous vîtes *lever la toile* ?

LA JEUNE ACTRICE.

Oui , *l'ouverture* est un tourment ;  
Mais il ne dure qu'un moment.  
  
Par un savant et jeune acteur ;  
J'avais été fort bien montrée ,

---

(1) Tous les mots soulignés sont techniques.

Et, grâce à ce bon professeur,  
 Je n'ai point *manqué mon entrée*.  
 Il a secondé mon talent,  
 Et tout le monde fut content.

## LA NOUVELLE MARIÉE.

Pour me rassurer, mon époux  
 Mit en avant... sa rhétorique;  
 Il m'a parlé d'un ton si doux  
 Que je lui donnai *sa réplique*.  
 Six fois il me fit *répéter*;  
 Est-ce donc si mal débiter?

## LA JEUNE ACTRICE.

*Jouez serré*, me dit Armand,  
 Ou *filez la scène* à ma guise;  
 Ayez un peu *d'épanchement*,  
 Et demain vous serez admise.

## LA NOUVELLE MARIÉE.

Quoi, sitôt reçue!...

## LA JEUNE ACTRICE.

Il est vrai,  
 Mais je ne le suis *qu'à l'essai*.

## L'AUTEUR.

A la peur on paye un tribut,  
 Quand l'amour ou la gloire engage  
 A faire au théâtre un début,  
 Ou bien à faire un mariage;

Chacun des deux paraît charmant,  
Quand on arrive au *dénoûment*.

M. C. L. C.

---

## L'ESPRIT DE L'ÉTAT.

AIR : J'ons un curé patriote.

A FIN que dans ce bas monde  
Tout aille bien, selon moi,  
Amis, il faut à la ronde,  
Que, fidèle à son emploi,  
L'artisan, le magistrat,  
Le poète, le soldat,  
Ait l'esprit (*ter*) de son état.

A peine savoir écrire  
Les lettres formant son nom ;  
Mais au juste savoir dire  
Combien quatre et quatre font,  
Et calculer sur-le-champ  
Combien votre argent lui rend,  
C'est l'esprit (*ter*) du commerçant.

En soupirant d'un air bête,  
Par son penchant entraîné,

Quelquefois lever la tête,  
 Plus souvent baisser le né;  
 Devant l'objet de ses feux  
 Dialoguer avec les yeux,  
 C'est l'esprit (*ter*) des amoureux.

Sur les propos du monarque  
 Régler ses moindres propos,  
 Et pour conduire sa barque  
 Ne nager qu'entre deux eaux;  
 Etre enfin, suivant le rang,  
 Haut ou bas, petit ou grand,  
 C'est l'esprit (*ter*) d'un courtisan.

A cheval sur le digeste,  
 Et se faisant bien payer,  
 De mainte phrase indigeste,  
 Farcir chaque plaidoyer;  
 Citer Barthole et Cujas,  
 Qu'eux-mêmes n'entendent pas,  
 C'est l'esprit (*ter*) des avocats.

Renverser gaîment l'obstacle  
 Qu'on oppose à sa valeur;  
 Chaque jour faire un miracle  
 Pour son pays, pour l'honneur;  
 Terrible quand il se bat,  
 Humain après le combat,  
 C'est l'esprit (*ter*) d'un vrai soldat.

Dans l'ardeur qui le consume ,  
 Arriver toujours fort tard ;  
 Tailler, retailler sa plume  
 Jusqu'à trois heures un quart ;  
 Et sur sa chaise ployé ,  
 Rêver qu'il a travaillé ,  
 C'est l'esprit (*ter*) d'un employé.

De Momus soldats fidèles ,  
 Sous ses drapeaux réunis ,  
 Trompons quelquefois les belles ,  
 Servons toujours nos amis ;  
 En l'honneur de nos patrons ,  
 Vidons nos derniers flacons ,  
 C'est l'esprit (*ter*) des bons lurons.

M. DE ROUGEMONT.

## MA GRAND'MÈRE.

AIR : En revenant de Bâle en Suisse,  
 ou : du Dessert.

**M**A grand' mère, un soir à sa fête ,  
 De vin pur ayant bu deux doigts ,  
 Nous disait en branlant la tête :  
 Que d'amoureux j'eus autrefois !



Combien je regrette  
 Mon bras si dodu ,  
 Ma jambe bien faite,  
 Et le temps perdu !

} *bis.*

Eh quoi , maman , vous étiez tendre ?  
 — Oui , si tendre , qu'à dix-sept ans  
 Lindor ne se fit pas attendre ,  
 Et qu'il n'attendit pas long-temps.

Combien je regrette  
 Mon bras si dodu ,  
 Ma jambe bien faite ,  
 Et le temps perdu !

Maman , Lindor savait donc plaire ?  
 — Oui , seul il me plut quatre mois ;  
 Mais bientôt j'estimai Valère ;  
 Et fis deux heureux à la fois.

Combien je regrette  
 Mon bras si dodu ,  
 Ma jambe bien faite  
 Et le temps perdu !

Quoi ! maman , deux amans ensemble !  
 — Oui ; mais chacun d'eux me trompa.  
 Plus fine alors qu'il ne vous semble ,  
 J'épousai votre grand-papa.

Combien je regrette  
 Mon bras si dodu ,

Ma jambe bien faite ,  
Et le temps perdu !

. . . . .  
. . . . .  
. . . . .  
. . . . .  
. . . . .  
. . . . .  
. . . . .

Maman , lui fûtes vous fidèle ?  
— Oh ! sur cela je me tais bien.  
A moins qu'à lui Dieu ne m'appelle ,  
Mon confesseur n'en saura rien.

Combien je regrette  
Mon bras si dodu ,  
Ma jambe bien faite ,  
Et le temps perdu !

Bien tard , maman , vous fûtes veuve ?  
— Oui : mais , grâce à ma gaité ,  
Si l'église n'était plus neuve ,  
Le saint n'en fut pas moins fêté.

Combien je regrette  
Mon bras si dodu ,  
Ma jambe bien faite ,  
Et le temps perdu !

Mais, maman, vous voilà bien vieille.  
— Hélas ! sans doute, et c'est le mal :  
Car je conserve assez d'oreille  
Pour danser en mesure au bal.

Combien je regrette  
Mon bras si dodu,  
Ma jambe bien faite,  
Et le temps perdu !

Comme vous, maman, faut-il faire ?  
— Eh ! mes petits-enfans, pourquoi,  
Quand j'ai fait comme ma grand' mère,  
Ne feriez-vous pas comme moi ?

Combien je regrette  
Mon bras si dodu,  
Ma jambe bien faite,  
Et le temps perdu !

M. P. J. DE BÉRANGER.

---

---

TRÈVE A LA STRAT-ARITHMO-MÉTRIE (1)

OU

LA JOURNÉE CONTRARIANTE.

AIR : Daignez m'épargner le reste.

HIER je voulus voir un chef  
Du ministère de la guerre ;  
Son garçon de bureau , Joseph ,  
D'une honnêteté peu vulgaire ,  
Me dit : « Je n'aurai point recours  
» Avec vous à la menterie ;  
» Revenez , mais sous quelques jours ;  
» Seul chez lui , monsieur suit un cours  
» De strat-arithmo-métrie. »

---

(1) L'art de tirer le plan d'une armée entière sous des figures géométriques , et d'exprimer le nombre des soldats qu'elle contient ( sur la figure ) , de même qu'il est sur le terrain , ou proche les uns des autres , ou à quelque distance donnée. ( *Harris* ).

Ce mot est formé du grec *stratos*, armée; *arytmos*, nombre , et *métron* , mesure.

Dis-lui qu'il peut bien figurer  
 Ses corps d'armée avec des lignes ;  
 Les dénombrer, les mesurer,  
 Et les faire battre par signes ;  
 Mais que je trouve fort choquant  
 Que son auguste seigneurie  
 Me contraigne à lever le camp,  
 Parce qu'elle va pratiquant  
 La strat-arithmo-métrie.

Soudain je vais au Luxembourg  
 Me promener sur la terrasse ;  
 Mais le nouvelliste Fribourg  
 Levant sa canne avec audace :  
 « Et par mesure et par compas,  
 » Marchez, monsieur, je vous en prie,  
 » Ou bien plutôt n'avancez pas,  
 » Vous effaceriez d'un seul pas  
 » Ma strat-arithmo-métrie. »

Près l'Odéon, à tout hasard,  
 Je me sauve chez un libraire :  
 « Vendez-moi Bernis ou Bernard,  
 » J'ai grand besoin de me distraire.  
 — Vous me voyez enluminant  
 De *Maurice* une rêverie (1).  
 J'ai là Polybe et là Vauban....

---

(1) Les rêveries du maréchal de Saxe.

Donc je tiens exclusivement  
La strat-arithmo-métrie.

Chez moi je rentre : Un mien neveu  
M'arrivait par la diligence.

Il met sur ma table de jeu

Des soldats de tôle en présence....

« Ceci m'a tout l'air d'un complot

» Dont au reste il faut que je rie !

» Petit coquin , des bords du Lot

» Viens-tu donc pour m'offrir ton lot

» De strat-arithmo-métrie ? »

Enfin , je me suis dit le soir ,

Pour me calmer un peu la fibre :

La douce paix cherche à rasseoir

L'univers dans son équilibre :

Des hommes battus et battans

Sans doute elle sera chérie ,

Et tous les peuples , plus contens ,

Oublieront , du moins pour un temps ,

La strat-arithmo-métrie.

*M. le chev. DE PUIS.*

## LE BON CÔTÉ.

AIA : Nous n'avons qu'un temps à vivre.

AMIS, la Raison nous crie,  
D'accord avec la Gaité :  
Pour être heureux dans la vie,  
Il faut tout voir du bon côté.

Par les intrigues de sa femme,  
Monsieur Damis, qui s'est poussé,  
Croit bien, dans le fond de son âme,  
Que son mérite l'a placé.

Amis, la Raison, etc.

Aux pièces de mon camarade  
Quand on rit par malignité,  
Le brave homme se persuade  
Que l'on rit toujours par gaité.

Amis, la Raison, etc.

Quand le sort devient infidèle,  
N'allons pas jeter les hauts cris;  
Car la Fortune sur son aile  
Emporte aussi les faux amis.

Amis, la Raison, etc.

Pour plaire à la beauté qu'il lorgne ,  
Paul agit en amant subtil.  
Ayant le malheur d'être borgne ,  
Il lui fait la cour de profil.

Amis, la Raison, etc.

Avec ma lunette d'approche  
Je vois une beauté sans goût ;  
Mais pour la trouver sans reproche ,  
Je regarde de l'autre bout.

Amis, la Raison, etc.

Je ne puis pour ma chansonnette  
Redouter les censeurs malins ,  
Car de notre aimable goguette  
Ou répète tous les refrains.

Amis, la Raison nous crie ,  
D'accord avec la Gaité :  
Pour être heureux dans la vie ,  
Il faut tout voir du bon côté.

M. ★★ ★★.



---

---

# CHANSONNETTE

DE CIRCONSTANCE.

ARR : Eh ! ma mère , est-c' que j' sais ça ?

PENDANT la guerre éternelle,  
Je faisais peu d'entrechats ;  
Car, dans la France nouvelle,  
Il fallait aller au pas.  
La plus belle circonstance  
Va me faire redresser ;  
Je revois l'ancienne France ,  
Je sais sur quel pied danser.

On nous disait qu'à nos portes  
Le canon, toujours brutal ,  
Soutenait mille cohortes  
Qui nous préparaient le bal.  
Fallait-il que je courusse  
Pour me battre ou déchasser!.....  
Mais je vois danser un Russe ;  
Je sais sur quel pied danser.

Si je ne suis plus ingambe,  
Dit le grenadier Francœur,

J'ai, pour oublier ma jambe,  
 Le signe de la valeur.  
 Pour aller toujours en guerre,  
 Comme on nous faisait valser !  
 Je n'ai plus qu'un pied à terre ;  
 Je sais sur quel pied danser.

Sur un terrain resté vide,  
 Devait-on danser en rond  
 Autour d'une pyramide  
 Ou de quelque bon patron ?  
 Mais l'image d'Henri Quatre  
 Va bientôt s'y replacer.  
 Puisqu'on ne doit plus l'abattre,  
 Je sais sur quel pied danser.

Quand je vois les armoiries  
 De nos illustres Bourbons,  
 Je suis sûr qu'aux Tuileries  
 Il sera bien fait des bonds.  
 Autour du vrai roi de France,  
 Je vois chacun se presser !  
 Le cœur marque la cadence,  
 Je sais sur quel pied danser.

M. ANTIGNAC

## METTEZ - VOUS A MA PLACE.

AIR du Pas redoublé ,

ou : Vous m'ordonnez de la brûler.

ON peut m'en croire avec raison ,  
J'ai toujours bonne envie ,  
Quand je compose une chanson ,  
De la faire jolie.  
Amis , si je n'y parviens pas ,  
Quoi que je dise ou fasse ,  
Pour juger de mon embarras ,  
*Mettez-vous à ma place.*

Mon dieu , me dit mon vieux cousin ,  
Que je souffre dans l'âme ,  
Depuis que mon jeune voisin  
A su plaire à ma femme !  
Sitôt que je sors un instant ,  
Des yeux il suit ma trace ;  
Il est enfin mon remplaçant....  
*Mettez-vous à ma place.*

Pensez-vous , créanciers maudits ,  
Qu'envers vous je m'acquitte ?

Disait un ci-devant commis,  
 Objet d'une poursuite.  
 Non, messieurs, je me vois forcé  
 A vous demander grâce ;  
 Et puisque l'on m'a *déplacé*,  
*Mettez-vous à ma place.*

Dans l'espoir de dormir en paix,  
 Amateur très-fidèle,  
 Au spectacle je me trouvais  
 A la pièce nouvelle.  
 J'étais *placé*, pour mon malheur,  
 Dans un étroit espace,  
 Près d'un claqueur et d'un siffleur ;  
*Mettez-vous à ma place.*

*Lise* m'écrivit un billet doux :  
 Épris de cette belle,  
 Je cours, je vole au rendez-vous,  
 Et prends *place* auprès d'elle.  
 D'abord je me sentis brûlant ;  
 Puis je fus tout de glace....  
 Mes amis, dans un tel moment,  
*Mettez-vous à ma place.*

La pêche m'offrant tour-à-tour  
 Plus d'une jouissance,  
 J'étais à pêcher l'autre jour  
 Sur un canal immense.

Le vent *déplace* mon bateau,  
 De peur mon sang se glace;  
 Je culbute et tombe dans l'eau....  
*Mettez-vous à ma place.*

Croyant bien mon danger mortel,  
 Près de moi l'on s'écrie :  
 Vous serez placé dans le ciel....  
 Ah ! je vous remercie.  
 De ce que là-bas on peut voir :  
 Bien peu je m'embarrasse ;  
 Et si vous voulez le savoir ,  
*Mettez-vous à ma place.*

M. COUPART.

## JE NE LE FERAİ PLUS.

SUJET DONNÉ POUR PÉNITENCE.

AIR du vaudeville des *Deux Edmon*.

**F**AUT-IL vider une futaille ,  
 Au mauvais goût livrer bataille ,  
 Ou chansonner un sot titré ?  
 Je le ferai. (*bis.*)  
 Je conviens qu'au jour de leurs fêtes  
 J'ai quelquefois chanté des bêtes ,

N

Mais ce fut chez un Lucullus ;  
Je ne le ferai plus. (*bis.*)

Luc auprès des grands s'insinue.  
S'il faut faire le pied de grue,  
Eh bien, dit mon homme ignoré,  
Je le ferai.

J'ai sous les yeux plus d'un exemple ;  
Et quand Plutus, qui me contemple,  
M'admettra parmi ses élus,  
Je ne le ferai plus.

Dans les bureaux, disait Valère,  
Qu'on me nomme surnuméraire,  
A mon travail toujours livré,  
Je le ferai.

Mais, comblant ma plus douce envie,  
Qu'à la fin on me gratifie  
D'une place de mille écus,  
Je ne le ferai plus.

L'amour seul embellit la vie ;  
Aussi près de femme jolie,  
Ma foi, tant que je le pourrai,  
Je le ferai.

A ce doux plaisir tout m'invite ;  
Le jour, hélas ! viendra trop vite  
Où, formant des vœux superflus,  
Je ne le ferai plus.

L'enfant qui règne dans Cythère  
Est un marmot très-volontaire ;  
Il dit toujours : bon gré , mal gré ,  
Je le ferai.

Le dieu qu'on lui donne pour frère ,  
Bien différent de caractère ,  
Semble dire d'un air confus :  
Je ne le ferai plus.

Puisque l'on doit pour l'autre monde  
Faire son paquet à la ronde ,  
Dès long-temps j'y suis préparé ,  
Je le ferai.

Il est sûr que le grand voyage  
Est un peu triste , et j'en enrage ;  
Quand je l'aurai fait , au surplus ,  
Je ne le ferai plus.

M. MOREAU.

---

---

## N'EN CROYEZ PAS UN MOT.

AIR du vaudeville de la *Partie carrée*.

N'ÉCOUTEZ point, jeune et simple Nicetto  
Ce vieux galant au propos familier ;  
Songez qu'auprès d'une fillette  
Un barbon n'est qu'un écolier.

N 2

Quand il vous dit : « Belle enfant, pour vous plaire,  
» J'épuiserai chaque jour, s'il le faut,  
» Du dieu d'amour tout le dictionnaire !... »

*N'en croyez pas un mot. (bis.)*

Hardi Gascon, Figeac fait mainte histoire  
A tous les gens dont il n'est pas connu.

Chez lui, pour peu qu'on aime à croire,  
On sera toujours bien venu.

Mais craignez-vous les faiseurs d'hyperbole,  
Et prisez-vous un menteur ce qu'il vaut ?

Lorsque Figeac vous donne sa parole,

*N'en croyez pas un mot.*

Le cœur épris d'une fille modeste,  
Vous lui venez déclarer votre amour ;

Vous vantez sa beauté céleste,  
En implorant un doux retour.

« Non, » vous dit-on ; ce mot vous désespère.  
Pauvre amoureux, faut-il être si sot !

De la pudeur c'est le mot ordinaire ;

*N'en croyez pas un mot.*

Mons Bavardin fit plus d'une victime  
De ses récits qu'il grossit tous les jours ;

C'est par tirade qu'il s'exprime,  
Et ses propos sont des discours.

Si dans un coin le traître vous attire,  
Vous l'entendez qui débute aussitôt :



« Je n'ai, mon cher, que deux mots à vous dire. »  
*N'en croyez pas un mot.*

De vous aimer, nous dit plus d'une belle,  
 Jusqu'au tombeau je me fais une loi.

Avez-vous besoin de mon zèle,

Dit un ami, comptez sur moi.

Je songe à vous, nous dit avec emphase,  
 Sans s'arrêter, un protecteur bien haut.

Mais la raison ajoute à chaque phrase :

*N'en croyez pas un mot.*

M. OUBRY.

## UNE SOIRÉE DE PARIS.

AIR de la contredanse de la Rosière.

**E**N tous lieux la foule  
 Par torrens s'écoule;  
 L'un court, l'autre roule,  
 Le jour baisse et fuit;  
 Les affaires cessent,  
 Les dîneurs se pressent,  
 Les tables se dressent,  
 Il est bientôt nuit.

Là, je devine  
 Poularde fine  
 Et bécassine,  
 Et diudon truffé;  
 Ici, je hume  
 Salé, légume  
 Cuits dans l'écume  
 D'un bœuf réchauffé.

Le sec parasite  
 Flaire et trotte vite  
 Partout où l'invite  
 L'odeur d'un repas;  
 Le surnuméraire  
 Pour vingt sols va faire  
 Une maigre chère  
 Qu'il ne paîra pas.

Plus loin, qu'entends-je ?  
 Quel bruit étrange !  
 Et quel mélange  
 De tons et de voix !  
 Chants de tendresse,  
 Cris d'allégresse,  
 Chorus d'ivresse  
 Partent à la fois.

Les repas finissent,  
 Les teints refleurissent,

Les cafés s'emplissent ,  
 Et, trop aviné ,  
 Un lourd gastronome  
 De sa chute assomme  
 Le corps d'un pauvre homme  
 Qui n'a pas diné.

Le Moka fume ,  
 Le punch s'allume ,  
 L'air se parfume ,  
 Et de crier tous :  
 « Garçons , ma glace !  
 » Ma demi-tasse !  
 » Monsieur , de grâce ,  
 » *L'Empire après vous.* »

Les journaux se lisent ,  
 Les liqueurs s'épuisent ,  
 Les jeux s'organisent ,  
 Et l'habitué ,  
 Le nez sur sa canne ,  
 Approuve ou chicane ,  
 Défend ou condamne  
 Chaque coup joué.

La tragédie ,  
 La comédie ,  
 La parodie ,  
 Les escamoteurs ,

Tout, jusqu'au drame,  
 Et mélodrame,  
 Attend, réclame  
 L'or des amateurs.

Les quinquets fourmillent,  
 Les lustres scintillent  
 Les magasins brillent,  
 Et, l'air agaçant,  
 La jeune marchande  
 Provoque, affriande,  
 Et de l'œil commande  
 L'emplette au passant.

Des gens sans nombre,  
 D'un lieu plus sombre  
 Vont chercher l'ombre  
 Chère à leurs desseins.  
 L'époux convole,  
 Le fripon vole,  
 Et l'amant vole  
 A d'autres larcins.

Jeannot, Claude, Blaise,  
 Nicolas, Nicaise,  
 Tous cinq de Falaise  
 Récemment sortis,  
 Elevant la face,  
 Et cloués sur place,

Devant un paillasse ,  
S'amusent gratis.

La jeune fille ,  
Quittant l'aiguille ,  
Rejoint son drille  
Au bal de *Lucquet* , (1)  
Et sa grand'mère ,  
Chez la commère  
Va coudre et faire  
Son cent de piquet.

Dix heures sonnées ,  
Des pièces données  
Trois sont condamnées ,  
Et se laissent cheoir ;  
Les spectateurs sortent ,  
Se poussent , se portent...  
Heureux s'ils remportent  
Et montre et mouchoir.

« Saint-Jean ! Laflèche !  
» Qu'on se dépêche !...  
» Notre calèche !...  
» Mon cabriolet ! »

---

(1) Dénomination d'un bal public qui se tient dans  
un faubourg de Paris.

Et la livrée  
 Quoiqu'enivrée ,  
 Plus altérée ,  
 Sort du cabaret.

Les carosses viennent ,  
 S'ouvrent et reprennent  
 Leurs maîtres qu'ils mènent ,  
 En se succédant ;  
 Et, d'une voix âcre ,  
 Le cocher de fiacre  
 Peste , jure , sacre  
 En rétrogradant.

Quel tintamarre !  
 Quelle bagarre !  
 Aux cris de *gare* !  
 Cent fois répétés ,  
 Vite , on traverse ,  
 On se renverse :  
 On se disperse  
 De tous les côtés.

La sœur perd son frère ;  
 La fille , son père ;  
 Le garçon , sa mère ,  
 Qui perd son mari ;  
 Mais un galant passe ,  
 S'avance avec grâce ,

Et s'offre à la place  
De l'époux chéri.

Plus loin, des belles  
Fort peu rebelles,  
Par ribambelles  
Errant à l'écart,  
Ont doux visage,  
Gentil corsage....  
Mais je suis sage;  
D'ailleurs il est tard.

Faute de pratique,  
On ferme boutique;  
Quel contraste unique  
Bientôt m'est offert!  
Ces places courues,  
Ces bruyantes rues,  
Muettes et nues,  
Sont un noir désert.

Une figure  
De triste augure  
M'approche et jure  
En me regardant....  
Un long *qui vive* !  
De loin m'arrive,  
Et je m'esquive,  
De peur d'accident.

Par longs intervalles  
 Quelques lampes pâles ,  
 Faibles , inégales ,  
 M'éclairent encor.....  
 Leur feu m'abandonne ,  
 La nuit m'environne ,  
 Le vent seul résonne :  
 Silence !.... Tout dort.

M. DÉSAUGIERS.

## L'INVITATION,

ou

APPEL AUX ÉPICURIENS DE PROVINCE.

AIR de la contredanse du Diable à Quatre.

VENEZ, mes amis ,  
 Vivre à Paris ;  
 Cette ville  
 Du bonheur est l'asile.  
 Venez à Paris ,  
 Séjour des ris ,  
 On n'est pas mieux en paradis.  
 Tous les hommes sont sincères  
 Affectueux, obligeans ,



En amis et même en frères,  
Traitant les honnêtes gens.

Venez, mes amis, etc.

Toujours priant dans le temple ,  
Secourant les indigens ,  
Les abbés prêchent d'exemple ,  
Les dévots sont indulgens.

Venez, mes amis, etc.

Jamais de bruit, de scandale ;  
Au théâtre on a des mœurs ,  
Et chaque actrice en vestale ,  
Reçoit ses adorateurs.

Venez, mes amis, etc.

De vertus et de sagesse ,  
Chacun se pique à la cour ;  
La marquise et la duchesse  
Rougissent au mot d'amour.

Venez, mes amis, etc.

A manquer à la décence ,  
Quel jeune homme peut songer ?  
Fillettes, votre innocence  
Ici ne court nul danger.

Venez, mes amis, etc.

En faisant la cour aux belles,  
On n'a jamais de regret ;  
Les femmes sont très-fidèles,  
Et tout amant est discret.

Venez , mes amis , etc.

Aimez-vous la confiance ,  
Un commerce franc , loyal ,  
De la gaîté sans licence ?  
Voyez le Palais-Royal.

Venez , mes amis , etc.

Pour le jeu , pour des coquettes ,  
Nos robins , nos officiers ,  
Ne contractent pas de dettes ,  
Ou payent leurs créanciers.

Venez , mes amis , etc.

Si , par quelques bons ouvrages ,  
On veut prouver ses talens ,  
On ne reçoit point d'outrages  
Des auteurs ni des savans.

Venez , mes amis , etc.

Avant qu'on le sollicite ,  
L'homme en place , ami du bien ,

Cherche l'homme de mérite,  
Pour lui servir de soutien.

Venez, mes amis, etc.

D'une promesse frivole  
On n'est pas dupe aujourd'hui ;  
Qu'un grand donne sa parole,  
Vous pouvez compter sur lui.

Venez, mes amis, etc.

Si vous avez quelqu'affaire,  
Votre défenseur est prêt ;  
Procureur, agent, notaire,  
Agiront sans intérêt.

Venez, mes amis, etc.

Se trouve-t-on sans ressource,  
Bientôt le premier venu  
Accourt vous offrir sa bourse,  
Et veut rester inconnu.

Venez, mes amis, etc.

Ces portraits peuvent paraître  
Un peu flattés, j'y consens :  
Mais dans trois mille ans peut-être  
Ils seront plus ressemblans.

Venez, mes amis,  
Vivre à Paris,

Cette ville  
Du bonheur est l'asile.  
Venez à Paris,  
Séjour des ris,  
On n'est pas mieux en paradis.  
C. L. C.

---

## R O N D E

A l'occasion de la Paix générale.

AIR : Verse encor.

**G**AIS lurons,  
Tirons, tirons, tirons,  
Tirons tous les bouchons  
De nos vieilles  
Bouteilles ;  
Gais lurons,  
Vidons, vidons, vidons  
Autant de vieux flacons  
Qu'on tira de canons.

Dès son premier pas  
Un prince qu'on adore,  
Des tristes combats  
Fait cesser le fracas ;

Grâce à ses bienfaits,  
Nous entendons encore  
Le doux nom de paix  
Redevenu français.

Gais lurons, etc.

Nous avons chanté,  
De ce bon Roi de France,  
L'aimable bonté,  
La noble fermeté;  
Qu'ici, de tout cœur,  
Notre reconnaissance  
Le proclame en chœur  
Roi pacificateur.

Gais lurons, etc.

Pour d'autres combats,  
Amis, prenant des forces,  
Non moins bons soldats,  
Mettons l'amour au pas;  
Et, francs compagnons,  
Brûlons, au lieu d'amorces,  
Le cœur des tendrons  
Qu'en tous lieux nous verrons.

Gais lurons, etc.

On n'entendra plus,  
Dans ce gai monastère,

Les fils de Momus,  
 Les prêtres de Bacchus,  
 Craignant *un décret*,  
 Se dire : « Cher confrère,  
 » Au prochain banquet  
 » Serons-nous au complet ? »

Gais lurons , etc.

Plus on ne viendra  
 Marchander notre verve ;  
 Plus on ne dira :  
 « Chantez, on vous paîra ; »  
 Libre en ses écrits,  
 Ici chaque Minerve  
 Saura bien, *gratis*,  
 Chanter VIVE LOUIS.

Gais lurons , etc.

Aux tristes propos  
 Faisant la sourde oreille,  
 Versons à grands flots  
 Le vin de nos tonneaux ;  
 Ce n'est, mes amis,  
 Que du jus de la treille  
 Que *nos lis chéris*  
 Doivent être rougis.

Gais lurons , etc.

On dit que le vin  
 Sait doubler les ménages,  
 Que, pour être en train,  
 L'on n'en boit pas en vain;  
 De Mars, de ses coups,  
 Pour réparer l'outrage,  
 En rentrant chez nous,  
 Confrères, chantons tous :  
 Gais lurons, etc.

M. GENTIL.

## VOUS AVEZ BIEN FAIT.

### CHANSON DE RÉCEPTION.

AIR : Servantes, quittez vos paniers.

CHEZ vous on aime la chanson,  
 Gaîment je m'en régale;  
 Tout Cancalien est bon garçon,  
 J'ai l'humeur douce, égale.  
 Vous voyez donc bien qu'en effet,  
 Votre choix, Messieurs, est parfait,  
 Et que vous avez très-bien fait  
 De m'admettre à Cancale.

Pour vous la table a des appas ,  
 Ici , comme on avale !  
 Me parle-t-on d'un bon repas ,  
 Je me sens la fringale.

Vous voyez donc bien , etc.

Vous savourez le jus divin  
 Que la Bourgogne étale ;  
 Parmi des flacons de vieux vin  
 J'ai la soif de Tantale.

Vous voyez donc bien , etc.

L'amour ne vous fait pas maigrir  
 Aux genoux d'une Omphale ;  
 Brune ou blonde sait embellir  
 Ma couche triomphale.

Vous voyez donc bien , etc.

Vous applaudissez les couplets  
 D'une muse rivale ;  
 Moi , je crie : A bas les sifflets !  
 Au diable la cabale !

Vous voyez donc bien , etc.

Pour l'amitié dans le malheur  
 Votre âme est libérale ;



Rendre service de bon cœur  
 Est aussi ma morale.  
 Vous voyez donc bien , etc.

Vous arriverez en chantant  
 Sur la rive infernale ;  
 J'espère bien en faire autant  
 A mon heure fatale.  
 Vous voyez donc bien qu'en effet ,  
 Votre choix , Messieurs , est parfait ,  
 Et que vous avez très-bien fait  
 De m'admettre à Cancale.

M. J. A. JACQUELIN.

## MON CURÉ.

AIR : Un chanoine de l'Auxerrois.

**L**E curé de notre hameau  
 S'empresse à vider son tonneau ,  
 Pour quand viendra l'automne.  
 Bénissant Dieu de ses présens ,  
 A sa nièce , enfant de seize ans ,  
 Il dit parfois : Mignonne ,  
 Cache-moi bien ce qu'on fera ;  
 Le diable aura ce qu'il pourra.

Eh ! zon , zon , zon ,  
Baise-moi , Suzon ,  
Et ne dammons personne.

Fait pour chasser les loups gloutons  
Dois-je essayer sur les moutons  
Si ma houlette est bonne ?  
Non ; mais à mon troupeau je dis :  
La paix est un vrai paradis  
Qu'ici bas l'on se donne.

Surtout j'ai soin , tant qu'il se peut ,  
De ne prêcher que lorsqu'il pleut.

Eh ! zon , zon , zon ,  
Baise-moi , Suzon ,  
Et ne dammons personne.

Les dimanches , point ne défends  
La joie à ces pauvres enfans ;  
J'aime alors qu'on s'en donne.  
Du chœur , où seul je suis souvent ,  
Je les entends rire en buvant  
Chez la mère Simonne ;  
Ou j'y cours même , s'il le faut ,  
Les prier de chanter moins haut.

Eh ! zon , zon , zon ,  
Baise-moi , Suzon ,  
Et ne dammons personne.

Sans jamais en rien publier ,  
Je vois s'enfer le tablier

De plus d'une friponne.  
 S'épouse-t-on six mois trop tard,  
 Faut-il baptiser un bâtard,  
 C'est le ciel qui l'ordonne.  
 Les plaintes fort peu me siéraient;  
 Suzon et le ciel en riraient.

Eh ! zon, zon, zon,  
 Baise-moi , Suzon ,  
 Et ne damnons personne.

Monseigneur, un peu mécréant,  
 A main sermon répond néant !

Mais que Dieu lui pardonne.  
 Depuis qu'à sa table il m'admet,  
 J'ai su qu'à deux mains il semait,  
 Sans bruit faisant l'aumône.  
 Or, la grâce ne peut faillir :  
 Puisqu'il sème, il doit recueillir.

Eh ! zon, zon, zon,  
 Baise-moi , Suzon ,  
 Et ne damuons personne.

Je préside à tous les banquets ;  
 A ma fête j'ai des bouquets ,  
 Et l'on remplit ma tonne.  
 Notre évêque , triste et bigot ,  
 Prétend que je sens le fagot ;  
 Mais pour-qu'un jour , mignonne ,

J'aïlle où les anges font leurs nids ,  
Revoir tous ceux que j'ai bénis ,

Eh ! zon , zon , zon ,

Baise-moi , Suzon ,

Et ne dammons personne.

M. P. J. DE BÉRANGER.

---

## T O U J O U R S .

AIR de Lantara.

T O U J O U R S !... que ce mot a de charmes !

Il éternise le désir ;

Il sait dissiper les alarmes ,

Et nous soumettre l'avenir. ( bis. )

Pourquoi faut-il , quand l'Amour à Cythère

Sur son registre l'a tracé ,

Que le Plaisir , de son aile légère ,

Aussi souvent l'ait effacé !

Toujours.... me dit la Renommée ,

Ton nom vivra dans l'avenir ;

Toujours.... me dit ma bien-aimée ,

Ton amour sera mon plaisir.... ( bis. )

Et de ce mot , qu'à peine j'ose croire ,

Le prestige aimable , enchanteur ,

Dans mes travaux me présente la gloire,  
 Dans l'amour m'offre le bonheur.

Fausse Agnès , fines coquettes,  
 Tristes savans et lourds Midas,  
 Froids honneurs, sottes étiquettes,  
 Loin de vous je porte mes pas ; ( *bis.* )  
 Dans son malheur, que l'amitié fidèle  
 Vienne réclamer mon secours ;  
 Honneur... plaisir... que votre voix m'appelle,  
 Et je vous répondrai : *Toujours.*

M. B. DE ROUGEMONT.

## A - P R O P O S

Sur le rétablissement du trône des  
 BOURBONS en France.

AIR : Le magistrat irréprochable.

CÉDANT au désir de la France,  
 La Paix est enfin de retour !  
 Après une si longue absence,  
 Louis la rend à notre amour ! ( *bis.* )  
 La Fortune a trahi l'Audace ;  
 Nous respirons en liberté....

O

Les malheurs que la Paix efface      (*bis.*)  
 Semblent n'avoir point existé.

Que l'airain, jusqu'à la frontière,  
 Propage le cri de nos cœurs,  
 Et l'annonce à l'Europe entière,  
 Qui gémissait de nos erreurs;  
 En voyant le terme à nos peines,  
 Oublions des maux inouïs,  
 Et chantons, en brisant nos chaînes:  
 Vive la Paix! vive Louis!....

Un Roi français et légitime,  
 Jaloux du sort de ses soldats,  
 Par le carnage et par le crime  
 N'agrandira point ses Etats;  
 Il sait que le maître du Monde  
 N'a créé les Rois si puissans,  
 Qu'afin que chacun lui réponde  
 Du bonheur de tous ses enfans.

Il connaît la maxime antique  
 Du bon *Henri*, si généreux:  
 « La véritable politique  
 » C'est de rendre son peuple heureux. »  
 Si le héros, prenant ses armes,  
 Par la valeur s'élève aux cieux,  
 Le Prince qui tarit nos larmes,  
 Par la bonté s'égale aux dieux.

Jurons , aux sauveurs de la France ,  
 Amitié , paix , amour constant ;  
 Jurons éternelle alliance ;  
 Louis tiendra notre serment.  
 Laisse enfin respirer la terre ,  
 Et tu verras , Peuple Français ,  
 Que jamais un Empire en guerre  
 Ne valut un Royaume en paix !

M. CAPELLE.

## L'HOMME-A-TOUT.

AIR : Il était un p'tit homme ( toto Carabo. )

**Q**u'un bon garçon me dise :  
 Viens faire de ce pas  
 Un repas.  
 Guidé par gourmandise ,  
 Je le suis aussitôt ;  
 Et s'il faut ,  
 Au près  
 D'amis vrais ,  
 Et boire à longs traits  
 Et chanter des couplets ,

Je suis son fait, ( *bis.* )  
 Je remplis son objet (1).

Du spectacle idolâtre,  
 S'il veut après dîner  
 Me mener  
*Gratis* à maint théâtre ;  
 Et voir le même jour,  
 Tour-à-tour,  
 Feydeau, les  
 Français,  
 Puis aller de là  
 Dormir à  
 L'Opéra,  
 Je suis son fait, ( *bis.* )  
 Je remplis son objet.

Ah ! si l'Académie  
 Veut prendre dans son sein,  
 Dès demain,  
 Un homme de génie,  
 Un savant,  
 Ainsi qu'on en voit tant,  
 Qui fait maint sonnet,

---

(1) Ce refrain étant populaire, messieurs les paristes m'excuseront sans doute d'en avoir fait usage.



Et, notez ce trait,  
 Qui sait bien... l'alphabet,  
     Je suis son fait, (bis.)  
 Je remplis son objet.

Frappé de mon mérite,  
 Si quelque jour le Roi  
     Songe à moi,  
 Ah ! j'accepte au plus vite  
 De sa part tout emploi,  
     Sur ma foi.  
 A sa voix tout prêt,  
 Quand ce ne serait  
 Que l'emploi de... préfet,  
     Je suis son fait, (bis.)  
 Je remplis son objet.

Pour mieux encor me plaire,  
 Si quelque protecteur,  
     En faveur,  
 Me veut, dans une affaire,  
 Faire gagner comptant  
     De l'argent,  
 Et que pour cela  
 Jamais je n'aie à  
 Faire une panse d'a,  
     Je suis son fait, (bis.)  
 Je remplis son objet.

Il faut qu'amour nous lie,  
 Chantent jeunes et vieux,  
 En tous lieux ;

Que fillette jolie  
 S'offre à mes yeux  
 Et dise : Je veux  
 Au gré de mes vœux ,  
 Pour mon amoureux,  
 Galant , discret ,  
 Bien fait ,  
 Je suis son fait ,  
 Je remplis son objet.

( bis. )

Objet de sa tendresse ,  
 Qu'un jaloux s'absentant  
 Et pestant ,  
 Veuille de sa maîtresse  
 Que je prenne grand soin  
 Au besoin ;  
 Ah ! s'il faut la voir  
 Le matin , le soir ,  
 Même sans bruit ,  
 La nuit ,  
 Je suis son fait ,  
 Je remplis son objet.

( bis. )

Il est un fait notoire ;  
 D'ici-bas chacun part ,

Tôt ou tard ;  
Pour passer l'onde noire ,  
Si Caron me promet ,  
En effet ,  
Gigot et poulet ,  
Vin , punch et sorbet ,  
Enfin , tout ce qui plaît ,  
Je suis son fait , ( *bis.* )  
Je remplis son objet.

M. COUPART.

---

## L'ORIGINAL SANS COPIE.

AIR : Bon ! bon ! mariez-vous !

**F**<sub>EU</sub> , feu  
Monsieur Mathieu  
Était un singulier homme ;  
Feu , feu  
Monsieur Mathieu  
Était comme  
On en voit peu.

Quoique maître d'un grand bien  
Et de famille fort bonne ,

Il faisait souvent l'aumône ,  
Et ne devait jamais rien.

Feu , feu , etc.

D'un habit de camelot  
Il avait pris la coutume ,  
Prétendant que le costume  
Ne prouve pas ce qu'on vaut.

Feu , feu , etc.

Au joug de l'hymen soumis ,  
On l'a vu , du fond de l'âme ,  
Toujours préférer sa femme  
A celles de ses amis.

Feu , feu , etc.

Enchanté de voir grandir  
Ses trois garçons et sa fille ,  
Il promenait sa famille  
Sans bâiller et sans rougir.

Feu , feu , etc.

Il bravait avec mépris  
Nos usages et nos modes ;  
Et c'était aux plus commodes  
Que mon sot donnait le prix.

Feu , feu , etc.

On le vit , lorsque des ans  
Le poids vint courber sa tête ,

A la *Titus* la mieux faite  
Préférer ses cheveux blancs.

Feu, feu, etc.

Il s'avisa de rimer  
Des morceaux dignes d'envie ,  
Et notre auteur , de sa vie ,  
N'osa se faire imprimer.

Feu, feu, etc.

A la faveur comme au rang,  
Il croyait que le mérite  
Devait conduire plus vite  
Que l'apostille d'un grand.

Feu, feu, etc.

Un jour on lui proposa  
Un emploi considérable ,  
Et s'en jugeant incapable ,  
Sans regret il refusa.

Feu, feu, etc.

Jamais ce fou , s'il en fut ,  
Ne voulut faire antichambre  
Pour obtenir d'être membre  
Du beau corps de l'Institut.

Feu, feu, etc.

Aux honneurs il fut admis  
Par je ne sais quel miracle ;

Et jamais sur le pinacle,  
Il n'oublia ses amis.

Feu , feu , etc.

Eh bien ! on le chérissait ;  
Et malgré ses faux systèmes ,  
Il fut pleuré par ceux mêmes  
Que sa mort enrichissait.

Feu , feu  
Monsieur Mathieu  
Était un singulier homme ;  
Feu , feu  
Monsieur Mathieu  
Était comme  
On en voit peu.

**M. DÉSAUGIERS.**

---

DIEU, MA DAME ET MON ROI,

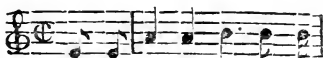
ou

LE VOEU D'UN GARDE NATIONAL,

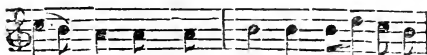
A L'OCCASION DE LA PAIX.

Air de M. le chevalier de Piis.

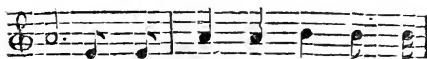
*Mouvement  
de marche  
accélérée.*



En a - vant ! le Ciel me com -



tem - ple et D'AR - TOIS est mon co-lo -



nel. Sur ses pas, je vais jus-qu'au



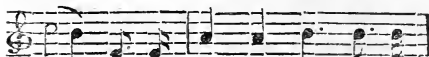
tem - ple a - do - rer d'a - bord l'E - ter -



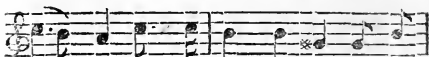
nel. Pro-vi-dence ! a - près tant d'a-



larmes, te bé-nir est ma dou-ce



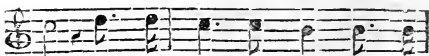
loi ; je vou-drois res - ter sous les



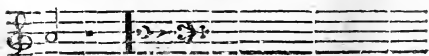
ar - mes pour mon dieu, ma-dame, et mon



roi, pour mon dieu, ma-dame et mon



roi, pour mon dieu, ma dame et mon



roi.



Recevez mon second hommage,  
 Sexe aimable, humain, courageux,  
 Qu'on a vu souvent le plus sage  
 Dans le cours des temps orageux.  
 Vos vertus augmentent vos charmes;  
 Vous chérir est ma douce loi.  
 Je voudrais rester sous les armes  
 Pour mon Dieu, ma dame et mon roi. (*ter.*)

Est-il donc un trésor qui vaille  
 Ce beau lis fixé sur mon cœur?  
 Par ce signe un jour de bataille,  
 O Bourbons, je serais vainqueur ! (1)  
 Mais la paix sèche enfin nos larmes !  
 Vous servir est ma douce loi.  
 Je voudrais rester sous les armes  
 Pour mon Dieu, ma dame et mon roi. (*ter.*)

M. le chev. DE PUIS.

(1) *In hoc signo vinces.*

---

---

*FIAT VOLUNTAS TUA,*

OU L'HOMME RÉSIGNÉ.

AIR : Eh ! ma mère est-ce que j' sais ça.

FILS d'un pédant très-sévère  
Qui ne parlait qu'en latin ,  
Et qui sous son caractère  
Voulait qu'on pliât soudain ,  
BONIN, d'humeur simple et bonne ,  
A céder s'habitua ,  
Et disait même à sa bonne :  
*Fiat voluntas tua ! (bis.)*

Un jour sa main mal-adroite  
A gauche voulait pousser  
Un cheval qui , sur la droite ,  
Voulait toujours se lancer ,  
Et culbuté par la bête  
Qui, sans l'avertir, rua ,  
Il dit , tombant cul sur tête :  
*Fiat voluntas tua !*

Le sort d'un célibataire  
Est bien digne de pitié :

Il faut , lui disait sa mère ,  
Il faut prendre une moitié ;  
Fille ou veuve , ou blonde , ou brune ,  
Choisis ; Bonin salua ,  
Et dit : Puisqu'il m'en faut une ,  
*Fiat voluntas tua !*

On lui présente une veuve ,  
Puis le contrat à signer ,  
A tout , sans la moindre épreuve ,  
On le voit se résigner ;  
Mais au dernier paragraphe ,  
Sur l'acte il s'évertua  
A mettre , au lieu de paraphe :  
*Fiat voluntas tua !*

Au festin qui suit la fête ,  
Il s'asseoit, mourant de faim ;  
A dévorer il s'apprête :  
Arrêtez , dit un voisin ,  
Trop manger est indigeste....  
Et notre Gargantua  
Dit , reboutonnant sa veste :  
*Fiat voluntas tua !*

Le soir on prévint mon homme  
Qu'il fallait quitter le bal ,  
Et bientôt d'un profond somme  
Il dort au lit conjugal ;

Mais pour l'éveiller, sa femme  
 Tant et tant le remua,  
 Qu'à la fin il dit : Madame,  
*Fiat voluntas tua !*

Madame, qui du ménage  
 Veut qu'ennui soit écarté,  
 Propose un petit voyage,  
*Fiat*, il est accepté.  
 Qu'à l'instant le cocher vienne.  
 Le cocher dit : Me voilà ;  
 Où faut-il que je vous mène ?  
 — *Fiat voluntas tua !*

Par bonheur, de la partie  
 Fut mis un petit cousin,  
 Dont la voix fraîche et jolie  
 Charmait l'ennui du chemin ;  
 Dès le soir même il propose  
 De chanter *sunt cornua* ;  
 L'époux dit : En toute chose,  
*Fiat voluntas tua !*

Pris d'une fièvre maudite,  
 BONIN voit à son côté  
 Un notaire, qui l'invite  
 A dicter sa volonté :  
 Eh ! bien, dit-il en colère,  
 D'un ton qui l'exténua,

Pour ma volonté dernière,  
*Fiat voluntas tua !*

Accueillant à sa manière  
Séné, rhubarbe, opiat,  
Et même l'apothicaire,  
A tout il disait : *Fiat !*  
Et dans son dernier délire,  
Au docteur qui le tua,  
On l'entendait encor dire :  
*Fiat voluntas tua !*

M. TOURNAY.

---

## DESCENTE AUX ENFERS.

AIR : Boira qui voudra , larirette ;  
Paira qui pourra , larira.

**S**UR la foi de votre bonne ,  
Vous qui craignez Lucifer ,  
Aprochez , que je vous donne  
Des nouvelles de l'enfer.  
Tant qu'on le pourra , larirette ,  
On se damnera , larira.  
Tant qu'on le pourra ,  
L'on trinquera ,

Chantera,  
 Aimera  
 La fillette.

Tant qu'on le pourra, larirette,  
 On se damnera, larira ! (1).

Sachez que la nuit dernière,  
 Sur un vieux balai rôti,  
 Avec certaine sorcière,  
 Pour l'enfer je suis parti.  
 Tant qu'on le pourra, larirette,  
 On se damnera, larira !

Ma sorcière est jeune et belle ;  
 Et dans ces lieux inconnus,  
 Diablotins, par ribambelle,  
 Viennent baiser ses pieds nus.  
 Tant qu'on le pourra, larirette,  
 On se damnera, larira !

Quoi qu'en disent maints bélîtres,  
 En entrant nous remarquons

(1) Il suffit de chanter le refrain entier au premier et au dernier couplet, et pour les autres, de reprendre en chœur :

Tant qu'on le pourra, larirette,  
 On se damnera, larira !

Un amas d'écailles d'huîtres,  
 Et des débris de flacons.  
 Tant qu'on le pourra, larirette,  
 On se damnera, larira !

Là, ni chaudières, ni flammes ;  
 Et, si grands que soient leurs toits,  
 Aux enfers, nos pauvres âmes  
 Reprennent un peu de corps.  
 Tant qu'on le pourra, larirette,  
 On se damnera, larira !

Chez lui le diable est brave homme ;  
 Aussi voyons-nous d'abord  
 Ixion faisant un somme ,  
 Près de Tantale , ivre mort.  
 Tant qu'on le pourra , larirette,  
 On se damnera , larira !

Rien n'est moins épouvantable  
 Que l'aspect de ce démon ;  
 Sa majesté tenait table  
 Entre Epicure et Ninon.  
 Tant qu'on le pourra , larirette,  
 On se damnera , larira !

Ses arrêts les plus sévères,  
 Qu'en mourant nous redoutons ;

Sont rendus au bruit des verres,  
Et de neuf cents mirlitons.

Tant qu'on le pourra, larirette,  
On se damnera, larira !

Aux buveurs à rouge trogne,  
Il dit : Tinquons à grands coups !  
Vous n'aimiez que le Bourgogne,  
De Champagne enivrez-vous.

Tant qu'on le pourra, larirette,  
On se damnera, larira !

A la prude qui se gêne  
Pour loigner un jovenceau,  
Il dit : Avec Diogène,  
Fais l'amour dans un tonneau.

Tant qu'on le pourra, larirette,  
On se damnera, larira !

Gens dont nous fuyons les traces,  
Il vous dit : Plus retenus,  
Laissez Cupidon aux Grâces;  
Contentez-vous de Vénus.

Tant qu'on le pourra, larirette,  
On se damnera, larira !

Il dit encor bien des choses  
Qui charment les assistans ;



Puis à Ninon , sur des roses ,  
Il ôte au moins soixante ans.  
Tant qu'on le pourra , larirette ,  
On se damnera , larira !

Alors ma sorcière éprouve  
Un désir qui l'embellit ;  
Et soudain je me retrouve  
Dans ses bras et sur mon lit.  
Tant qu'on le pourra , larirette ,  
On se damnera , larira !

Si , d'après ce qu'on rapporte ,  
On bâille au céleste lieu ,  
Que le diable nous emporte ,  
Et nous rendrons grâce à Dieu !  
Tant qu'on le pourra , larirette ,  
On se damnera , larira.

Tant qu'on le pourra ,  
L'on trinquera ,  
Chantera ,  
Aimera  
La fillette.

Tant qu'on le pourra , larirette ,  
On se damnera , larira !

M. P. J. DE BÉRANGER.

---

---

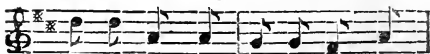
LES AVENTURES D'UN TROMPETTE,

ou

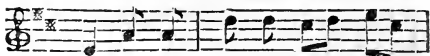
LE MOYEN DE FAIRE SON CHEMIN.



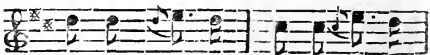
Pier-rot par-tant pour la



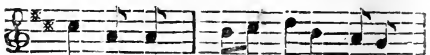
guer-re trom-pet-te d'un ré-gi-



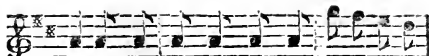
ment avait ap-pris que pour



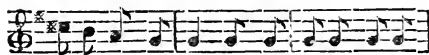
faire son che-min plus les-te-



ment son che-min plus les-te-



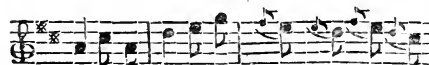
ment, il faut d'u-ne gran-de da-me se faire



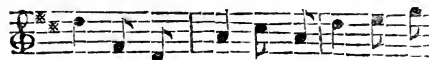
un ap-pui cer-tain et Pier-rot au fond de



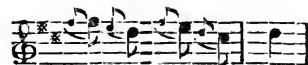
l'à-me se di-sait soir et ma-tin : je fe--



rai je fe - rai je fe — rai bien mon che-



min , rlin tin tin rlin tin tin - je fe-



rai bien mon che - min.

Le Trompette avait à peine  
Quitté le foyer natal ,  
Que , traversant une plaine ,  
En rêvant sur son cheval ,

( *lis.* )

Il voit une jeune fille,  
 Pleurant, le front dans sa main,  
 « Il faut, dit-il, que c'te belle,  
 » Pour avoir l'air si chagrin,  
 » Ait perdu (*ter.*) queuq' chose en ch'min.  
 R'lin tin tin, etc.

Près d'elle bientôt le drille  
 Lui dit : « Qu'as-tu, mon enfant ?  
 » — J'ai perdu, répond la fille,  
 » La route du grand couvent. (*bis.*)  
 » — Reste avec moi, ma bergère ;  
 » J'vauz ben un Bénédictin.  
 » A matin's on est, ma chère ;  
 » J'te promets qu'avant la fin,  
 » J'te mettrai (*ter.*) dans ton chemin.  
 R'lin tin tin, etc.

» Monsieur, dit la jeune fille,  
 » Vous êtes ben obligeant.  
 Et, crac, il la met en selle,  
 Lui derrière, elle devant. (*bis.*)  
 Pendant que trotte sa bête,  
 Pierrot gagne du terrain.  
 » Mais, monsieur, dit la pauvrete,  
 » Pourquoi qu'vous baissez la main ?  
 » — C'est que j'prends (*ter.*) un aut' chemin.  
 R'lin tin tin, etc.

Le couple voyageur passe  
 Tout auprès d'un gros pommier.  
 Pierrot dit : « Ma bête est lasse ;  
 » Buons là l'coup de l'étrier. » (bis.)  
 En deux sauts, sur la fougère ,  
 Fut assis mon aigrefin ,  
 En trois temps à la bergère  
 Il donna de son brand'vin ,  
 Un p'tit coup (ter.) sur l' bord du cli'min.  
 R'lin tin tin , etc.

De deux ou trois coups de suite ,  
 Pierrot ayant fait raison,  
 Lui dit : « Mon enfant , j' te quitte ;  
 » Du couvent v'là la maison. (bis.)  
 » Adieu donc , adieu , la belle ;  
 » A moi peus'ras-tu demain ?  
 » — Ah ! puis-je oublier , dit-elle ,  
 » L'obligeant et bon humain  
 » Qui me mit (ter.) dans mon chemin ?  
 R'lin tin tin , etc.

Pierrot prend , sur sa monture ,  
 La route du régiment ,  
 Se disant : « Dans c't' aventure ,  
 » Je m' suis montré joliment ; (bis.)  
 » Et puisqu'un' fille d' village  
 » A si ben su m' mettre en train ,

» Qu'un' dame de haut parage  
» Vienne à m' tomber sous la main !  
» Je n'manqu'rai (*ter.*) pas d'fair' mon  
ch'min. »

R'lin tin tin, etc.

En trotinant il arrive  
Près de son vieux commandant,  
Dont la femme, jeune et vive,  
Sourit en le regardant. (*bis.*)  
« Sous mes ordres, lui dit-elle,  
» Je te place dès demain ;  
» Car je suis ta colouelle,  
» Et je veux chaque matin  
» Te montrer (*ter.*) le bon chemin. »

R'lin tin tin, etc.

Chaque jour notre trompette ,  
En brave et joli garçon ,  
Par une porte secrète  
Allait prendre sa leçon. (*bis.*)  
Le commandant se présente  
Comme ils étaient en bon train.  
« Corbleu ! chez la commandante ,  
» Que fais-tu là si matin ?  
» — Vous l'voyez (*ter.*) je fais mon ch'min.

R'lin tin tin, etc.

Après trois mois d'exercice ,  
Le trompette était fourrier ;  
Après un an de service ,  
Il se fit faire officier. ( *bis.* )  
Et, montrant son épaulette ,  
Le grivois , d'un air malin ,  
A chaqu' nouveau v'nu répète :  
« C'est par l' sexe féminin ,  
» Que l'on fait ( *ter.* ) le mieux son ch'min.  
» R'lin tin tin , ( *bis.* )  
» Que l'on fait le mieux son ch'min. »

M. GENTIL.

---

---

## R I E N ,

### S U J E T D O N N É .

AIR : Je loge au quatrième étage.

( N<sup>o</sup>. 264 de la Clé du Caveau. )

ou air du vaudeville de Sophie.

( N<sup>o</sup>. 817 *idem.* )

SUR le mot *rien*, que l'on me donne ,  
Il me faut faire une chanson ;  
Je la ferai , puisqu'on l'ordonne ;  
Mais je crains , et j'ai bien raison. ( *bis.* )

L'Être puissant qui nous anime ,  
 Nous guide et nous sert de soutien ,  
 Lui seul , par son pouvoir sublime ,  
 A fait quelque chose de *rien*. } *bis.*

Pannard lui-même , dans ses rimes ,  
 Attachant ce mot avec art ,  
 N'en a fait que quelques maximes ,  
 Que je lui ravis pour ma part (1).  
 Mon digne maître , hélas ! tant d'autres  
 De tes couplets ont fait leur bien !  
 Moi , contraire à ces bons apôtres ,  
 Si je te vole , c'est pour *rien*.

« Un *rien* est de grande importance ,  
 » Un *rien* produit de grands effets ;  
 » Un *rien* fait pencher la balance ,  
 » En amour , en guerre , en procès ; »  
 Et , sur cette machine ronde ,  
 Les gens qui ne font *rien* de *rien* .  
 N'avancent en *rien* dans le monde ,  
 Et ne sont jamais bons à *rien*.

« Un *rien* flatte quand on espère ,  
 » Un *rien* trouble lorsque l'on craint ;

(1) Quelques maximes de Pannard m'ont fourni  
 deux quatrains de cette chanson.



» D'amour le feu ne dure guère ;  
 » Un *rien* l'allume, un *rien* l'éteint. »  
 De le rallumer l'Espérance  
 A presque seule le moyen.  
 Le Plaisir s'échappe en silence  
 Quand le Désir ne dit plus *rien*.

Ce mot à nos vœux est rebelle ;  
 Par lui tout espoir est banni ;  
 Mais sur les lèvres d'une belle,  
 Il équivalait au doux *nenni* ;  
 Et cependant beauté piquante,  
 Qui charme par cet entretien ,  
 Est encor bien plus éloquente  
 Alors qu'elle ne dit plus *rien*.

Maris, qu'un soupçon effarouche ,  
 Qui pour un *rien* êtes jaloux ,  
 Et qui jamais n'ouvrez la bouche  
 Que pour vous plaindre d'être époux ,  
 Croyez-moi , tenez bouche close ,  
 La Fontaine vous le dit bien :  
 Quand on le sait , c'est peu de chose ;  
 Quand on l'ignore , ce n'est *rien*.

Je n'ai pas fait grande trouvaille  
 Dans ce *rien* , sujet ordonné :  
 Mais ma chanson , quoi qu'elle vaille ,  
 Vaut bien le mot qu'on m'a donné ;

Et si d'être juste on se pique ,  
 Je crois en franc Épicurien ,  
 Être à l'abri de la critique :  
 On ne peut pas gronder pour *rien*.

M. CAPELLE.

## LES BROCHURES.

AIR : Mon père était pot.

Pour être auteurs , mes bons amis ,  
 Ne faites plus un livre ;  
 De tant de peines , de soucis ,  
 La mode vous délivre ;  
 Dix feuillets au plus ,  
 Voilà vos tributs  
 A la littérature ;  
 Et sur son sommet  
 Le Parnasse admet  
 La plus mince brochure.

Du bon vieux temps ces érudits ,  
 Pédans infatigables ,  
 Assommaient par de lourds écrits  
 Des lecteurs bien traitables ;

En maint tome aussi  
 Un amant transi  
 Contait ses aventures.  
 Aujourd'hui l'amant  
 Triomphe en courant ,  
 Et raconte en brochures.

D'ailleurs consultez Azaïs :  
 Ici tout se *compense*.  
 Chez nous le nombre des écrits  
 Supplée à leur substance.  
 Bientôt nous verrons ,  
 Grâce aux auteurs prompts  
 Qui soignent nos lectures ,  
 Ces *in-folio*  
 Qu'amassa Clio  
 Perdus sous nos brochures.

Une brochure au temps qui court  
 D'un volume dispense.  
 Par une brochure Gercourt  
 Prouve son innocence ;  
 Roch , sa probité ;  
 Rustaut , sa bonté ,  
 Et , pour peu que ça dure ,  
 De ces messieurs-là  
 L'honneur fournira  
 peine une brochure.

La jeune et charmante Suzon  
 D'un libraire était fille.  
 Épris de ce joli tendron,  
 Sans avertir de famille,  
 Près d'elle souvent  
 Lisait un amant ;  
 Quelle mésaventure !  
 Du livre d'amour  
 Voilà qu'un beau jour  
 Naquit une brochure.

« Savez-vous, me disait Versac,  
 » Hardi conteur de fables,  
 » Que j'ai sur la terre de Crac  
 » Des droits incontestables ;  
 » De plus, Dieu merci,  
 » Des rentes qu'ici  
 » Le *grand-livre* m'assure ? —  
 » Ce livre, mon cher,  
 » Chez toi m'a tout l'air  
 » D'une pauvre brochure. »

« Ah ! combien, s'écriait Cloris,  
 » S'affaiblissent vos plumes !  
 » Messieurs, l'*Art d'aimer* fut jadis  
 » De sept à huit volumes.  
 » Mais nos beaux esprits  
 » En un seul l'ont mis :

- » Quelle triste lecture !  
» Ah ! ce livre-là  
» Bientôt ne fera  
» Qu'une mince brochure. »

Féconds *brochuriers*, tour-à-tour,  
Inondez-nous d'ouvrages ;  
Une immortalité d'un jour  
Peut bien coûter deux pages.  
Profitez du temps,  
Où trop inconstans  
Pour de longues lectures,  
Nos grands écrivains  
Sont des auteurs nains,  
Nos livres, des brochures.

M. OURRY.

---

---

## ET CAETERA.

AIR du Lendemain.

Tous les mois chez Balaine  
Chez nos amis tous les jours,  
Chantons à perdre haleine,  
Et la treille et les amours.

Mais en parcourant la ville,  
 Chansonnonns parci-parlà,  
 Le fou , le fat , l'imbécille ,  
*Et cætera.*

Chansonnonns ce Prothée,  
 Qui , changeant au moindre mot,  
 Parle comme un athée ,  
 Ou prêche comme un cagot.  
 Grâce à sa ruse admirable,  
 Pour lui mon coquin aura  
 Le bon Dieu , les Saints , le Diable ,  
*Et cætera.*

Chansonnonns cette prude ,  
 Qui , sévère en son maintien ,  
 Par ton , par habitude ,  
 En public rougit de rien.  
 Cette beauté si farouche ,  
 Dans son boudoir laissera  
 Caresser ses mains , sa bouche ,  
*Et cætera.*

Chansonnonns ce poète ,  
 Qui , trop long-temps au rebut ,  
 Présente sa requête  
 Pour s'asseoir à l'Institut.

C'est un auteur très-fertile ,  
 Qui de ses vers n'en pillà  
 Que de trois à quatre mille ,  
*Et cætera.*

Chansonnons sans scandale  
 Ce fou , cherchant à tout prix  
 Une jeune vestale  
 Dans les foyers de Paris.  
 Que de vertus à combattre !  
 Notre vierge d'Opéra  
 N'a qu'un amant, deux, trois, quatre ,  
*Et cætera.*

Chansonnons sans relâche  
 Ce flatteur, cet intrigant,  
 Qui se montre ou se cache,  
 Et tourne selon le vent....  
 Ce pied-plat, vénal et traître,  
 Aussitôt qu'il le faudra,  
 Vendra l'esclave et le maître,  
*Et cætera.*

Chansonnons l'homme sobre  
 Qui blâme nos gais banquets ,  
 Et qui, du jus d'octobre,  
 Redoute les doux effets....

Mais nous, sablons à plein verre,  
Pendant qu'il s'affligera,  
Bordeaux, Champagne et Madère,  
*Et cætera.*

M. FRANCIS.

FIN.



# TABLE.

---

MM.

ANTIGNAC.

A-Propos grivois.	Page 17
La Vie d'un Troubadour.	61
Chansonnette de circonstance.	213

BÉRANGER. (P. J. DE)

Voyage au Pays de Cocagne.	45
Roger Bontemps.	87
Les Infidélités de Lisette.	110
Le Roi d'Yvetot.	136
Madame Grégoire.	161
Ma Grand'Mère.	204
Mon Curé.	237
Descente aux Enfers.	257

BRAZIER.

Les Compensations de M. <i>Azaïs</i> .	26
L'Homme facile à vivre.	82
On est bien embarrassé.	121
Fera mieux qui pourra.	164

Q

## CAPELLE.

L'Espoir trompé.	40
Le Chansonnier prudent.	71
Conseil aux Epoux.	170
A-Propos sur le rétablissement du trône des Bourbons en France.	241
Rien.	267

## C. L. C.

Les Caméléons.	12
La Demoiselle bien élevée.	93
Les deux Débutantes.	199
Appel aux Epicuriens de province.	228

## \*\*\*.

Les Réclamations.	37
Le bon Côté.	211

## COUPART.

Qu'allons-nous dire ?	43
Ça dur'ra tant qu'ça pourra.	84
Je ne sais qu'est-ce et je ne sais quoi.	132
Les Revenant-Bons.	159
Mettez-vous à ma place.	215
L'Homme-à-tout.	243

## DÉSAUGIERS.

La Treille de sincérité.	1
L'Épicurien entre deux âges.	63
Le Franc Vaurien.	103
Le Bâilleur éternel.	128
Le Réformé content de l'être.	149
Cadet Buteux à la première représentation de <i>Psyché</i> .	180
Une Soirée de Paris.	221
L'Original sans copie.	247

## FRANCIS.

Le Mieux est l'ennemi du Bien.	19
Pensées morales d'Eustache l'Asticot.	100
<i>Et Cætera.</i>	273

## GENTIL.

La Nuit.	21
Les Cloches de bon conseil.	66
L'Amitié.	125
A mes Camarades de la Garde Nationale.	157
Mes Goûts.	193
Ronde à l'occasion de la Paix générale.	232
Les Aventures d'un Trompette.	262

**JACQUELIN (J. A.)**

Prière d'un Vieillard.	50
Néant à la Requête.	74
Appel à l'Ermite de la Chaussée-d'Antin.	113
Les Escobarderies.	144
Le Théâtre de Société.	175
Vous avez bien fait.	235

**LA MADELAINE. (PHILIPPON DE)**

Couplets à mes Camarades.	10
---------------------------	----

**MOREAU.**

Mon dernier Vœu.	15
N'y a pas d'affront.	96
Je ne le ferai plus.	217

**OURRY.**

Mon Almanach.	29
M. Bonasse.	76
Je n'ai rien trouvé.	98
Tu l'as voulu, Georges-Dandin.	152
N'en croyez pas un mot.	219
Les Brochures.	270

## PIIS. ( LE CHEV. DE )

Je vise au gai.	5
Quelques Jeux de Mots.	57
L'Éloge des belles Épaules.	89
La Rieuse éternelle.	108
La Pluie et le Beau Temps.	138
Le bon Pèlerin.	166
Trêve à la Strat-Arithmo-Metrie.	208
Dieu, ma Dame et mon Roi.	251

## ROUGEMONT. ( DE )

Mon Dieu que les..... sont heureux.	23
Vive Bourbon.	119
L'Esprit de l'État.	202
Toujours.	240

## THÉAULON.

Dialogue entre le Président du Caveau et un nouvel Élu.	53
Le Rêve d'un Solliciteur.	154

## TOURNAY.

La Chandelle éteinte.	34
Les Oiseaux sont dénichés.	79
Les Endormis.	116

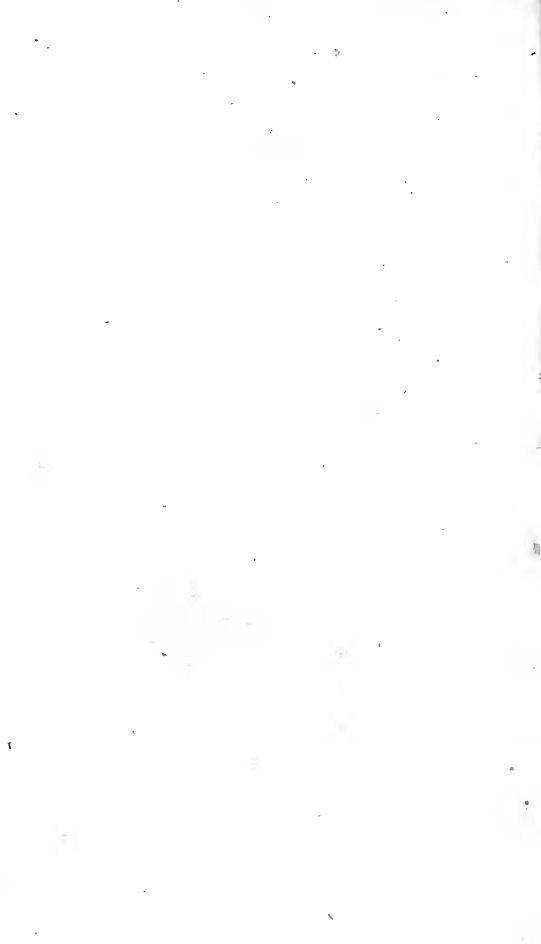
Mon Horoscope.	275
Les petites Causes et les grands Effets.	172
La Pharmacie épicurienne.	195
<i>Fiat Voluntas tua.</i>	254

FIN DE LA TABLE DE LA NEUVIÈME ANNÉE.

---

De l'Imprimerie de J.-B. IMBERT, rue de  
la Vieille-Monnaie, n<sup>o</sup> 12.







PQ  
1179  
C37  
1815

Le Caveau moderne

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

